3,50 € *Première édition.* Nº 13435 **SAMEDI 14 ET DIMANCHE 15 SEPTEMBRE 2024** www.liberation.fr

WEEK-END Regain d'amour pour les romcoms **IMMOBILIER** Enfin le bout du tunnel ?

Libération

Mohammad Rasoulof et Golshifteh Farahani, jeudi, à Paris. PHOTO STÉPHANE LAVOUÉ

MOHAMMAD RASOULOF ET GOLSHIFTEH FARAHANI

«LE RÉGIME IRANIEN FINIRA ENSEVELI»

Deux ans après l'assassinat de Jina Mahsa Amini par la police des mœurs et l'émergence du mouvement «Femme, Vie, Liberté», «Libération» a réuni le cinéaste et l'actrice, qui poursuivent la lutte depuis l'étranger. INTERVIEW CROISÉE, REPORTAGE, ANALYSE, PAGES 2-5



M 00175 - 914 - F: 3,50 €

IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Algérie **2,50 €**, Allemagne **4,50 €**, Andorre **4,50 €**, Belgique **3,70 €**, Canada **7,40 $**, DOM **4,30 €**, Espagne **4,50 €**, Etats-Unis **8,00 $**, Grande-Bretagne **3,50 £**, Grèce **4,50 €**, Italie **4,50 €**, Liban **11000 LBP**, Luxembourg **3,70 €**, Maroc **45 Dh**, Pays-Bas **4,30 €**, Portugal (continental) **4,50 €**, Suisse **5,20 FS**, Suisse alémanique **5,20 FS**, Tunisie **10,50 DT**, Zone CFA **3500 CFA**.

ÉDITORIAL

Par
LAUREN PROVOST

Quête de liberté

Le 16 septembre, cela fera deux ans que Mahsa Amini est morte sous les coups de la police des mœurs iranienne. Son crime, rappelons-le : avoir laissé s'échapper quelques mèches brunes d'un voile imposé par le régime des mollahs et mal ajusté à leurs yeux. Elle avait 22 ans.
La première année qui a suivi a été celle du mouvement «Femme, Vie, Liberté». Une insurrection et un espoir monstre se sont emparés du pays. D'ici, nous avons regardé avec admiration cette révolte principalement menée par les femmes et la jeunesse dans les rues, depuis les geôles de la dictature islamique ou en exil. Nous avons aussi été les témoins impuissants de la répression d'un Etat déployant son arsenal de terreur pour étouffer l'opposition et renvoyer les assoiffés de liberté se cloîtrer. La seconde année, la résignation l'a parfois emporté. L'élection d'un nouveau président perçu comme plus modéré n'a malheureusement rien changé. Le bilan humain s'est alourdi. En mars, un rapport de l'ONU sur les morts de la répression de ces manifestations pacifiques a affirmé que *«pas moins de 551 manifestants ont été tués par les forces de sécurité, parmi lesquels au moins 49 femmes et 68 enfants»*. Les mots terribles de crime contre l'humanité ont été lâchés. Quand les mêmes experts de l'ONU alertent sur la hausse du nombre d'exécutions, avançant le chiffre de 400 mises à morts depuis janvier.
Malgré tout cela, la nation perse n'a rien perdu de son courage. Sa quête de liberté est toujours là. Indomptable. Surtout, la jeunesse n'a jamais renoncé. Connectée, les yeux rivés sur le monde, cette génération Z, née entre la fin des années 90 et 2010, continue de baisser son voile, de chanter sur les réseaux et de braver les interdits que leurs aînés n'ont pas réussi à faire tomber. Les exilés, eux, poursuivent leur mission : être leurs porte-voix, leurs soldats. Qu'ils s'appellent Golshifteh Farahani ou Mohammad Rasoulof, par leur art et leurs mots, ils se battent pour cette nouvelle génération qui n'a peur de rien. Pas même de perdre la vie pour pouvoir la vivre librement.



GOLSHIFTEH FARAHANI ET MOHAMMAD RASOULOF «Le mouvement Femme, Vie, Liberté a insufflé un courage, une audace au peuple iranien»

Deux ans après la mort de Mahsa Amini, l'actrice et le cinéaste, exilés de leur pays d'origine, continuent de porter la critique du régime de Téhéran et rendent hommage à une jeunesse déterminée à vivre sa vie.

Recueilli par
ANASTASIA VÉCRIN
Photos
STÉPHANE LAVOUÉ

Des jeunes filles qui brûlent leur voile en dansant autour d'un feu, des jeunes garçons qui font tomber les turbans des têtes des mollahs qui se promènent dans les rues, des écolières, étudiantes et étudiants qui font des doigts d'honneur aux photos des deux plus hautes figures du pays, le Président et le Guide suprême de la République islamique. Ce ne sont que quelques-unes des images de la contestation qui a secoué l'Iran il y a deux ans, à la suite de la mort de Jina Mahsa Amini, le 16 septembre 2022. Si les manifestants ont depuis longtemps quitté les rues sous les coups de la répression féroce – les arrestations arbitraires, les condamnations à mort et les exécutions ne faiblissent pas *(lire ci-contre)* – la détermination des jeunes Iraniens à vivre selon leurs propres règles demeure. Au pays des paradoxes, les images de femmes dévoilées dans l'espace public, qui chantent ou dansent sur les réseaux sociaux, côtoient celles des arrestations musclées de la police des mœurs, les





Mohammad Rasoulof et Golshifteh Farahani, à Paris, jeudi.

annonces de peines de prison, ou les drames du quotidien rendus possibles par un régime qui harcèle sa population, et en particulier les femmes. Cet été, la police a tiré sur la voiture d'Arezou Badri, qui avait été signalée pour une infraction au port du voile obligatoire. Touchée à la colonne vertébrale, la jeune femme pourrait rester paraplégique. Ce type de fait pourrait être l'allumette, à l'instar de la mort de Mahsa Amini, qui enflammera la colère d'une population en rupture avec des autorités enferrées entre répression politique et gestion économique désastreuse.

Golshifteh Farahani et Mohammad Rasoulof portent, chacun à leur manière, cette critique du régime de Téhéran, et donnent à entendre les voix contestataires qui s'expriment à l'intérieur du pays. L'actrice franco-iranienne, contrainte à l'exil il y a seize ans, utilise sa renommée internationale et son influence sur les réseaux sociaux pour être un pont entre son pays d'origine et le monde occidental. Elle avait relayé à l'époque des milliers de contenus et pris la parole pour *«traduire les émotions particulières qui traversent le pays»*.

INTERVIEW

Le cinéaste iranien Mohammad Rasoulof a fait du cinéma clandestin pendant près de vingt ans, il a été plusieurs fois emprisonné avant de réaliser *les Graines du figuier sauvage*, film à charge contre la République islamique (en salles mercredi), prix spécial du jury à Cannes, qui le pousse, lui et la quasi-totalité de son équipe, à quitter l'Iran, en mai. L'intrigue a lieu au cœur du mouvement «Femme, Vie, Liberté» dans une famille où la révolte de deux adolescentes face à leur père gronde, à l'image d'une société toujours prête à basculer.

Il y a deux ans, le décès de Jina Mahsa Amini a provoqué un large mouvement de contestation en Iran. Qu'en reste-t-il?

Mohammad Rasoulof: Je pense que la nouvelle génération est extrêmement pragmatique, orientée vers le résultat, c'est une des grandes différences entre celle-ci et les générations précédentes. Il y a chez elle une telle vitalité, la volonté du régime ne l'intéresse pas, elle ne s'en embarrasse pas. Elle a dit «non» à tous les principes de la théocratie et elle vit sa vie. Cette jeunesse attend maintenant l'opportunité d'obtenir la réalisation de ses droits et de ses désirs. Nous sommes à une étape où des adolescents guettent des vieillards.

Golshifteh Farahani: Tous les dix ans, on voit un changement de génération assez radical. Ma génération, qui est née dans les années 80, est très différente de celle née dans les années 70 ou 90. Nous, Suite page 4

Une répression accrue et sans fin

Exécutions, arrestations, viols… Malgré l'élection d'un nouveau président réformateur, les activistes qui défient les autorités le payent toujours cher.

C'est une femme de 31 ans, Arezou Badri, blessée le 22 juillet par des tirs de policiers sur son véhicule, lors d'un contrôle sur le port obligatoire du voile. Elle est depuis paralysée. C'est une adolescente de 14 ans, Nafas Hajisharif, violemment agressée en août par cinq agentes pour avoir retiré son foulard dans la rue. *«Elles me tiraient par les cheveux, me criaient dessus et m'injuriaient*, a-t-elle témoigné dans les médias. *Puis elles m'ont fait monter dans le fourgon, elles m'ont projetée à terre. L'une d'entre elles m'a frappée, a mis son genou sur ma gorge et m'a cognée fort sur la tête.»* C'est encore la lauréate du prix Nobel de la paix Narges Mohammadi et ses codétenues, blessées le 6 août lors d'affrontements avec des gardiens de la prison d'Evin à Téhéran, alors qu'elles protestaient contre l'exécution d'une prisonnière. Selon sa famille, la militante a souffert d'une *«insuffisance respiratoire»* et de *«vives douleurs thoraciques»* qui l'ont fait s'évanouir.

Deux ans après la mort en détention de la jeune Mahsa Amini, qui a donné naissance au mouvement «Femme, vie, liberté», la répression du régime iranien contre la jeunesse est plus féroce que jamais. *«Les autorités mènent une guerre contre les femmes et les filles, répriment de plus en plus violemment celles qui défient les lois draconiennes sur le port obligatoire du voile et prononcent un nombre croissant de condamnations à mort pour faire taire la dissidence»*, résume l'ONG Amnesty International dans une note parue mercredi. *«Les forces de sécurité ont intensifié les schémas préexistants de violence physique»*, ajoute un groupe d'experts de l'ONU, chargé d'enquêter sur la chape de plomb qui s'est abattue sur le pays.

Patrouille. Une répression qui, depuis le mois d'avril, porte un nom: le «Plan Noor», une campagne nationale visant à augmenter le nombre de patrouilles de sécurité à pied, à moto, en voiture et en fourgon de police pour veiller à l'application du port du voile – synonyme que la situation, quelque part, leur échappe. Avec comme conséquence, de dangereuses courses-poursuites pour arrêter les conductrices, des saisies massives de véhicules, mais aussi des jeunes femmes flagellées et de lourdes peines d'incarcération prononcées… Qu'il s'agisse de la police des mœurs ou de la circulation, des tribunaux, du ministère du Renseignement, des Gardiens de la révolution, y compris leurs forces bassidjis, tous s'assurent d'une surveillance totale de la population. L'élection d'un nouveau président réformateur le 5 juillet, Massoud Pezeshkian, n'y a pour l'heure rien changé. *«Nous n'avons aucune indication sur le fait que la situation évolue dans le bon sens»*, confirme Nassim Papayianni, spécialiste de l'Iran chez Amnesty International. Un projet de loi baptisé «hijab et chasteté», prévoyant des sanctions encore plus sévères, est d'ailleurs sur le point d'être approuvé par le Parlement.

«Urgence». Une autre *«nouvelle tendance»*, selon les mots du groupement d'experts de l'ONU, inquiète: la condamnation à mort des femmes activistes pour des infractions liées à la sécurité nationale. C'est le cas de la défenseuse des droits humains Sharifeh Mohammadi et de la militante de la société civile kurde Pakhshan Azizi, reconnues coupables de *«rébellion armée contre l'Etat»*. *«Au cours des deux dernières années, la peine de mort et d'autres dispositions du droit pénal national […] ont été utilisées pour terroriser les Iraniens et les dissuader de manifester et de s'exprimer librement»*, dénoncent-ils, jusqu'à avoir recours à des viols ou d'autres formes de violences sexuelles.

En Iran, le recours à la peine capitale a explosé. En 2023, au moins 853 personnes ont été exécutées, une augmentation de 48% par rapport à 2022 et de 172% par rapport à 2021, rappelle Amnesty International. Dans le mois qui a suivi la présidentielle de juin, les autorités ont tué 87 personnes, selon l'ONG Iran Human Rights. Sur la seule journée du 7 août, 29 personnes ont été exécutées pour «meurtre prémédité», pour des délits liés à la drogue ou des viols. *«Les autorités se livrent à une série choquante d'exécutions tout en évoquant la récente élection présidentielle comme preuve d'un vrai changement*, souligne dans une note Nahid Naghshbandi, chercheuse à Human Rights Watch. *Mais pour que les slogans de la récente campagne aient un véritable sens, le nouveau président iranien devrait intervenir d'urgence pour annuler les condamnations à mort déjà prononcées, instaurer un moratoire sur la peine capitale, et prendre des mesures pour réformer le système judiciaire.»* En l'absence d'enquêtes indépendantes au niveau national, les ONG appellent des Etats comme la France à ouvrir des enquêtes pénales sur ces crimes, en vertu du principe de compétence universelle. Comme c'est le cas, déjà, sur la Syrie.

CAMILLE NEVEUX

Suite de la page 3 nous avons grandi après la révolution de 1979, vécu la guerre Iran-Irak. Les générations après nous et la génération Z en particulier ne connaissent rien de tout ça. Ils ont une autre matière, une autre texture, et ils poussent vers le changement, comme s'ils étaient armés de bélier, ils veulent ouvrir les portes de ce pays. Beaucoup de gens en sont morts, d'autres sont en exil, et cette jeune génération continue à pousser.

A l'image du rappeur Toomaj Salehi, qui a participé aux manifestations avant d'être condamné à mort puis relaxé et de nouveau poursuivi, mais dont l'engagement ne faiblit pas. Est-ce une génération qui n'a plus peur?

M.R. : Il y a probablement des variations importantes dans ce rapport à la peur. J'ai parlé à Toomaj comme j'ai parlé à Shervin *[Hajipour, le chanteur de* Baraye, *hymne du mouvement «Femme, Vie, Liberté», ndlr]*, ils ont des objectifs communs mais deux façons de s'engager très différentes, et pourtant les deux viennent du monde de la musique. Il y a une variété d'attitudes de ces jeunes, de ces artistes qui contestent les règles du régime. C'est intéressant de voir les pages Instagram de certaines jeunes filles qui chantent, elles diffusent partout leurs voix, cela me bouleverse quand je les regarde car cela fait quarante-cinq ans que la République islamique interdit la voix des femmes. Que peuvent-ils faire contre elles?

Vous avez choisi chacun votre manière de porter les voix de la contestation contre le régime islamique. Comment ce rôle s'est-il imposé à vous?

G.F. : Cela fait dix-sept ans que je suis exilée et pendant quinze ans je n'ai rien dit. Je pensais que mon travail artistique était une expression de liberté suffisante. Quand il y a eu la mort de Mahsa, il y a deux ans, c'était en dehors de la raison, je l'ai vécue dans mon corps, ce n'était pas une décision active. Quelque chose qui sortait de moi, charnellement. Ma page Instagram est très consultée, j'ai pensé que je pouvais être un pont. Il ne s'agissait pas d'être une chaîne d'information, mais de traduire les émotions qui traversent le pays, faire comprendre la tristesse particulière d'une mère qui souffre du deuil d'un enfant, afin que les gens ici s'investissent dans cette cause. Ce rôle de traduction des paradoxes de l'Iran est devenu pour moi un rôle essentiel.

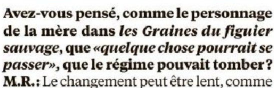
> «Je suis inspiré par cette nouvelle génération. Ces adolescents ont un talent inimaginable pour ignorer la République islamique. Ce degré de mépris, la façon dont ils humilient le pouvoir, cela me porte.»
>
> **Mohammad Rasoulof**

M.R. : Il y a une différence fondamentale entre le chemin de Golshifteh et le mien. J'ai longtemps résisté en Iran, j'ai voulu rester coûte que coûte et je sais que Golshifteh aussi a voulu tenir. Pendant des années, on nous a dit que si on sortait du pays, ça serait fini pour nous, on ne pourrait plus travailler, mais Golshifteh a prouvé le contraire. Elle a changé la donne. D'une actrice iranienne, elle est devenue une actrice internationale. Moi, j'ai essayé de tenir bon jusqu'à il y a quelques mois et d'extraire mes histoires de cet espace-là, mais je suis finalement arrivé au même point qu'elle. C'était un cercle vicieux. Tout devenait de plus en plus ardu et complexe. J'essayais de poursuivre mon travail avec le moins de dégâts et de violences possibles. Je voulais susciter le changement dans la non-violence. Depuis des années, je savais que le cinéma que j'avais choisi était un vrai défi qui me restreignait dans ma liberté de créer. Et pourtant j'ai fait ce choix.

Vous vous êtes tous les deux retrouvés confrontés aux autorités de ce régime. Comment avez-vous vécu ces expériences?

M.R. : Pendant quinze ans, je n'ai eu de cesse de fréquenter la prison, les interrogatoires, d'être fouetté et confronté à ces gens-là. Et j'étais obsédé par une question : *«Qu'est-ce qui se passe dans la tête de ces gens?»* J'ai été de plus en plus intrigué par leur mode de fonctionnement, leurs motivations, leur psychologie. Leur corps est-il fait d'un autre bois que le mien? Ça a été la question primordiale qui m'a conduite à ce dernier film. J'étais dans une cellule d'isolement où je pouvais à peine m'allonger et le gardien qui venait me voir était extrêmement gentil et poli. Il me demandait : *«Tout va bien? Vous avez besoin de quelque chose?»* Deux heures après, l'enquêteur arrivait et m'engueulait. J'avais l'impression que mon corps était le lieu de sédimentation de toutes ces expériences. Ce mouvement «Femme, Vie, Liberté» n'est qu'une nouvelle déclinaison d'un mouvement féministe à la longue histoire. Et à ce moment-là, j'étais en prison avec [le cinéaste] Jafar Panahi, le grand sociologue Sahir Badali et d'autres prisonniers politiques. On essayait de suivre les événements depuis l'intérieur de la prison et ça a été une expérience très étrange. Quand je suis sorti, j'ai découvert toutes ces vidéos. Ces jeunes gens ont miraculeusement réussi à tout documenter grâce aux réseaux sociaux, ceci alors qu'Internet était sans cesse suspendu. Ces images, j'ai voulu les mettre dans mon film.

G.F. : Je me souviens du juge dans la cour nationale. C'est lui qui m'a permis de quitter le pays. Il m'a rendu le passeport qui m'avait été confisqué, en me disant que ma peine serait exemplaire si j'attendais la sortie du film américain dans lequel j'avais joué. Ce magistrat était pourtant le pire qui puisse exister, il exécutait à tour de bras, notamment des amis de mon père dans les années 80. En même temps, il me disait : *«Ma femme est fan de vous.»* Ces contradictions, on ne peut pas les comprendre, c'est ça l'Iran.



Avez-vous pensé, comme le personnage de la mère dans *les Graines du figuier sauvage*, que *«quelque chose pourrait se passer»*, que le régime pouvait tomber?

M.R. : Le changement peut être lent, comme il peut aussi être très soudain. La situation iranienne est imprévisible, c'est sa spécificité incontestable. Le régime iranien finira par être enseveli par les problèmes qu'il a lui-même créés. C'est ce que j'ai voulu donner à voir dans la séquence finale de mon film.

G.F. : J'ai vécu ces événements comme si c'était une histoire mythique, quelque chose qui se passe dans une ville lointaine. C'était irréel. Mais d'un coup on comprend cette vérité. On voit des adolescents et des adolescentes qui ressemblent à ceux qu'on croise ici à Paris, qui se font tuer, éborgner dans les rues. Le régime a poussé ses erreurs tellement loin; il ne peut plus sortir de ce trou, il n'a plus d'autre choix que de creuser encore plus profond. Certes, les gens sont retournés à leur vie, mais quelque chose a changé.

Il y a aujourd'hui encore des femmes qui continuent à se dévoiler au péril de leur vie. Vous pensiez cela possible?

G.F. : Pas du tout. Quand je vois les images de ces femmes qui se promènent sans voile, je n'y crois pas. Pour ma génération, ne pas le porter, c'était être nue dans la rue. Le voile n'est pas le problème en soi, c'est comme un drapeau qui représente tout un système d'inégalités, et si on l'enlève, tout s'effondre, parce que c'est leur fierté.

M.R. : Le mouvement des femmes ne se limite pas à des revendications de genre, il est question de droits humains. «Femme, Vie, Liberté» a insufflé un courage, une audace au peuple iranien. Auparavant, la République islamique gérait le pays en disant : *«Soyez qui vous êtes mais vivez tel qu'on vous l'impose.»* Ce mouvement leur répond : *«Maintenant, on va vivre comme on l'entend.»*

Comment dénoncer les agissements d'un régime qui fait tout pour empêcher que la vérité éclate?

M.R. : Même si les moyens de répression sont nombreux, le numérique a tout changé. La première décennie après la révolution il y a eu de nombreuses exécutions dont les Iraniens eux-mêmes n'avaient pas la connaissance. Aujourd'hui, dans ce monde connecté, le silence ne peut plus être imposé. La nouvelle des exécutions filtre très rapidement et on peut demander au gouvernement d'en répondre. Evidemment il ne le fait pas mais la nouvelle ne peut plus être tue. C'est bien pour cela que ce mouvement a eu une telle ampleur, car cette nouvelle génération ne se contente pas de s'asseoir en face de la télévision et de boire les paroles du régime. Ils accèdent sur leur téléphone à des informations qui viennent d'ailleurs. La force de la propagande et de la manipulation de la vérité par le régime s'est amenuisée.

G.F. : Ils continuent de travestir la vérité comme ils l'ont fait dans le cas de Mahsa, ils dénient leurs horreurs, cherchent à en effacer les traces. Mais certaines demeurent. Les femmes éborgnées gardent par exemple les billes de plomb qu'elles ont reçues dans l'œil.

Comment continuer d'espérer un changement?

M.R. : Je suis inspiré par cette nouvelle génération, ces adolescents, ils ont un talent inimaginable pour ignorer la République islamique. Ce degré d'indifférence, de mépris, la façon dont ils humilient le pouvoir, cela me porte.

G.F. : Oui, cette jeunesse a une force incroyable, elle est comme une graine qui est plantée. Même si c'est dans un environnement sale et hostile, elle va grandir, car c'est dans sa nature de pousser, c'est la graine du figuier sauvage. Ce n'est pas un espoir, c'est un fait. On sait que ça va arriver.



Sur les hauteurs de Téhéran, le 3 juin. PHOTO MIDDLE EAST IMAGES. ABC. ANDIA.FR



Dans le vieux bazar de Téhéran, le 13 juin. PHOTO VAHID SALEMI. AP

A Téhéran, de plus en plus de femmes cheveux au vent

Malgré une répression qui ne faiblit pas, la société iranienne des grandes villes a changé: depuis deux ans, de plus en plus de femmes assument de s'habiller comme elles le veulent.

Deux ans après la mort de Jina Mahsa Amini, la société iranienne, ses villes et ses rues, ont changé de visage de façon spectaculaire. Aujourd'hui, de nombreuses femmes, notamment issues des classes sociales les plus éduquées, se promènent dans les rues avec audace et sans complexe, portant des vêtements qui reflètent leurs préférences personnelles, sans adhérer aux normes obligatoires du hijab. Qu'il s'agisse de chemises, de jupes, de tee-shirts ou de robes à manches courtes associées à des jeans, et surtout sans se couvrir les cheveux, les femmes sont visibles partout –dans les magasins, sur leur lieu de travail ou entre amis– habillées d'une manière qui correspond davantage à leurs désirs.

Ces scènes se déroulent ouvertement, y compris devant la police et les forces de sécurité, qui ont pourtant réagi avec une grande violence contre les femmes défiant l'obligation du port du hijab au cours des deux dernières années. Les autorités semblent de plus en plus impuissantes à freiner la désobéissance civile croissante, alors que les femmes poursuivent leur lutte quotidienne pour leurs droits et libertés individuels. Mais sporadiquement, la police continue toutefois à cibler certaines femmes, à les arrêter, à saisir leurs voitures ou à les inculper de délits criminels. Cette répression imprévisible continue de faire planer la peur et l'anxiété sur les femmes, transformant leur vie quotidienne en un parcours du combattant risqué et dangereux.

«Comme une révolution»

Depuis cette année, Maryam travaille de manière indépendante comme fabricante de clés, un métier technique que s'accaparent traditionnellement les hommes. La femme de 28 ans, qui affirme avoir une clientèle croissante, lie son entrée dans cette profession aux événements des deux dernières années. *«C'est comme si une révolution avait eu lieu. Avant la mort de Mahsa Amini, nous n'avions jamais imaginé que nous pourrions obtenir la moindre petite liberté avant des années et des années. Mais ces derniers vingt-quatre mois ont montré à quel point le désir de changement est profond chez les gens, en particulier chez les femmes, et quelle force irrésistible leur unité a créée.»* Lorsque les clients entrent dans sa boutique et la voient pour la première fois, ils sont souvent surpris: Maryam travaille toujours en tee-shirt, sans se couvrir les cheveux. Les premiers instants, ils la considèrent d'un air un peu sceptique, mais la méfiance se dissipe rapidement lorsqu'ils constatent sa compétence, affirme la jeune femme. *«Je crois qu'il y a beaucoup de femmes comme moi qui accèdent aujourd'hui avec confiance à des emplois qu'elles n'auraient jamais pensé pouvoir occuper. Cependant, des craintes et des peurs subsistent. Mon travail m'oblige à me déplacer à moto dans la ville, mais comme la police n'autorise pas les femmes à conduire des motos, je dois emmener mon père âgé avec moi tous les jours – il me conduit où je dois aller»*, explique-t-elle.

«Un point critique»

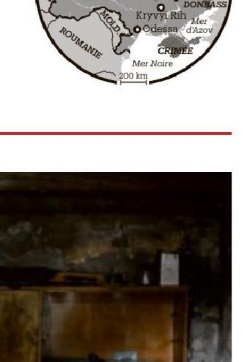
En Iran, aucune loi officielle n'interdit aux femmes de conduire des motos. Pourtant, depuis des années, une règle non écrite permet à la police d'empêcher les femmes de les conduire. Paradoxalement, il est considéré comme acceptable que les femmes soient passagères d'un conducteur masculin. *«Cela montre que la République islamique a plus de problèmes avec l'indépendance et l'activisme des femmes qu'avec tout autre chose»*, estime Yalda, 24 ans, vendeuse d'or et de bijoux, qui se rend à son travail à moto depuis plusieurs mois. *«Je continue à rouler tous les jours avec crainte. A tout moment, je m'attends à ce que la police surgisse de quelque part, me suive, confisque ma moto et porte plainte contre moi. Et c'est le meilleur des scénarios. Certaines de mes amies ont été confrontées à des situations plus violentes – elles ont parfois été attaquées ou insultées alors qu'elles circulaient à moto.»* Mais Yalda ne veut plus céder à la peur. *«Je ne restreindrai pas ma vie à cause de règles et de normes qui, selon moi, n'ont aucun fondement rationnel.»*

Pour Tahereh, médecin de 52 ans, il ne fait aucun doute que le système oppressif de la République islamique à l'égard des femmes est en voie d'effondrement. Parce que les femmes ont réalisé qu'elles possédaient le pouvoir et la détermination nécessaires pour lutter contre les discriminations. *«Nous avons atteint un point critique dans la lutte, même si le chemin à parcourir est encore long»*, dit-elle. *«Je me souviens parfaitement de la terreur qui a suivi la mort de Mahsa Amini, lorsque j'ai pris la décision de ne plus porter de foulard, que ce soit au bureau ou en public. Les premiers jours, la peur des brutalités policières s'est doublée d'un sentiment écrasant d'isolement. Mais le courage est contagieux, et lorsque j'ai vu d'autres femmes et jeunes filles refuser avec défi de porter le hijab obligatoire, mon propre courage et ma confiance en moi se sont renforcés de jour en jour.»* Au début, elle nouait son foulard autour du cou, prête à le ramener sur sa tête dès qu'elle apercevrait la police. *«Mais c'est fini. Aujourd'hui, moi et beaucoup d'autres ne prenons même plus la peine d'emporter un foulard. Nous marchons la tête nue.»*

DIVAN SHIRAZI

Ukraine Pokrovsk, le long crépuscule d'une cité pilonnée

Dans la ville du Donbass, en partie désertée à cause de l'intense pilonnage des forces de Moscou, les habitants encore présents s'attendent à être évacués. Et ils doivent composer avec le couvre-feu mais aussi les pénuries d'eau, d'électricité et de gaz.



Par
VERONIKA DORMAN
Envoyée spéciale
à Pokrovsk (Ukraine)
Photos
JEDRZEJ NOWICKI

Malgré un soleil radieux de fin d'après-midi, le parc Yuvileyny est inerte. Fontaines à l'arrêt, aires de jeu désertes. Même l'eau du lac frémit à peine. De l'autre côté de l'avenue vide en ce mardi, ponctuée de feux rouges éteints, des silhouettes solitaires, immobiles, sur les bancs installés à l'ombre des porches. *«Je prends l'air avant de monter me coucher»*, dit, en s'excusant presque, Vera, une petite vieille au visage flétri, sosie fatigué de Mireille Mathieu, sous sa coupe au bol noir de jais. A Pokrovsk, dans l'est de l'Ukraine, face à l'avancée inexorable des troupes russes, le couvre-feu a été avancé à 15 heures. Pour l'instant, ce quartier méridional a été relativement épargné par les missiles et les bombes, mais *«ça tape de plus en plus fort, surtout la nuit»*, dit Vera, qui n'a commencé à vraiment s'inquiéter que ces derniers jours. La ligne de contact n'est plus qu'à huit kilomètres, des détonations sourdes retentissent sans relâche.

Depuis trois semaines, la cité, peuplée avant la guerre de plus de 60 000 habitants, tire le rideau et plie bagage, se vidant de ses commerces, services et institutions. Les banques ont fermé, restent quelques distributeurs réapprovisionnés de manière aléatoire. La maternité, l'une des mieux équipées de la région, a déménagé à Kryvyï Rih. En pleine journée, la ville est fantôme.

«ON ÉTAIT SI BIEN ICI»

Le 5 septembre, le dernier train d'évacuation organisée par les autorités, qui incitent avec insistance les civils à s'éloigner du front, a quitté Pokrovsk. Quatre wagons fatigués d'un Intercités passent deux fois par jour, le matin et le soir, circulant entre Sloviansk et Chelm, et ne transportent plus que les employés des chemins de fer. La gare est à l'arrêt. Toutes les caisses sont closes, la salle d'attente est plongée dans la pénombre et le silence.

Seul le kiosque buvette, sur le premier quai, jadis en verre, mais recouvert de contreplaqué depuis qu'il a volé en éclat l'année dernière, ouvre tous les jours de 7 heures à 18 heures, en bravant le couvre-feu. La caissière Nadejda continue de venir travailler tous les matins, en écoutant l'écho de ses pas dans les rues désertes. Il y a cinq jours, quand le courant a été coupé, elle a distribué ce qui restait de glaces dans son congélateur aux rares clients. Dès que toute la marchandise sera écoulée, elle mettra la clé sous la porte elle aussi. *«C'est dommage, on était si bien ici, et bientôt il n'en restera plus rien»*, soupire la petite femme brune qui n'a pas prévu de s'exiler de sa ville natale mais n'exclut plus rien. Les interminables et mortifères batailles de Bakhmout (à 100 km au nord-est) et Voltchansk (à 300 km au nord), champs de ruines désormais en territoires occupés, sont dans tous les esprits.

Alors que sur le reste du front, long de 1000 km, l'offensive russe piétine depuis des mois, les combats se sont rapprochés rapidement de Pokrovsk durant l'été. La prise de ce centre logistique, à 600 km à l'est de Kyiv, compromettrait les capacités défensives et les voies d'approvisionnement de l'armée ukrainienne, et, en condamnant Tchassiv Iar et exposant Kostantinovka, le dernier verrou avant Kramatorsk, rapprocherait la Russie de son objectif déclaré: s'emparer de l'ensemble de la région de Donetsk.

Dans la nuit de mercredi à jeudi, le pont qui enjambe la voie ferrée, à la sortie est de Pokrovsk, en direction du front, a été plié en deux, pile en son milieu. A l'opposé de la ville, côté ouest, le pont d'autoroute a été endommagé le 6 septembre. La veille, les missiles russes avaient détruit une centrale électrique, privant une partie de la ville de courant, irrémédiablement, selon les autorités locales. Le système hydraulique est lui aussi définitivement endommagé, les habitants n'ont plus que quelques centaines de puits pour s'approvisionner en eau potable, et huit points de filtration ambulants installés par les autorités. *«L'ennemi détruit cyniquement les infrastructures critiques avec des bombes planantes et des obus d'artillerie»*, commente le maire, Serhii Dobryak.

Les coupures d'électricité sont fréquentes et longues depuis des semaines. *«On a trois jours avec, trois jours sans»*, rigole Anita, une jeune Rom au visage poupin, installée au fond du bus affrété par l'ONG «Les Anges du salut», qui attend les derniers retardataires pour prendre la route vers Pavlohrad, nouvelle plateforme de redistribution des déplacés de cette partie du Donbass. Elle s'enfuit avec son mari et leur fille, et plusieurs voisins. *«Hier, c'est tombé dans la rue parallèle à la nôtre, ça a été la dernière goutte»*, explique Bohdan, son mari, qui n'a jamais envisagé de quitter leur maison, comme la plupart de ceux qui ne sont pas partis depuis le début de l'offensive russe. Il reste, selon les autorités, près de 17 000 habitants dans la ville, et un demi-millier d'enfants. *«C'est ballot, on n'a pas d'électricité pendant trois jours, et quand elle revient, c'est l'eau qui est coupée, pas évident de faire des machines»*, rit à gorge déployée Tetiana, qui ne sait pas encore où elle ira se réfugier en arrivant à Dnipro. Svitlana, elle, est attendue à Bila Tserkva, au sud de Kyiv, par son mari parti devant il y a quelques jours. Elle est restée pour enterrer son vieux père et fermer leur maison. Secouée de sanglots, Svitlana s'effondre dans le bus, qui s'éloigne vers la sortie occidentale de l'agglomération, vers l'arrière-front. Le maire, lui, restera *«autant que la situation militaire le permettra»*.

Les terrils ocre de cette région minière rappellent les déserts pittoresques de l'Arizona. Sous le cagnard de l'été finissant, un paysage de carte postale. Des champs jaunes de foin, noirs de jachère, hérissés de tournesols oubliés d'avoir été moissonnés. Sur les bords de la route, quelques vieilles en fichus à fleurs vendent la récolte de tomates et de pastèques. Surtout aux militaires, qui se sont installés dans tous les villages du district de Pokrovsk, devenue une zone «rouge». La ville elle-même, sillonnée par des pick-up kakis et des blindés, a des allures de garnison.


Les soldats ukrainiens présents à Pokrovsk sont tous des civils qui ont été mobilisés.

D'IMPORTANTES PERTES

Dans une petite rue bucolique, une compagnie d'infanterie, déployée dans la région depuis le 10 août, a pris ses quartiers. C'est ici que les combattants, tous des civils mobilisés, viennent se reposer quelques jours entre deux opérations sur le point «zéro». *«La situation est très difficile,* reconnaît le commandant, entraîneur sportif dans la vie civile, qui se fait appeler «Cheva», en l'honneur du célèbre champion de foot, Andriy Chevtchenko. *Ils* [les Russes, ndlr] *sont beaucoup plus*



Dans la nuit de mercredi à jeudi, le pont qui enjambe la voie ferrée, à la sortie est de Pokrovsk, en direction du front, a été plié en deux, pile en son milieu.

REPORTAGE

nombreux que nous. Et puis les KAB [bombes téléguidées], *les FAB* [bombes planantes], *ils en larguent plusieurs par jour, et les drones nous tournent autour en permanence.»* Dans les rangs, les pertes sont importantes, surtout des blessés. Les renforts n'arrivent pas assez rapidement pour regarnir les rangs de sa compagnie, dont seule la moitié – 80 hommes environ – est encore valide. *«On ne manque pas d'armes, ni de munitions, ni même d'équipements*, dit-il. *On manque tout simplement d'hommes.»*

Les Russes continuent de pousser, même si la pression semble être un peu retombée ces derniers jours : sur leur section du front, les assauts se sont espacés. *«Ils ont reçu des renforts, et doivent être en rotation»*, raisonne le capitaine, fatigué de perdre des hommes et de ne pas vraiment voir le bout de cette guerre. Parmi les mobilisés, dont certains ont été attrapés de force, pas d'envolées patriotiques. Une rage sourde contre les «orques» (surnom des Russes), et le désir de rentrer au plus vite à la maison. *«Quand j'ai le cafard, je me dis qu'on creuse ces tranchées dans le Donbass pour ne pas avoir à les creuser à Poltava»*, dit Cheva. Ses hommes acquiescent. Il faudrait tenir jusqu'aux pluies de l'automne qui transformeront les champs et chemin en mélasse, pour que l'offensive s'embourbe.

Il y a quelques jours, les soldats ont reçu des vêtements d'hiver. *«C'est que ça va durer longtemps»*, se poile Denis, surnommé Kazik. Il est convaincu que les combats de rue qui les attendent seront *«pires que Bakhmout»*. Assis dans un coin, le regard perdu dans le vague, un gars hirsute tire sur son mégot. Evguen vient de rentrer de huit jours sur les positions, encore sonné. C'était sa toute première sortie, depuis que cet agent de sécurité de 34 ans, originaire de Soumy, a été mobilisé au début de l'été. Jusqu'à huit fois par jour, avec ses camarades, ils devaient affronter les assauts des soldats russes, qui sortaient par petits groupes de cinq. *«J'en ai abattu trois ou quatre, à bout portant. Mais les gars, ce sont des cyborgs, je ne sais pas ce qu'ils prennent, mais ils ne tombent pas du premier coup.»* Le lendemain, croisé au marché, Evguen sera rasé de près, lavé, plus détendu, mais toujours affublé de son bob kaki. Il est venu acheter un petit réchaud qu'il emportera la prochaine fois qu'il sera envoyé à l'avant, sous peu. *«J'ai toujours rêvé de boire le café sous les mortiers»*, fanfaronne le gaillard gringalet au sourire édenté.

CLAQUETTES ET BERMUDA

Aux alentours de midi, le marché central de Pokrovsk paraît n'avoir jamais ouvert, alors que le couvre-feu est terminé depuis 11 heures du matin. Au-dessus des étals, les rideaux sont baissés, la plupart des échoppes sont vides, les allées désolées. Mais la quincaillerie d'Irina ne désemplit pas depuis quelques jours. L'article le plus demandé du moment, ce sont les plaques de cuisson électriques, depuis que le gaz a été coupé dans toute la ville, après la destruction, le 11 septembre, de la centrale de distribution. *«Mais les jours où on nous coupe l'électricité, ce sont les réchauds à gaz et les bonbonnes qui partent le mieux»*, rigole Irina, une femme énergique de 46 ans, cheveux blonds décolorés coupés en brosse. *«Moi je reste, tant qu'il y a des gens qui ont besoin de ma marchandise, je n'ai pas peur»*, dit la native de Pokrovsk, qui négocie sur ce marché depuis vingt-huit ans. *«Ils sont sympas de couper l'eau, mais ceux qui restent, ils font comment ?»* Au besoin, avec ses deux filles (18 et 25 ans) qui lui filent un coup de main au magasin, elles chargeront le stock dans un camion et se réfugieront à Odessa, où elle possède un appartement et des points de vente. En attendant, elle a réduit son offre au nécessaire, et surtout adapté aux besoins de militaires, la principale clientèle. *«Je ne vais pas laisser tomber nos gars. Ils ont besoin de boire et de manger aussi.»* Un soldat, en claquettes et bermuda, est venu chercher des couteaux de cuisine, une bouilloire et des sacs-poubelles. Et puis Irina a payé le loyer jusqu'au 10 octobre, elle compte bien travailler au moins jusqu'au dernier jour, et au-delà, si la situation le permet.

> «Moi je reste, tant qu'il y a des gens qui ont besoin de ma marchandise, je n'ai pas peur.»
> **Irina**
> patronne d'une quincaillerie au marché de Pokrovsk

Svetlana, une boucle blonde échappée du chignon collée sur la tempe et le regard rieur bleu ciel, qui tient un étal d'alimentation générale, paie sa place au jour le jour – c'est la nouvelle règle ces derniers temps, incertains. Quand les supermarchés ont fermé, entre fin août et début septembre, les clients ont afflué vers le marché, mais à mesure que les évacuations ont progressé, ils se sont de nouveau raréfiés. Elle soupçonne les autorités de pousser les gens à partir. *«C'est plus pratique pour faire la guerre*, dit-elle en baissant la voix, d'un air entendu. *Ils nous assurent que la ville ne tombera pas, qu'ils la défendront, mais en réalité, ils se préparent quand même au pire.»*

Olha pousse énergiquement la poussette avec le petit Arthur, sur la route en terre battue. Son frère Rouslan soulève un nuage de poussière en roulant comme un dératé sur son petit vélo. Ni la mère ni les enfants ne semblent remarquer les ruines des quelques maisons qu'ils dépassent. Il n'en reste presque rien, hormis des monticules de poutres, planches et ferraille enchevêtrées, encore fumants, depuis qu'une bombe est venue s'écraser ici, mardi. A son grand regret, et laissant ici ses parents et son mari, une voiture l'emmènera avec les enfants à Kryvyï Rih, la semaine prochaine. Olha espère que ce n'est qu'un mauvais moment, et qu'elle reviendra bientôt dans leur maison à peine aménagée. Rouslan, derrière ses petites lunettes de soleil : *«Et moi j'ai pas peur, j'ai 4 ans et demi.»* ◆

PROSTITUTION DE MINEURES

«C'est horrible de voir son enfant sur un site d'escorting»

Souvent exposées aux violences par le passé, des adolescentes de plus en plus jeunes sont piégées par des proxénètes sur les réseaux sociaux. Malgré la hausse du nombre de victimes, les pouvoirs publics peinent à agir. La mère de Maëlle, 14 ans, raconte sa lutte pour «sauver sa fille».

Par
JULIEN CHAVANES
Photo
ULRICH LEBEUF.MYOP

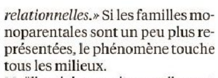
C'est un jeudi de juillet, en fin d'après-midi. Lucile, mère célibataire de 36 ans, roule sur la nationale 126. A l'arrière de sa voiture, sa petite dernière de 3 ans. Et quelques centaines de mètres devant, dans le bus qui fait la liaison entre Toulouse et Castres, son aînée, Maëlle, qui ignore que sa mère la suit. Plus tard, Lucile se dira que *«ce jour-là, c'était du grand n'importe quoi»*. Mais pour l'instant, elle est obsédée par une idée : découvrir qui est celui qui prostitue sa fille de 14 ans. *«Je voulais avoir une plaque de voiture ou une photo. J'étais même prête à le suivre jusque chez lui.»* Lucile profite d'une bifurcation du bus pour le dépasser et se planquer en face de la gare routière de Castres.

Maëlle finit par apparaître. Lucile l'observe de loin. Mais à l'arrière, sa cadette a besoin de faire pipi. Lucile doit mettre fin à sa filature, sans avoir vu le proxénète de sa fille. Elle raconte cet épisode dans sa maison de Cuq-Toulza, un petit village du Tarn, près de Toulouse. *«Ça a été un déclic pour moi. Je me suis dit : "Ça va trop loin." Si j'avais vu ce type, j'aurais pu avoir un coup de folie. Je me suis dit: "J'arrête. Ce n'est pas à moi de faire ça." Le lendemain, Maëlle m'a annoncé qu'elle partait.»* Elle n'est toujours pas rentrée. Lucile ne sait pas où elle est, ni avec qui. *«Vivre ça seule, c'est un enfer. Je n'en dors plus.»*

«Parcours traumatique» des victimes

Combien de Maëlle, à travers la France? Le service statistique ministériel de la sécurité intérieure dénombrait 548 mineurs prostitués en 2023, contre 400 en 2020 et 116 en 2016. Mais il ne s'agit là que de la petite partie émergée d'un phénomène largement souterrain. Les associations se sont longtemps basées sur une fourchette allant de 7000 à 10000 adolescents, très majoritairement des filles. Mais fin 2022, une étude réalisée en partenariat avec l'Aide sociale à l'enfance (ASE) par le docteur Aziz Essadek, maître de conférences en psychologie à l'Université de Lorraine, crée l'effroi : le chercheur estime à 15000 le nombre de victimes suivies par l'ASE et à 5000 celles qui sont *«sous les radars»*.

S'il est impossible d'établir un profil type, des études récentes, comme l'éclairant rapport «Promifrance» de l'association Contre les violences sur mineurs (CVM), publié en 2022, pointent un *«parcours traumatique»* chez de nombreuses victimes. *«La plupart ont subi des violences ou ont assisté à des violences,* explique Hélène Pohu, sociologue au sein de la CVM. *Ça peut être de la négligence parentale, une séparation, des dysfonctionnements éducatifs… Et presque à chaque fois, il y a eu une première confrontation à la sexualité qui a été de l'ordre de l'agression ou du viol. Ces événements engendrent des blessures émotionnelles et*



relationnelles.» Si les familles monoparentales sont un peu plus représentées, le phénomène touche tous les milieux.

Maëlle a été agressée sexuellement par un voisin quand elle avait 8 ans et a été témoin des brutalités vécues par sa mère avec son second compagnon. *«Ma fille a été détruite par notre histoire»*, se désole Lucile. C'est pour trouver un peu d'apaisement qu'elle s'est installée avec ses trois enfants à Cuq-Toulza. Un déménagement que ne supporte pas Maëlle, qui a alors 11 ans. Dépassée, Lucile fait appel aux services sociaux. Son aînée est finalement placée, à 12 ans, en foyer à Albi. Mais c'est là que tout s'aggrave : Maëlle fugue régulièrement, sans que Lucile ne soit systématiquement prévenue. Sur Instagram ou Snapchat, elle voit sa fille parader dans des grosses berlines. Maëlle revient toujours, mais reste mutique. Jusqu'à disparaître totalement, en octobre 2023. *«Morte d'inquiétude»*, Lucile multiplie les passages dans des commissariats. Maëlle réapparaît sur les réseaux et sa mère la suit via des comptes anonymes, mais peine à la reconnaître : elle se maquille pour camoufler ses 13 ans et se met en scène en train d'aspirer du protoxyde d'azote, utilisé pour ses effets euphorisants.

«Elle m'annonce qu'elle part le rejoindre»

Lucile peine à trouver des soutiens. Jusqu'à joindre Jennifer Pailhé. Egalement mère de trois enfants, cette Toulousaine a réussi à extirper sa propre fille des griffes d'un proxénète et a fondé l'association Nos ados oubliés. Lucile n'est plus seule. Jennifer lui fait faire de nouvelles démarches judiciaires et l'incite à passer dans l'émission de M6 *Appel à témoins*, en décembre 2023. Trois jours plus tard, Maëlle est arrêtée dans un appartement avec un jeune homme qu'elle présente comme son petit ami. L'adolescente est transférée dans un hôpital où Lucile peut enfin la serrer dans ses bras.

Mais l'état de sa fille rend les retrouvailles douloureuses: Maëlle a perdu beaucoup de poids, a mal au dos, souffre d'une infection urinaire aggravée, et fait des crises d'épilepsie à répétition à cause du protoxyde d'azote. Elle raconte son périple par bribes à sa mère : *«Elle a rencontré un garçon sur Internet et l'a rejoint à Marseille en stop. Mais il était violent avec elle et l'a forcée à faire le trottoir. Elle a réussi à trouver refuge auprès d'un second proxénète, qui l'a prostituée dans des Airbnb.»* Les deux hommes, âgés d'une vingtaine d'années, sont aujourd'hui en détention provisoire et encourent des peines lourdes. *«Elle m'a épargné les détails les plus sordides, que je n'ai pas forcément envie d'entendre,* poursuit Lucile. *Mais elle m'a quand même dit qu'elle devait rapporter quotidiennement 1000 à 1200 euros. J'ai fait le calcul : ça fait huit clients par jour…»*

Maëlle retourne chez sa mère, se refait une santé. Mais elle subit les pressions du second proxénète, qui lui commande de lui envoyer de l'argent. Lucile tente désespérément de retenir sa fille. Elle lui offre



Lucile, en août chez elle dans le









Tarn, et des objets associés à sa fille : une lettre écrite pour «son Mimi», une coiffeuse dans la chambre de l'adolescente, un dessin d'enfant.

un petit chat, lui laisse sa chambre. Elle accepte même ces rendez-vous à l'extérieur dont elle comprend bien la nature. *«Tout ce que je voulais, c'est qu'elle ne reparte pas.»* Mais Maëlle se replie sur elle-même. En mai, *«elle m'annonce qu'elle a rencontré un garçon et qu'elle part le rejoindre»*. A nouveau, vide et silence. Lucile finit par la retrouver sur Sexemodel.com, un site d'escorting. *«C'est horrible de reconnaître son enfant là-dessus. Mais au moins, j'avais des nouvelles…»*

«Ils cherchent des proies vulnérables»

C'est l'une des grandes problématiques de la prostitution des mineures : les victimes mettent du temps à comprendre qu'elles le sont. *«Le déni les protège. Elles se racontent qu'elles sont en maîtrise, parce que sinon, elles s'effondrent,* explique Mélanie Dupont, psychologue et présidente de la CVM. *Il y a des mécaniques dissociatives qui sont à l'œuvre, mises en place lors des premières violences subies. Elles ont appris qu'elles pouvaient se déconnecter de leur corps pour ne pas ressentir la souffrance. C'est évidemment trompeur et passager, la douleur revient ensuite encore plus forte. Mais ça peut générer un phénomène proche de l'addiction. Il y a ensuite la question de l'emprise, exercée par des garçons qui repèrent ces vulnérabilités, qui vont se montrer d'abord attentifs, avant de basculer dans la brutalité.»*

On retrouve ces *«loverboys»* dans nombre de récits. Souvent des voyous qui vivent du trafic de stupéfiants et d'un proxénétisme camouflé derrière des pseudo-relations amoureuses. *«Ils cherchent des proies vulnérables et ciblent notamment les foyers d'urgence où des filles [prostituées] peuvent recruter pour eux,* analyse la sociologue Hélène Pohu. *Ils ne font pas partie de mafias constituées, ce sont plutôt des petits groupes informels qui se constituent en fonction des opportunités, parfois pour des périodes très courtes. On appelle ça du proxénétisme par plan.»* Une dénomination qui ne doit pas masquer la violence extrême qui s'y exerce : *«On a des actes de torture et de barbarie qui y sont de plus en plus fréquemment associés. Des coups, des viols collectifs, de la soumission chimique.»*

> «J'ai donné [à la police] le numéro de téléphone de son proxénète, pourquoi ils ne vont pas l'arrêter? Qu'est-ce qu'il faut attendre, une gamine décédée?»
>
> **Lucile,** mère de Maëlle, 14 ans

L'histoire de Samia (1), ressemble à celle de Lucile. Sa fille a 15 ans quand elle fait sa première fugue. Elle est retrouvée quelques semaines plus tard en errance à la gare de Marseille. Samia raconte, de l'émotion dans la voix : *«Un jour j'ai reçu une vidéo d'elle en train d'avoir un rapport sexuel avec un homme. J'avais déjà pensé à la prostitution, sans trop y croire, mais là, c'était clair. Un an plus tard environ, elle a été arrêtée dans une voiture avec un homme. Elle était à moitié nue, sous stupéfiant. Elle a passé un mois à l'hôpital, elle avait des brûlures sur le corps, était complètement anémiée et elle avait une paralysie de la jambe à cause du protoxyde d'azote.»* Comme Maëlle, la fille de Samia relativise ce qui lui est arrivé : *«Pour elle, c'est quelque chose de banal. Elle dit que son corps, c'est plus son corps.»* Sa mère a beau alerter les autorités, elle n'a pas le sentiment d'être écoutée : *«J'ai déposé au moins six plaintes, mais la police n'a jamais daigné aller la chercher.»* Un sentiment d'abandon partagé par beaucoup de familles de victimes. Contacté par *Libération*, le parquet concerné n'a pas donné suite.

Police, justice, services sociaux : l'ampleur du phénomène submerge les institutions. Mais des initiatives locales semblent porter leurs fruits. A Toulouse et Marseille, Jennifer Pailhé a accompagné 50 familles en 2023, pour 17 sorties de la prostitution. Si elle salue le plan national contre la prostitution des mineurs lancé en 2021 par Adrien Taquet, alors secrétaire d'Etat chargé de l'Enfance, elle craint que les moyens déployés ne soient pas à la hauteur des enjeux. *«Cette semaine, j'ai eu douze familles au téléphone. Douze! Ce sont des chiffres que je n'ai jamais eus en trois ans.»*

«On est au début du sentier»

A Dunkerque, Mathilde Morel, assistante sociale, a mis en place un dispositif de prévention et d'accompagnement baptisé la Boussole. Pour elle, respecter la temporalité des victimes est un élément clé : *«L'accroche est la phase la plus importante. Offrir une main tendue. Ensuite, accepter qu'il y ait probablement des rechutes, mais que tout ce qui sera tenté entre-temps servira. Ce sont des parcours au long cours et chaque cas est particulier.»* Quand elle a commencé à se spécialiser, en 2016, l'âge d'entrée dans le système prostitutionnel était de 16-17 ans. *«Maintenant, on voit des jeunes de 12-13 ans dans un état déjà très dégradé,* alerte-t-elle. *La prostitution des mineurs a longtemps été un angle mort des pouvoirs publics. On en parle et c'est très bien, mais on est au début du sentier.»*

A Cuq-Toulza, Lucile compte les jours, guette les bruits des voitures qui passent devant chez elle, et ne comprend pas pourquoi la police ne va pas chercher sa fille : *«Je leur ai donné le numéro de téléphone de son proxénète, pourquoi ils ne vont pas l'arrêter ? Cette inertie nous met en danger. Qu'est-ce qu'il faut attendre, une gamine décédée ?»* Elle s'accroche à la période d'unité familiale retrouvée, au printemps dernier. *«Là, le lien s'est recréé. Je sais qu'elle tient à nous. Je ne la juge pas, c'est ma fille. Je serai là pour elle. Je sais qu'on peut encore la sauver.»* ◆

(1) Le prénom a été modifié.



ÉCONOMIE CIRCULAIRE

De l'influence des peaux de tomate sur l'industrie

Avec près de 2 millions de tonnes de gaspillage par an, de plus en plus d'entreprises se lancent dans les coproduits. Une manière de redonner de la valeur aux déchets des usines agroalimentaires.

Par
EMMA DONADA

C'est un gaspillage invisible aux yeux du grand public. Derrière les murs des usines françaises, près de 2 millions de tonnes de produits alimentaires sont annuellement perdues pour la consommation humaine ou animale, d'après les données d'Eurostat en 2021. Soit 20 % de l'ensemble des déchets alimentaires produits en France. *«Contrairement à la grande distribution où on a conscience du gaspillage, on se retrouve à gâcher énormément de matière première dans l'industrie à cause d'une valorisation complexe et des quantités astronomiques»*, explique Tanguy de Cottignies, cofondateur de la start-up Stokelp.

Face à ce problème, des entreprises se sont lancées ces dernières années dans la revalorisation de cette matière, soit pour la revendre à une autre usine qui utilise déjà le produit, soit pour la transformer pour de nouveaux usages. *«Ça se fait de plus en plus, c'est forcément intéressant, parce que ça veut dire qu'on arrive à tout valoriser et qu'on va extraire moins de ressources quelque part»*, commente Emmanuelle Ledoux, directrice de l'Institut national de l'économie circulaire (Inec).

Depuis 2021, la *marketplace* Stokelp facilite la revente entre industriels des surplus de légumes, viandes et autres matières premières utilisées dans les produits transformés. Erreur de commande, de livraison, mauvaise gestion ou annulation de clients: sur Stokelp, qui se présente comme une plateforme en ligne, 22000 kilos de *«morceaux de saumon»* en provenance d'Amérique du Sud, 20000 kilos de courgettes polonaises ou encore 6000 kilos de poulets rôtis venus de Roumanie – tout est surgelé – sont ainsi proposés à la vente. Chaque annonce est assortie d'une photo, description détaillée avec les origines du produit et le conditionnement ainsi que le prix (uniquement disponible pour les membres). Depuis le début de l'année, 500 tonnes de produits ont été écoulées à des prix environ 30 % moins cher que sur le marché classique, selon l'entreprise qui a levé 3 millions d'euros en 2023.

Tanguy de Cottignies, ancien responsable de chaîne logistique, pointe aussi un système d'achat dominé par des intermédiaires qui imposent souvent un minium de commande *«potentiellement plus élevé que le besoin d'une usine»*. Ces aliments propres à la consommation sont envoyés en méthanisation pour produire du biogaz quand ils ne sont pas tout simplement jetés. Mais les possibilités de valorisation dans les usines agroalimentaires vont au-delà de ces stocks excédentaires.

Lors de la transformation d'un fruit, un légume ou une viande, l'industrie produit des déchets, comme de la peau de tomate, des pellicules de cacao, ou de l'huile issue de l'extraction d'arômes. Ce sont autant de ressources qui finissent le plus souvent en alimentation animale. *«Les déchets de l'un peuvent être les ressources de l'autre»*, résume Emmanuelle Ledoux à l'Inec. On parle alors de coproduit qui subit une nouvelle transformation pour retrouver de la valeur. Une manne dont se sont emparées une tripotée de start-up ces dernières années.

SAUCES KETCHUP, BARBECUE ET ALIMENTS À BASE DE CHOCOLAT

Créée en 2016, Hubcycle fait presque figure d'ancienne. Installée à Avignon, l'entreprise s'est spécialisée dans la valorisation de coproduits d'origine alimentaire. Le principe: trouver les usines productrices de coproduits, assurer la transformation via des prestataires puis les proposer à d'autres industriels en fonction de leurs besoins. *«100 % des ingrédients qu'on vend sont gaspillés par d'autres usines. Pour extraire un arôme d'une graine, une entreprise produit de l'huile d'arachide qui peut être transformée en huile de friture»*, explique Julien Lesage, président et fondateur d'Hubcycle. *Avant, les industriels mettaient ça au compost, à la méthanisation, ou dans l'alimentation animale: c'est une valorisation qui apporte peu d'argent et qui est peu bénéfique pour la planète.»* Autre exemple, le tourteau de lin issu de la production d'huile de lin peut être utilisé pour remplacer la farine de blé. *«On garantit une qualité similaire. C'est une condition sine qua non et cela évite une quantité folle de CO_2, notamment lié à la production agricole»*, se félicite l'entrepreneur. D'autres start-up se sont spécialisées dans la transformation d'un produit spécifique


DAN TOTILCA GETTY

comme Circul'Egg qui a inauguré son premier site industriel de revalorisation des coquilles d'œufs, en Ille-et-Vilaine en novembre 2023. Le lieu n'a pas été choisi au hasard. L'usine a été implantée à proximité des casseries de la région qui séparent le jaune du blanc des œufs. *«C'est une écologie à la fois industrielle et territoriale»*, observe Emmanuelle Ledoux. Une fois transformées les coquilles d'œufs servent à la production de cosmétiques, de compléments alimentaires ou sont utilisées pour la production de nutriments pour animaux. Soutenue dans le cadre du plan d'investissement France 2030, Green Spot Technologies, lancée par la Brésilienne Ninna Granucci en 2018, récupère les restes des usines de compotes, de sauces et de bière afin de les fermenter pour les réutiliser. La peau et les graines des tomates servent par exemple à condimenter les sauces ketchup ou barbecue. La fermentation de drêche de brasserie permet d'obtenir un produit au goût proche du cacao. Une alternative intéressante pour les aliments à base de chocolat alors que le prix de la graine de cacao a presque triplé en un an.

«Cette logique de valorisation de coproduit et de sous-produits n'est pas une nouveauté», tempère Thomas Paschal, associé et directeur de la division industrie d'Alcimed, société de conseil en innovation. Chez Danone par exemple, la valorisation des coproduits a commencé *«il y a une dizaine d'années»*, nous explique la marque. *«Lors de la production de nos yaourts hyperprotéinés, il y a un effet de concentration de lactosérum qui est extrait et revalorisé pour être vendu à une autre industrie»*, illustre le géant alimentaire des produits frais.

Pour Thomas Paschal, c'est bien tout le secteur qui cherche à se mettre à la page avec en première ligne les grands groupes. *«Ce n'est absolument pas un développement réservé à des petites start-up à droite à gauche. Ces dernières vont développer de nouvelles approches […], mais la question de comment j'optimise mon système de production est cruciale pour un grand groupe industriel»*, souligne Thomas Paschal.

Dans le milieu scientifique aussi, cette ressource encore largement inexploitée fait l'objet de beaucoup d'espoir. Depuis plusieurs années l'Institut national de la recherche agronomique travaille sur des façons d'exploiter ces différents produits au point de parvenir à transformer des peaux de tomate en alternative au caoutchouc.

Reste que les évolutions réglementaires comme les aléas économiques ont été des accélérateurs en matière de revalorisation de ces coproduits et sous-produits. *«Il y a eu une accélération notamment avec le décret d'application […] de la loi antigaspillage pour une économie circulaire qui oblige les commandes publiques à intégrer une part de réemploi ou de matières recyclées dans les achats publics. Il y a aussi eu un effet pandémie»*, analyse Emmanuelle Ledoux. *«Ce qui est un peu différent aujourd'hui, c'est que pour des enjeux environnementaux et économiques, on va essayer de tout valoriser et on ne va pas uniquement s'intéresser aux sous-produits évidents, mais à d'autres qu'on n'aurait peut-être pas considérés il y a quelques années»*, abonde Thomas Paschal. Et d'ajouter: *«Toutes les grandes boîtes ont des vrais rapports d'activité et des plans qui dépassent largement le storytelling.»*

PEU DE PASSAGE À UNE ÉCHELLE INDUSTRIELLE

Difficile cependant de parler encore de réelle filière. Même si les industriels peuvent trouver un intérêt économique à mieux valoriser des matières auparavant délaissées, *«on a du mal à construire un modèle économique»*, constate la directrice de l'Inec. Certains produits ayant plus de valeur que d'autres, toute valorisation n'est pas forcément rentable d'un point de vue économique. D'autant qu'elle demande aux usines productrices de sous-produits ou coproduits de s'adapter, voire d'investir dans de la recherche et du développement, si elles ne font pas appel à un intermédiaire.

Autant de dépenses qu'il faut pouvoir encaisser. *«Si vous êtes une PME normande et que vous faites du jus de fruit, il sera compliqué de monter une filière avec quelques centaines de kilos de sous-produits»*, ajoute Thomas Paschal. *«L'économie circulaire en général est un modèle où l'on observe une myriade d'expérimentations réussies mais peu de passage à une échelle industrielle. En cause, l'absence d'investissements pour construire une offre circulaire qui serait suffisamment grande. Les soutiens publics ne sont pas suffisants et n'encouragent pas assez les investisseurs privés»*, résume Emmanuelle Ledoux. Et d'ajouter: *«L'industrie des coproduits étant liée à des solutions de valorisation dans de nombreux secteurs (énergie, eau, fertilisation, chimie, cosmétiques), il importe de prendre ce constat du manque d'investissements dans sa globalité et à l'échelle de l'économie circulaire en France.»* Autrement dit, sans politique publique d'investissement et stratégie industrielle d'envergure, la valorisation des déchets alimentaires produits en masse risque de se cantonner à de sympathiques mais limitées initiatives de start-up.

Ligue 1

«Les choix d'un coach sont validés ou non par le résultat»

A quelques heures du match contre l'AS Monaco pour la quatrième journée de Ligue 1, le coach du promu auxerrois, Christophe Pélissier, décortique son job et le jeu qu'il prône, évoquant sa philosophie sportive et certains dilemmes managériaux.



Christophe Pelissier (le doigt en l'air) après la victoire de son équipe

Recueilli par
GRÉGORY SCHNEIDER

INTERVIEW

Entraîneur de l'AJ Auxerre, qui recevra l'AS Monaco ce samedi pour le compte de la quatrième journée de Ligue 1, Christophe Pélissier, 58 ans, est un phénomène un peu secret du foot français mais un phénomène quand même: quatre montées en division supérieure avec l'Amiens SC, le FC Lorient, l'AJ Auxerre la saison passée mais aussi le club ariégeois de Luzenac, promu en Ligue 2 à l'issue de la saison 2013-2014 avant que la Ligue ne l'en empêche administrativement, *«une cicatrice toujours ouverte»* comme nous l'expliquait l'intéressé durant la trêve internationale. On est parti à la rencontre de ce coach pragmatique, précis et concret quand il parle du jeu et du management, pourvu d'une question et d'une seule: où se gagne un match de foot aujourd'hui? Ou plutôt: où il se perd, puisqu'on est venu quarante-huit heures après la défaite (1-3) des Icaunais au Havre le 1er septembre.

Avec le recul, comment expliquez-vous le résultat ?
La première chose, c'est que le dispositif qu'on avait mis en place contre Nice (2-1 le 18 août) n'a pas aussi bien fonctionné. J'ai dû changer un joueur parce qu'il revenait de blessure *[Clément Akpa, ndlr]* et le système hybride adopté derrière, avec un joueur excentré en phase défensive et qui joue plus haut quand on a le ballon, a été pris en défaut. On a eu des problèmes de communication sur les côtés. Deuxième chose, on a eu des soucis sur la tenue du ballon, des retards sur les temps d'intervention *[quand l'adversaire a le ballon]* qui peuvent aussi expliquer l'expulsion de Kijana Hoever juste avant la mi-temps. Une mi-temps à dix, bon… Tu peux soit te plaindre de l'arbitrage, soit analyser le pourquoi. Enfin, on a des fautes individuelles qui plombent le match *[notamment sur l'égalisation havraise]*.

Et ça se corrige comment, une erreur individuelle?
Le joueur sait ce qu'il a fait. Par ailleurs, je n'aime pas réagir à chaud donc on va en parler cet après-midi *[soit quarante-huit heures après la rencontre]*. Il y a des erreurs dans l'orientation du corps ou d'appréciation, parce qu'il faut savoir se débarrasser du ballon quand on n'est pas dans une situation confortable. Je vais expliquer ça mais je sais aussi que la gestion psychologique de ces moments-là s'apprend. Ces fautes-là, elles tombent toujours sur des joueurs qui découvrent la Ligue 1. Le jeu va beaucoup plus vite. Et la pression médiatique ou celle du public affectent le cerveau du mec.

A quels moments se joue un match?
Clairement: pendant les quelques secondes qui suivent la récupération du ballon ou sa perte.

Il ne se passe rien, sinon?
Si, mais beaucoup moins de choses que lors des deux phases de transition.

Et quelle est la clé sur ces phases-là?
La mentalité du joueur. Quand tu récupères le ballon, il faut avoir envie de faire mal, d'attaquer l'espace. Bon, pas besoin d'insister, tout le monde aime jouer quand il a le ballon *(sourire)*. C'est donc quand tu perds le ballon que ça se passe: les courses de repli pour aller le récupérer mesurent l'état d'esprit. Et elles n'existent ni dans l'œil des journalistes ni dans les statistiques, alors qu'elles font gagner l'équipe. Donc là-dessus, je rabâche. Et je les valorise devant le groupe lors des séances vidéos. Vous savez, si un joueur marque sur un centre au second poteau, c'est souvent parce qu'un autre attaquant a fait un appel au premier pour embarquer les défenseurs. Ces déplacements-là ne sont ni dans les datas ni dans la presse.

Est-ce que tous les joueurs le comprennent?
Je dirais plutôt oui. Mais ils ont un entourage. Et ces proches leur parlent de statistiques, de valorisation individuelle, de plan de carrière… c'est d'ailleurs normal mais l'entraîneur se situe quelque part entre le discours tenu par l'entourage et ce que le joueur doit apporter à l'équipe. Si vous voyez jouer les plus grands clubs du monde, ce qu'apportent les attaquants en termes de collectif est monstrueux. Quand j'entendais dire qu'Edinson Cavani *[international uruguayen passé notamment par le Paris-SG, où il a mis 200 buts entre 2013 et 2020]* manquait d'efficacité devant le but, franchement… *(il souffle)*. Les efforts qu'il faisait… Vous avez vu les courses de repli de *[l'attaquant brésilien et probable Ballon d'or 2024]* Vinicius au Real? Quand le Real Madrid tient à Manchester City *[en quart de finale retour de Ligue des champions, 1-1 le 17 avril]* en n'ayant le ballon que 30% du temps, ça vaut son pesant de courses défensives et de replacements dans le bloc. Et ils le font pendant deux heures. Et on parle de joueurs stars, qui gagnent des millions. L'attaquant nigérian Terem Moffi, que j'ai eu à Lorient, je le valorisais toujours. Qu'il marque ou non.

Peut-on axer sa causerie d'avant-match sur un joueur de l'équipe, et un seul?
Ça m'est arrivé une fois. Une seule.

Racontez…
Au début de la saison 2018-2019, avec l'Amiens SC, j'avais eu deux joueurs, titulaires, qui étaient arrivés en retard lors du rendez-vous





d'Auxerre le 4 mai au stade Abbé-Deschamps, validant la remontée du club en Ligue 1. PHOTO A. FINISTRE. AFP

fixé le matin du match. Un manquement à l'unité du groupe: je les avais mis sur le banc le match suivant. La saison se déroule, on est à la lutte pour le maintien, donc à un point près quand arrive la réception d'une grosse équipe au stade de la Licorne en avril. Tous mes attaquants sont blessés sauf un. Et il arrive en retard le matin du match. Il a fallu que ce soit lui… bref. Je consulte mon staff. Et c'est 50-50: la moitié m'explique que l'on ne peut pas tergiverser avec une règle collective, l'autre qu'on ne peut pas prendre le risque de descendre en Ligue 2 parce qu'on s'est arc-boutés sur cette même règle. Je réunis alors mes trois joueurs-cadres pour en discuter et prendre le pouls. Et j'axe la causerie là-dessus avant le match, en exposant le dilemme. Et en mettant le joueur face à ses responsabilités devant des coéquipiers. Je précise qu'il sera sanctionné, mais plus tard. Au fond, d'une problématique individuelle, le retard, on est passé à une affaire collective. Le mec a mis deux buts ce soir-là, on a pris un point et le joueur a invité toute l'équipe au restaurant le mardi. Cette règle de sortir quelqu'un de l'équipe en cas de manquement, je l'avais établie avec les joueurs. Mais je ne devais pas me faire piéger non plus. Si tu descends en Ligue 2, tout le monde se fout que tu l'aies respectée ou pas. J'ai vu que *[l'entraîneur du Lille OSC]* Bruno Genesio a mis trois joueurs sur le banc pour des manquements similaires contre le Paris-SG *[défaite 1-3 des Nordistes, le 1er septembre]*. Est-ce qu'il le fait à six journées de la fin alors que son équipe lutte pour le titre, ça…

«Avec la réduction de la L1 comme de la L2 à 18 clubs, on a perdu quatre équipes professionnelles. Soi-disant pour augmenter le niveau, mais bon… Quatre clubs, ce sont autant de terroirs qui ont disparu du très haut niveau.»

Vous est-il arrivé de «protéger» un joueur en difficulté, en continuant à l'aligner par exemple?

Bien sûr. Lors de la saison 2022-2023 avec Auxerre, on en prend cinq à domicile contre Toulouse *[5-0, le 11 janvier]* et *[le défenseur brésilien]* Jubal passe à côté. Je passe à trois défenseurs centraux au lieu de deux le match suivant pour le soulager un peu mais je l'aligne quand même: capitaine, joueur emblématique à l'échelle du club…

…il fallait réfléchir sur la longueur.

Exactement. Quand je l'ai vu après Toulouse, j'ai réfléchi avec lui. On est parti d'un constat collectif – si on en avait pris cinq, il n'était pas seul en cause – avant de glisser doucement sur son cas à lui. Tu ne dois pas le fragiliser non plus, d'autant que c'est déjà difficile pour lui. Dans un autre ordre d'idée, j'ai longuement vu *[le milieu auxerrois]* Assane Dioussé voilà quelques jours. S'il a rarement été titularisé la saison passée, il a été primordial dans l'obtention du ticket pour la Ligue 1: toujours exemplaire, positif, et c'est plus difficile pour lui que pour quelqu'un qui a du temps de jeu. Depuis août, Dioussé a joué zéro minute. Je devais le rassurer par rapport à ça, expliquer les choses. Faire passer l'idée que son heure viendra. Je vais vous dire, footballeur professionnel, c'est le métier le plus difficile du monde. Pour trois raisons. La première, c'est qu'il y a un adversaire en face. La deuxième, c'est qu'il n'y a jamais que onze places sur le terrain pour une petite trentaine de joueurs sous contrat. La troisième, c'est que tu dépends exclusivement du choix d'un homme.

Il peut être injuste?

Envers qui? Le joueur? Sûrement. Même si l'entraîneur sécurise ses décisions en échangeant avec son staff, il y a un côté… sensitif, c'est-à-dire subjectif. Après, les choix d'un coach sont validés ou non par le résultat. Pour autant, est-ce que tes décisions ont été «justes» parce que tu as gagné? *(Il réfléchit)* Ce n'est pas la même question. Tu n'as jamais de certitudes. Et tu ne dois jamais t'enfermer dans tes propres idées.

On parle terrain, mais est-ce qu'un match de Ligue 1 ne se gagne pas d'abord sur le marché des transferts?

Un coach sait à quel niveau il entraîne. Il a un effectif à valoriser et ça ne sert à rien de vouloir autre chose que ce que l'on a. Après oui, avec la baisse des droits télés et leur nouvelle répartition, le fossé va se creuser entre les six ou sept clubs qui disputeront les compétitions européennes et ceux qui suivent. Je ne vais pas dévaloriser la Ligue 1, le Paris-SG n'est pas non plus champion dès le mois de mars et les joueurs et entraîneurs qui découvrent le championnat de France disent tous combien il est difficile. Mais c'est de plus en plus compliqué pour beaucoup de clubs. Avec la réduction de la L1 comme de la L2 à 18 clubs, on a perdu quatre équipes professionnelles. Soi-disant pour augmenter le niveau, mais bon… Quatre clubs, ce sont autant de terroirs qui ont disparu du très haut niveau. En creusant les inégalités, tu installes aussi l'idée qu'une ligue européenne regroupant les quatre ou cinq clubs les plus riches de chaque pays est inévitable. On y va tout droit.

En définitive, où se gagne un match?

Je suis incapable de répondre. On parle aussi désormais de gains marginaux sur la nutrition, le mental… Ce qui est sûr, c'est qu'il faut de très bons joueurs. Au-delà, tu ne peux pas isoler tel paramètre. Admettons que tu te fasses manger athlétiquement sur un match, ça veut dire quoi? Que tu passes la semaine suivante à ne faire que courir sans travailler les remontées de ballons et les circuits de passes? Tu peux toujours avoir mis en place tout ce que tu veux, tu ne maîtrises jamais vraiment ce qu'il se passe durant le match. ◆

carnet

ANNIVERSAIRE DÉCÈS

Narbonne (11)

Clara

partie depuis 20 ans
à jamais dans nos cœurs,
ta lumière brille
pour toujours.





Election présidentielle américaine: journal de campagne, à J-51
Les mauvaises fréquentations de Donald Trump, du «fuck» à toutes les sauces et un référendum sur l'avortement dans le Missouri: la rédaction de *Libé* revient sur cette semaine électorale, meilleure pour Kamala Harris que pour l'ancien président, tombé dans tous les pièges que lui a tendus la candidate lors de leur débat télévisé. PHOTO DENIS ALLARD



Lucie Castets à la Fête de l'Huma, vendredi, avant d'être accueillie par des applaudissements nourris quand elle est montée sur scène.

Pour **Lucie Castets,** l'après commence à la Fête de l'Humanité

Toujours candidate du NFP pour Matignon malgré la nomination de Michel Barnier, la haute fonctionnaire se cherche un nouveau costume. Première étape au grand raout communiste qui commençait vendredi en Essonne.

Par **SACHA NELKEN**
Photo **CYRIL ZANNETTACCI. VU**

L'HISTOIRE DU JOUR

Du jour au lendemain, Lucie Castets a dû enfiler les habits de politique. Haute fonctionnaire, l'ancienne directrice financière de la mairie de Paris a découvert en quelques semaines les déplacements de terrains, les réunions à rallonge avec les chefs de parti ou les interviews matinales. Selon de nombreux cadres qui l'ont croisée durant l'été, la trentenaire y aurait même pris goût. Ça tombe bien, depuis qu'Emmanuel Macron a choisi de nommer Michel Barnier Premier ministre, voilà l'énarque que le Nouveau Front populaire voulait installer à Matignon confrontée à une interrogation que se sont posée des milliers d'élus ou aspirants élus avant elle: comment durer dans ce milieu?

Pour le moment, Lucie Castets reconnaît ne pas avoir encore trouvé la réponse. Malgré tout, la Normande a décidé, après une petite coupure, de réoccuper le terrain en tant que candidate de la coalition de gauche à la primature au cas où Barnier se ferait censurer rapidement. *«Tout de suite on accueille notre future Première ministre»*, annonce ainsi le codirecteur de *l'Humanité*, Sébastien Crépel, vendredi pour le premier événement des trois jours de la Fête de l'Humanité sur l'ancienne base aérienne 217 du Plessis-Pâté (Essonne), auquel participe la cofondatrice du collectif Nos services publics. Avec un large sourire et la main sur le cœur, la native de Caen monte sur scène sous des applaudissements nourris. *«Ce n'est pas la première fois que je viens ici, bien sûr, mais c'est la première fois dans ces conditions»*, commence Lucie Castets.

Espoir. Entourée de deux journalistes du quotidien proche du Parti communiste, Lucie Castets répète ce qu'elle a déjà dit ces derniers jours. Sa *«stupéfaction, sa colère»* face au refus d'Emmanuel Macron d'offrir une chance à la gauche alors qu'elle est le bloc arrivé en tête le 7 juillet. *«Le premier risque, c'est que les gens se découragent»*, estime l'énarque, qui explique au passage que *«la seule personne qui a refusé d'échanger avec [elle] cet été, c'est Gabriel Attal»*. Avec Michel Barnier, qu'elle qualifie de *«Premier ministre sous tutelle du Rassemblement national»*, dans la mesure où la durée de son bail à Matignon dépend du bon vouloir de la formation de Marine Le Pen, l'ancienne de la Mairie de Paris craint le pire. *«On risque la mise en œuvre de politiques dictées par des mesures de l'extrême droite car le gouvernement craint la censure»*, affirme-t-elle.

Depuis la scène, Castets tente surtout de convaincre les militants de gauche de continuer à se battre. *«Il est important que les gens restent mobilisés de toutes les façons possibles, il ne faut surtout pas se démobiliser»*, scande-t-elle. D'ailleurs, pour que l'espoir perdure, l'énarque développe les premières mesures qu'elle mettrait en œuvre si elle venait à s'installer à Matignon malgré la très faible probabilité d'un tel scénario. Elle parle hausse des salaires, abrogation de la réforme des retraites. Surtout, Lucie Castets *«appelle de ses vœux les plus chers le fait que le NFP perdure dans le temps»*. *«Je mettrai toute mon énergie au service de cette union»*, promet-elle.

Soutien. Dans les prochaines semaines, la haute fonctionnaire compte *«retourner voir les Français sur le terrain»*. *«Il faut demander aux gens ce qu'ils attendent, avec ce dialogue avec les citoyens.»* Y compris les électeurs partis au Rassemblement national. Et toujours, donc, dans la peau d'aspirante Première ministre. *«Si on continue de me donner ce rôle, je le prends avec grand plaisir»*, assure-t-elle. Jusqu'ici justement, personne au sein du NFP n'a formulé le souhait de changer de candidat pour Matignon. D'une part, chacun se souvient de la difficulté de trouver une personnalité faisant consensus chez les socialistes, écologistes, communistes et insoumis. Se relancer dans de telles négociations risquerait ainsi d'affaiblir l'alliance qui se retrouverait de nouveau la cible d'attaques sur ses *«divisions»*. *«Elle a une qualité que personne n'a pour le moment, elle est la seule à avoir eu un "go" des quatre partis»*, confirme le député PS de Paris qui l'a bien connue à la mairie, Emmanuel Grégoire.
Mais, d'autre part, la trentenaire a convaincu l'ensemble des partenaires cet été. *«Elle a réussi à incarner le NFP avec maestria»*, loue l'élu LFI du Val-d'Oise Paul Vannier. Pour autant, maintenant que la question du futur locataire de Matignon n'est plus le sujet, Lucie Castets, qui n'a pas de mandat électoral, va devoir trouver un moyen d'exister. A ce sujet, la secrétaire nationale des Ecologistes, Marine Tondelier, lance: *«On réfléchit chaque jour à comment chacun peut trouver sa place. Elle a tout notre soutien.»* Reste à définir son nouveau rôle. ◆





Journal d'une Gazaouie : «De nombreuses personnes sont enfermées dans un cycle infini de terreur»

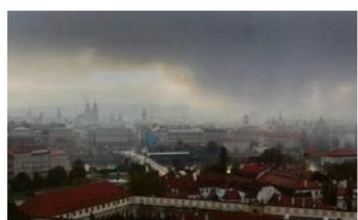
Nour Z. Jarada vit à Gaza depuis toujours. Pour *Libération*, cette psychologue de Médecins du monde France raconte son quotidien dans l'enclave palestinienne, rythmée par la guerre et les déplacements avec sa famille. Troisième épisode : ses journées de psychologue, chamboulées depuis le 7 Octobre. A lire en intégralité sur *Libération.fr*. PHOTO OMAR AL-QATTAA. AFP

+1,8 %

C'est le taux d'inflation de l'économie sur un an au mois d'août, indiquait vendredi l'Insee. La flambée des prix est désormais bien contenue : pour la première fois depuis trois ans, l'inflation est repassée en août sous le seuil symbolique des 2 %. Après avoir atteint +2,3% sur un an en juillet, la progression de l'indice des prix à la consommation s'est modérée le mois suivant du fait d'un *«très net ralentissement des prix de l'énergie»*, selon le communiqué de l'Institut national de la statistique et des études économiques. Pour la première fois depuis août 2021, l'indicateur atteint ainsi l'objectif d'inflation poursuivi par la Banque centrale européenne, qui a procédé jeudi à une nouvelle baisse de taux en raison de l'assagissement de la hausse des prix. Sur un mois cependant, l'inflation s'est établie à + 0,5 %, marquant une accélération par rapport au mois de juillet (+ 0,2 %). L'inflation sous-jacente, un indicateur qui exclut de son périmètre les produits aux prix les plus volatils, a aussi été plus dynamique: elle a atteint +1,7% sur un an en août, soit 0,2 point de plus qu'en juillet (+ 1,5 %). L'indice des prix à la consommation harmonisé, qui fait référence à l'échelle européenne, a pour sa part progressé de 2,2 % sur un an, en net recul par rapport au mois précédent où il s'établissait à + 2,7 %. *(avec AFP)*

Cyclone Boris : des pluies torrentielles menacent une partie de l'Europe

Jusqu'à 400 litres d'eau par mètre carré. La République tchèque et la Pologne se préparent à subir le cyclone Boris ces quatre prochains jours. L'Autriche et la Slovaquie s'attendent pour leur part à recevoir «seulement» 200 litres par mètre carré. Les précipitations risquent d'être plus importantes que celles qui avaient dévasté l'Europe centrale en 2013, pourtant considérées à l'époque comme inédites depuis un millénaire, avertit l'équivalent slovaque de Météo France.


Prague, en alerte rouge météo. PHOTO M. COHEN. AFP

«Tous les éléments convergent vers une catastrophe climatique majeure ce week-end [dans] sept pays», a prévenu jeudi l'agroclimatologue Serge Zaka sur X. *«Un froid inhabituel se déverse actuellement de l'Arctique vers l'Europe. C'est une situation idéale pour des inondations en Europe centrale»*, décrit le météorologue écossais Scott Duncan. La faute à une goutte froide, une poche d'air froid située à plus de 5000 mètres d'altitude mêlée à une Méditerranée surchauffée.

La dépression a pris forme au nord de l'Italie dans la nuit de mercredi à jeudi, et se déplace lentement en direction du Nord-Est. Or, c'est lorsque *«la dépression se déplace lentement»* que *«des précipitations particulièrement fortes se produisent»*, explique la météo suisse. *C'est-à-dire lorsque l'apport d'humidité est continu»*.

L'heure est donc à la préparation. Les autorités ont déjà déclenché des alertes rouges localement. Sur le terrain, les installations de rétention de l'eau, principalement les réservoirs auprès des barrages, ont été vidées pour absorber ces pluies.

Dans l'est de la République tchèque, les villes de Moravie ont érigé des barrières anti-inondations et sorti des sacs de sable pour parer les éléments déchaînés. C'est là-bas que les précipitations les plus importantes sont attendues ces prochains jours, avec des vents soufflant à 100 km/h. Des dizaines de manifestations culturelles ont été annulées. La région se prépare à des catastrophes qu'elle a déjà connues il y a plus de vingt ans : en 1997, de violentes inondations avaient fait 50 morts et des milliards de dollars de dégâts estimés.

En 2002, d'autres intempéries extrêmes avaient saccagé le pays, cette fois sur son flan ouest – tout comme l'Autriche et l'est de l'Allemagne. 17 personnes avaient été tuées en République tchèque, avec des dégâts plus importants que cinq ans auparavant. Le ministère tchèque de l'Environnement a choisi de réveiller les souvenirs de ces deux événements pour mettre en garde sa population : il juge que la situation de ces prochains jours *«pourrait être similaire»*.

Mises en garde aussi de l'autre côté de la frontière : *«Il existe un risque d'inondations locales de vendredi à dimanche»*, prévient le service de météo polonais. Les alertes concernent le sud du pays. La municipalité de Wroclaw, où vivent 675000 personnes, a créé une cellule de crise.

De son côté, l'Autriche se prépare à déployer jusqu'à 1000 soldats, affirme le chancelier Karl Nehammer. Les précipitations pourraient faire monter le Danube à des niveaux inégalés depuis cinq, voire dix ans. Dans les Alpes autrichiennes, une partie des précipitations tombera sous forme de neige. L'armée slovaque et les pompiers volontaires sont aussi en alerte.

APOLLINE LE ROMANSER
(avec AFP)

Affaire abbé Pierre : selon le pape, le Vatican savait

Il semblerait que la totalité de la hiérarchie catholique était au courant des violences sexuelles perpétrées par l'abbé Pierre, depuis la France jusqu'à Rome. Le pape François a reconnu ce vendredi 13 septembre, au retour de sa tournée en Asie, que le Vatican avait connaissance depuis des années des agissements reprochés à Henri Grouès. Il fut *«un terrible pêcheur»*, qui a commis des faits *«démoniaques»*, a admis le Pape. Ce dernier a assuré que le pontificat a *«certainement»* appris les accusations d'agressions sexuelles *«après la mort»* du prêtre, en 2007. *«Mais avant, je ne sais pas»*, a aussi ajouté le pape désigné en 2013, avant de conclure : *«Je ne sais pas à partir de quand le Vatican savait parce que je n'étais pas là et qu'il ne me serait jamais venu à l'idée de lancer une recherche à ce sujet.»*

Plus tôt dans la journée, RTL avait révélé que plusieurs lettres de hauts dignitaires de l'Eglise en France, se trouvant dans les archives mises depuis jeudi à disposition par la conférence des évêques de France, semble attester qu'ils étaient eux aussi au courant des agissements de l'abbé Pierre.

Après de premières révélations en juillet, puis début septembre, celui qui a longtemps été l'une des personnalités préférées des Français et figure emblématique de la lutte sociale, est désormais accusé par un total de 24 femmes d'avoir commis des violences sexuelles. Les témoignages de victimes évoquent des baisers imposés, des fellations forcées ou encore des propos à caractère sexuel. Certains portent aussi sur des faits pouvant s'apparenter à des viols ou concernent des mineures.

En réaction, la présidente de la Conférence des religieux et religieuses de France (Corref), Véronique Margron, a plaidé pour l'instauration d'*«un processus de justice, de reconnaissance, de réparation»*, à l'image de ce qui a été fait en France après le rapport de la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Eglise (Ciase). Emmaüs a déjà annoncé de son côté la mise en place d'une commission d'experts indépendants pour *«comprendre et expliquer les dysfonctionnements qui ont permis à l'abbé Pierre d'agir comme il l'a fait pendant plus de cinquante ans»*. Emmaüs International réfléchit pour sa part à une forme d'indemnisation des victimes.

(avec AFP)

Transports En France, les nouvelles règles concernant les bagages dans les trains s'appliquent lundi

Sur le modèle des compagnies aériennes, la SNCF rigidifie sa politique de bagages, comme elle l'avait annoncé en février: tout passager chargé de plus de deux grandes valises et d'un sac à main se verra infliger une amende. Après une *«période d'adaptation»*, la société compte sanctionner les passagers à partir de lundi avec des prunes de 50 euros par bagage non conforme ou en trop, voire 150 euros s'il est *«gênant ou dangereux»*. **A.L.** et **E. V.**

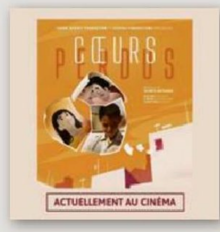
Aéronautique Aux Etats-Unis, les salariés de Boeing en grève

Les salariés de Boeing de la région de Seattle ont voté à une très large majorité en faveur d'une grève dès vendredi, rejetant la nouvelle convention proposée par l'avionneur américain, qui traverse des difficultés financières et de sécurité sur ses appareils, a annoncé leur syndicat. Les travailleurs ont rejeté la convention à 94,6 %, a précisé Jon Holden, président du syndicat des machinistes IAM-District 751. Le mouvement va paralyser la production du Boeing 737, du 777 et du 767 cargo, dont les livraisons cumulent déjà les retards. *(avec AFP)*





Chaque semaine, participez au **tirage au sort** pour bénéficier de nombreux **privilèges** et **invitations**.



CINEMA «Cœurs perdus» en salles

Trois films, trois récits intimes aussi poignants que lumineux sur la difficulté de quitter son pays et ses attaches. Trois cœurs perdus, qui retrouvent parfois quelques repères mais restent marqués à jamais. A découvrir à partir de 11 ans.

15 × 2 places à gagner



CONCERT «Give It to the Sky» Arthur Russell, Peter Broderick et l'Ensemble 0

L'Ensemble 0, formation française à géométrie variable orientée principalement vers la musique minimaliste, et Peter Broderick, musicien américain au corpus éclectique, donnent une nouvelle vie à Tower of Meaning, fameuse pièce minimaliste du compositeur avant-gardiste Arthur Russell, augmentée de chansons inédites.

5 × 2 places à gagner le 26 septembre à 20h30 au CENTQUATRE, Paris



SPECTACLE «Portrait de famille, une histoire des Atrides»

Voici rêvée et créée par Jean-François Sivadier l'histoire épique et tragicomique d'une famille d'enfer : les Atrides. Traversée joyeuse et terrible de toute la guerre de Troie, cette fresque théâtrale revisite avec jeu les textes antiques, portée par l'énergie jubilatoire de 14 jeunes acteurs.

4 × 2 places à gagner le 26 septembre à 19 heures au Théâtre de la Commune, Centre dramatique national d'Aubervilliers.



FESTIVAL - Extra! le festival de la littérature vivante

Rendez-vous singulier et original, Extra ! s'intéresse à toutes les formes que prend la création littéraire. Pour cette 8e édition, le festival met le cap sur l'imagination, dans un écho à la grande exposition «Surréalisme», qui se déroule simultanément au centre Pompidou.

10 × 2 billets à gagner

Pour en profiter, rendez-vous sur : **www.liberation.fr/club/**



COCO

«LE PUZZLE DE COCO» DE L'ÉTÉ, LES GAGNANTS

Vous avez été nombreux à vous munir de vos ciseaux, entre le 13 juillet et le 25 août, et à découper patiemment la pièce du puzzle de Coco publiée chaque jour en dernière page du cahier d'été de *Libération*. Après réception de vos puzzles assemblés, un tirage au sort a désigné les gagnants de notre concours. Vous êtes dix à remporter un dessin original et dédicacé de Coco. Il s'agit de **Christine Salvert** (La Rochelle) **Danièle Mouginot de Blasi** (Asnières-sur-Nouère) **Bernard Bricourt** (Bron) **Dominique Clavaud** (Saint-Brice-sous-Forêt) **Gilles Mauguin** (Strasbourg) **Jean-Luc Chauvin** (Niort) **Françoise Depin** (Landes) **Anne Belmas** (Orléans) **Didier Collinot et Véronique Fossard** (Criqueville-en-Auge) **Pascal Brégeon** (Tours).

SAMEDI 14

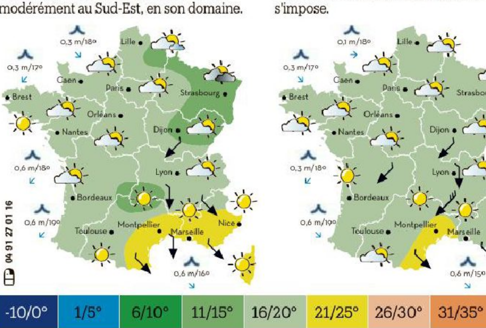
Fraîcheur matinale présente, avec un risque de gelées blanches dans les campagnes centrales. Quelques nappes de brouillard peuvent se former sur un quart Nord-Ouest. Bref, l'ambiance est automnale.

L'APRÈS-MIDI Bel après-midi avec une relative douceur grâce à l'ensoleillement et au vent faible. Le mistral souffle encore modérément au Sud-Est, en son domaine.

DIMANCHE 15

Grande fraîcheur le matin suivie d'un radoucissement par l'Ouest l'après-midi. Côté ciel, le soleil est présent dans l'Ouest alors que quelques nuages concernent le Nord-Est du pays. Toujours venté en Méditerranée.

EN SOIRÉE Un temps calme partout s'impose.



FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	7	17	Lyon	9	17	Alger	20	23
Caen	5	17	Bordeaux	9	20	Berlin	12	17
Brest	9	18	Toulouse	7	19	Bruxelles	7	16
Nantes	8	17	Montpellier	10	24	Jérusalem	18	27
Paris	7	17	Marseille	12	22	Londres	5	17
Strasbourg	8	15	Nice	13	24	Madrid	11	27
Dijon	9	16	Ajaccio	13	23	New York	15	27

Libération

www.liberation.fr
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
tél : 01 88 47 98 80
contact @liberation.fr

Edité par la SARL Libération
SARL au capital de 23 243 662 €
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Cogérants
Dov Alfon, Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédaction
Stéphanie Aubert, Lauren Provost, Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

ABONNEMENTS
Site : abo.liberation.fr
abonnement @liberation.fr
tarif abonnement 1 an France métropolitaine : 384€
tél : 01 55 56 71 40

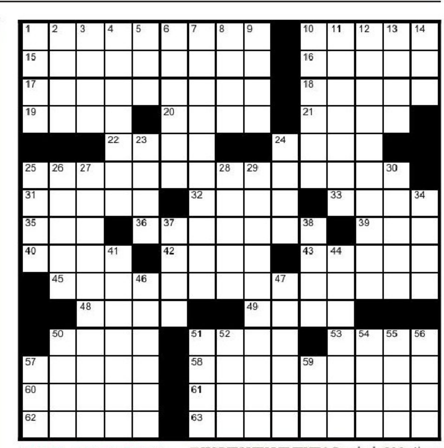
PUBLICITÉ
Libé plus
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
publicite @liberation.fr

PETITES ANNONCES & CARNET
10, bd de Grenelle 75015 Paris
tél : 01 87 39 80 20
annonces @teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues), POP (La Courneuve), Nancy Print (Jarville), CILA (Héric)
Imprimé en France
Membre de l'ACPM.
CPPAP : 1125 C 80064. ISSN : 0335-1793.

ACPM
LE TRI + FACILE

Origine du papier : France
Taux de fibres recyclées : 100 %
Papier détenteur de l'Eco-label européen N° FI/37/01
Indicateur d'eutrophisation : PTot 0.009 kg/t de papier



CASE TOUJOURS

Par **ANTOINE HINGE**

N°103 Le sens de la formulette

■ **HORIZONTALEMENT 1.** Puzzle de 206 pièces **10.** Points d'orgue **15.** A qui on a mis trop de points **16.** Campbell ou Watts **17.** Endurés **18.** Diminutif d'Ernest **19.** Joua à la 3e manche du Time's Up **20.** Post dies **21.** Sans brillance **22.** O pointé **24.** Surprise dans un gâteau de Ma Dalton **25.** Avant même de commencer, sa défense sent le soufre **31.** Heures canoniales **32.** Un de Troie **33.** L x l **35.** Le G de GRS **36.** Ne garder que la racine **39.** J'ai moins d'appétit que ce Barracuda **40.** Jean Eire **42.** Titre ottoman **43.** Un Newton **45.** De l'huile et de l'eau : la recette pour faire chanter les enfants **48.** «Du _ pour l'hôpital public» **49.** Début de maelström **50.** In ou pas, change de l'ordinaire **51.** Qui ne vous fait pas perdre votre temps **53.** Koenig, leader de Vampire Weekend **57.** Ouvrir une fenêtre **58.** Sombre idée de Soulages **60.** Par-dessus la Jambes **61.** Vous connaissez l'histoire de l'aéronef ? Sa chute est douce **62.** Assistante de Bezos **63.** Un peu bouchées.

■ **VERTICALEMENT 1.** Service du médecin-pompier **2.** «Tu veux ma photo?» **3.** Dürüm, un peu grignoté **4.** Chers œdipes, une facile pour vous : le matin **5.** Côté d'où vient la bise **6.** Mort, ou juste en mode repos **7.** Entre «pied-à-terre» et «feu follet» **8.** Alla au 22- **9.** Qu'est-ce, cette suspension qui saisit nos steaks ? **10.** Rendit faiblard **11.** Exclamation de Speedy Gonzales **12.** Centre du nougat **13.** Partagé sur les ondes **14.** Elle, outre-Rhin **23.** Des facilités en anglais **24.** Mise en relation **25.** Il passe entre les blancs **26.** Frappe **27.** «J'entends dans l'oreillette...» **28.** Sur _ latino (Lorie) **29.** Appareil qui n'aide pas à départager 1 kg de plume et 1 kg de plomb **30.** Zonât **34.** Compte tenu de **37.** Habit qui fait le moine **38.** Un pont va parfois de la gauche à la droite **41.** Fébrile **44.** Dans la lune **46.** Editeur de King's Quest **47.** Etamine d'or **50.** Stephenson, auteur de science-fiction **51.** Bonnes ziks **52.** Finit avec deux fers en l'air **54.** Erre **55.** Frite, elle aussi grignotée **56.** Un Mars et ça repart **57.** Carnet de vieilles vannes **59.** Petit remontant, et c'est reparti pour un Tour.

Solutions du week-end dernier



A	B	R	A	H	A	M	■	A	C	E	■	M	B	A
T	R	E	M	O	L	O	■	N	I	C	H	O	I	R
T	O	L	E	R	E	R	■	K	A	R	A	A	G	E
I	W	A	N	N	A	B	E	Y	O	U	R	M	A	N
E	N	T	E	■	S	A	R	L	■	S	A	B	R	E
R	I	E	N	S	■	C	R	O	C	■	M	E	R	S
S	E	R	T	I	R	■	A	S	S	I	S	S	E	■
■	■	■	■	L	O	F	■	E	T	E	■	■	■	■
■	C	A	S	T	O	R	S	■	E	N	T	R	E	E
T	R	I	P	■	F	I	E	F	■	A	I	E	N	T
R	A	M	I	E	■	S	T	U	D	■	G	A	G	A
I	W	A	N	N	A	B	E	Y	O	U	R	D	O	G
A	L	B	A	T	R	E	■	A	S	S	O	M	M	E
D	A	L	L	A	G	E	■	R	E	A	N	I	M	E
E	S	E	■	T	O	S	■	D	R	I	S	S	E	S

CARNET D'ÉCHECS

Par **PIERRE GRAVAGNA**



Elmira Mirzoïeva vs Andreea Navrotescu, au Menchik Memorial Challengers. Trait aux noirs.

Après avoir, en 2022, perdu contre Hans Niemann, Magnus Carlsen a accusé son adversaire, âgé de 19 ans alors à la 40e place mondiale, de tricher. Des accusations niées par le joueur américain. Jamais prouvées mais fondées sur les soupçons partagés par de nombreux grands maîtres à propos de ses très médiocres analyses post-mortem et une progression hors norme à son âge. Hans Niemann a en effet, depuis, intégré le top 20. *«Mais je souffre d'une réputation de tricheur qui m'empêche de rentabiliser mon talent»*, se plaint-il. Réputation dont il accuse Magnus Carlsen d'être à l'origine. Il lui réclame donc, en justice, pas moins de 100 millions de dollars de dommages et intérêts ! Les deux hommes se sont rencontrés dans un match joué le 6 septembre à Paris. Carlsen l'a logiquement emporté…

Solution de la semaine dernière : Dd7 magnifique



Souleymane Bachir Diagne «Il est temps de réinventer l'universel»

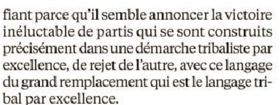


Recueilli par
ANNE PROENZA
Illustration **LÉA MURAWIEC**

Le philosophe, auteur de l'ouvrage «Universaliser» à paraître mercredi, met en garde contre les tribalismes et le monde d'apartheid généralisé dans lequel nous vivons, et prône la construction d'un universel commun à tous les hommes.




DR



Reconnu comme l'un des grands philosophes de notre temps, Souleymane Bachir Diagne est né en 1955 à Saint-Louis, au Sénégal. Il est le premier Sénégalais à avoir intégré l'Ecole normale supérieure (ENS) à Paris, où il s'est d'abord spécialisé en philosophie des sciences. Depuis 2008, il est professeur de philosophie à l'université Columbia (New York) où il dirige l'Institut d'études africaines après avoir longtemps enseigné à Dakar et à Paris. Ses recherches portent à la fois sur la logique, la philosophie islamique, les philosophies africaines. Dans son dernier essai intitulé *Universaliser. L'humanité par des moyens d'humanité*, fruit d'un séminaire qu'il a donné en 2023 à l'ENS, le philosophe revient sur les questions d'universalité et de singularité qui sont au cœur de ses réflexions et de ses engagements. Contre les tribalismes, les identitarismes, les nationalismes et autres maux de ce début du XXIe siècle qui mènent, affirme-t-il, à un apartheid généralisé, il encourage un monde pluriel, décentré, qui aspire à une humanité universelle, véritablement commune à tous les hommes et qui ne soit évidemment pas imposée par une culture ou une langue.

Pourquoi parler d'universel au XXIe siècle?

Il y a plusieurs raisons. Parce que nous découvrons à quel point nous sommes une espèce humaine, et parce que nous devrions nous comporter comme une seule et même espèce humaine. L'expérience de la pandémie de Covid nous a montré que nous devons pouvoir répondre à ce genre de défi comme une seule et même espèce humaine. Et la grande crise environnementale que nous vivons malheureusement exige que nous nous comportions comme une seule et même humanité. Ce qui nous fait revenir à cette idée que le premier universel, c'est l'humanité elle-même.

L'état de fragmentation dans lequel nous vivons, le retour des sentiments tribaux, d'appartenance, l'affirmation des identitarismes créent un monde qu'on peut considérer comme un monde d'apartheid généralisé. Nous devons donc aujourd'hui reconstituer le sens de l'universel, retrouver le sens de notre humanité. Le sous-titre de mon livre «vers l'humanité par des moyens d'humanité» est une citation de Jaurès, qu'il avait employée dans son éditorial pour le premier numéro du journal *l'Humanité*. L'exigence qui se présente à nous en ce XXIe siècle est, pour les raisons que je viens d'indiquer, la même que celle qui se présentait à Jaurès au début du XXe siècle.

Pourtant les contextes ont évolué.

Au début du XXe siècle, il était quasiment entendu que l'universel avait pour domicile l'Europe et que l'Europe dont nous parlions était une Europe conquérante. L'Europe était tranquillement installée dans l'idée qu'il lui appartenait d'apporter l'universel au reste du monde. C'est ce qu'on a appelé «la mission civilisatrice de la colonisation». Or, quelque chose de massif est arrivé: ce sont les décolonisations. Et c'est ce monde décolonisé, ce monde pluriel radicalement différent, que j'aime appeler le monde d'après Bandung *[en avril 1955, la conférence de Bandung avait réuni 29 jeunes Etats d'Asie et d'Afrique issus de la décolonisation, ndlr]* qui doit aujourd'hui retrouver cette aspiration vers l'humanité – une expression que j'emprunte à Heinz Wismann. Les contextes sont différents, mais l'exigence est la même: il faut comprendre cette aspiration vers l'humanité, et obéir à cette aspiration contre la fragmentation tribale qui se traduit par des guerres, qui se traduit par des formes de lutte politique qui n'ont plus grand-chose à voir avec la compétition politique normale.

Vous dites que le XXe siècle est le siècle de la décolonisation, mais la colonisation se poursuit aujourd'hui, même si elle ne prend pas toujours les mêmes formes?

Oui. Il y a non seulement ces phénomènes précis de colonisation où on parle encore de colons, d'occupation, de territoires occupés etc. Mais il y a aussi tout ce qu'on appelle la colonialité, l'idée que même quand il y a décolonisation il y a une colonialité qui règne encore, dans les mentalités, dans les mots. Tout cela indique que le mouvement de décolonisation est un mouvement à poursuivre.

Maintenant, je récuse formellement l'idée que la décolonisation se fait contre l'universel et qu'être postcolonial ou décolonial, c'est aller contre l'universel. Moi, ce que je dis, et j'insiste sur cet aspect dans mon livre, c'est que l'universalisme impérial est effectivement arrivé à son terme, et qu'il est donc temps de réinventer l'universel. La réinvention de l'universel signifie universaliser ensemble. J'utilise à dessein le verbe «universaliser» plutôt qu'un nom, un substantif ou un adjectif substantivé.

Quel regard portez-vous dans ces conditions sur le monde, sur la France par exemple, qui semble faire le grand écart – au moins émotionnellement – entre le feuilleton politique des élections et les Jeux olympiques?

Cela est fort en émotions effectivement! Voilà les élections, avec ce premier tour assez terrifiant parce qu'il semble annoncer la victoire inéluctable de partis qui se sont construits précisément dans une démarche tribaliste par excellence, de rejet de l'autre, avec ce langage du grand remplacement qui est le langage tribal par excellence.

Et hop, un deuxième tour plus tard, les choses basculent, suivies, dans un même mouvement par les Jeux olympiques et paralympiques qui nous offrent un récit du monde, un récit de notre humanité qui nous enchante parce qu'il nous présente, précisément, à ce moment-là, l'image d'une humanité qui est le contraire absolu du récit du monde que veulent nous imposer les droites extrêmes et les tribalismes. Nous passons d'une sorte de scepticisme devant le monde à une sorte d'enchantement. Les Jeux nous ont simplement présenté une image de nous-mêmes, c'est-à-dire de nous autres humains, radicalement autre que celle que nous offrent la politique et les guerres.

En même temps, n'est-ce pas un peu réducteur voire hypocrite de se servir du sport pour montrer cette belle humanité quand, ailleurs, elle n'y est pas?

Mais le sport me semble être une belle métaphore de qui on est! On dit qu'il faut tenir le sport à l'écart du politique mais le sport est politique, dans sa nature même, car il nous dit quelque chose de qui nous sommes, de ce que sont nos émotions, de ce qui peut nous émouvoir et de ce que sont nos aspirations. Non pas parce qu'on demande aux athlètes de se prononcer politiquement, ce qu'ils font d'ailleurs parfois, mais simplement parce que l'image

qu'ils nous présentent, le miroir qu'ils nous tendent et dans lequel ils nous demandent de nous regarder est un geste éminemment politique et universel. Les droites extrêmes dont nous parlons ne s'y sont pas trompées : elles se sont attaquées à ces Jeux olympiques précisément parce qu'ils sont la représentation d'une humanité absolument opposée à ce qu'elles ont à nous proposer, c'est-à-dire d'ailleurs pas d'humanité du tout !

En même temps, le tribalisme n'est pas l'apanage de l'extrême droite. Ne pensez-vous pas que le racisme, l'islamophobie, l'antisémitisme traversent tous les courants politiques ?

Voilà pourquoi il faut tenir ferme sur ce terrain et être sur des positions antiracistes très claires, dénoncer l'antisémitisme, dénoncer l'islamophobie. De ce point de vue-là, la réaction des peuples est importante. Nous avons l'exemple récent de l'extrême droite britannique qui, voulant utiliser un drame qui s'est produit, a développé un discours islamophobe en fabriquant l'idée que c'est un musulman qui s'est attaqué au couteau à des enfants. Or la population a eu une réaction magnifique puisqu'elle a décidé de protéger les mosquées.

Comme si les gens, les citoyens, étaient plus universalistes que leurs dirigeants ?

Oui ! C'est la raison pour laquelle il ne faut pas désespérer de l'humain et de l'aspiration vers l'humanité. Car c'est dans le refus des stigmatisations, dans le refus du racisme, dans le refus de l'antisémitisme, dans le refus de l'islamophobie que cette aspiration à l'humanité se manifeste et qu'elle peut orienter l'action politique vers une humanité, au sens où l'entendait Jaurès.

Vous diriez par exemple que le mouvement du Nouveau Front populaire en France ou l'investiture de Kamala Harris aux Etats-Unis sont des manifestations de cette aspiration à l'humanité ?

Absolument. Le récit en images présenté par la convention démocrate récemment aux Etats-Unis a, comme les Jeux olympiques, présenté aux Américains puis au reste du monde l'image de cette humanité diverse et réconciliée et ce refus du tribalisme. D'une part parce que le monde de la culture a participé massivement à cette convention. Mais aussi parce que des républicains ont estimé que quelque chose de fondamental se jouait dans la compétition entre la candidate Kamala Harris et Donald Trump et qu'il était donc de leur devoir de se ranger du côté des démocrates. Les discours de républicains soutenant les démocrates sont une composante importante de l'image de notre humanité commune et de nos aspirations communes vers l'humanité, et représentent aussi une aspiration à la démocratie.

Et en France ?

En France, on a aujourd'hui l'impression qu'une parenthèse s'est fermée puisqu'on revient aux tractations et aux immobilismes habituels. Mais ce n'est justement pas simplement une parenthèse. Le fait que les partis qui ont été les plus clairs dans leur refus de ce qui semblait inéluctable aient gagné montre qu'il ne s'agit pas simplement d'une parenthèse, mais véritablement du fait d'entrevoir ce que doit être notre humanité commune, cette humanité au nom de laquelle nous devons mener combat.

Revenons à ces trois continents – l'Afrique, l'Amérique, l'Europe – à ces trois cultures, à ces trois langues qui sont vôtres. De plus en plus de gens, comme vous, vivent et partagent plusieurs cultures, comment l'entendez-vous ?

Je crois que nous sommes à 100 % chacune de nos cultures, et à 100 % chacune des langues que nous parlons et qui sont des manières de vivre ces cultures. Il ne s'agit pas de partager ces cultures, mais de les totaliser, d'être toutes ces cultures-là ensemble. Et c'est cela qui est beau : cette situation où l'on a la possibilité de passer d'une langue à l'autre, donc de vivre une relation au monde différente selon les langues que l'on parle. Cette capacité de décentrement d'une langue à l'autre est un trésor inestimable parce qu'elle nous permet justement de vivre dans cette situation d'aspiration vers une humanité que l'on partage, dans l'idée que l'on peut entrer dans une autre expérience, comme on entre dans une autre langue. Parler plusieurs langues ne revient pas à ajouter et à juxtaposer des compétences, mais permet de véritablement créer en nous cette compétence humaine et humaniste au décentrement.

Est-ce pour cela que dans votre précédent ouvrage (*De langue à langue*, Albin Michel, 2022), vous faites l'éloge de la traduction ?

Dans ce livre, j'oppose l'idée qu'il y aurait une langue universelle sur laquelle toutes les autres langues doivent s'aligner, ce qui serait encore une fois une manifestation, sur le plan linguistique, de cet universalisme impérial dont on parlait, à l'idée de l'égalité des langues, car aucune d'entre elles n'incarne l'universel et, si universel il y a, cet universel se trouve précisément dans la capacité de ces langues à se parler. Or c'est la traduction qui fait que les langues se parlent. Ces langues sont porteuses d'expériences, de cultures et d'imaginaires qui, en dépit de tout, peuvent trouver hospitalité dans une autre langue.

Le monde vous l'avez dit est en proie à des crises majeures. On dit souvent que la démocratie est en danger, cette affirmation est-elle inhérente à chaque siècle, ou est-ce que la démocratie vous semble plus en péril aujourd'hui ?

La démocratie me semble davantage en danger aujourd'hui parce que l'aspiration à la démocratie semble avoir profondément reculé. Des sondages disent que les jeunes ne croient plus autant à la valeur de la démocratie, y compris dans des pays de vieille démocratie. La démocratie découvre de ce point de vue-là sa propre vulnérabilité. Ainsi, aux Etats-Unis mêmes, les discours soulignent que c'est la démocratie qui est en jeu dans l'élection de novembre. La situation est encore pire dans les pays africains, au Sahel où l'on assiste non seulement à des coups d'Etat, mais aussi à des justifications des coups d'Etat.

Sans compter la montée des extrêmes de droite dans plusieurs pays européens….

Nous assistons effectivement, en Europe, à la montée de partis qui ne brillent pas par leur adhésion aux valeurs démocratiques. Ces partis utilisent de surcroît la rhétorique démocratique – la défense de la laïcité par exemple – à des fins qui n'ont rien à voir véritablement avec les valeurs républicaines elles-mêmes. En défendant la laïcité contre une islamisation prétendue de l'Europe, ils instrumentalisent la laïcité bien plus qu'ils n'y adhèrent. De ce point de vue-là, il faut comprendre qu'il ne peut y avoir de classement entre les racismes et que tous les racismes partagent les mêmes racines et qu'il faut donc s'opposer à tous les racismes d'une manière claire et nette. L'antisémitisme, l'islamophobie, le racisme antinoir : aucun de ces racismes ne peut être isolé des autres et on ne peut pas considérer qu'un parti d'extrême droite s'est dédiabolisé parce qu'il aurait abandonné un type de racisme en en conservant d'autres. ◆



SOULEYMANE BACHIR DIAGNE ***UNIVERSALISER. L'HUMANITÉ PAR DES MOYENS D'HUMANITÉ***
Albin Michel, 180 pp., 19,90 €.
A paraître le 18 septembre.





SI J'AI BIEN COMPRIS...

Par
MATHIEU LINDON

Macron-Barnier, la dream team ?

Le Président doit crier à l'injustice: il nous offre la perle rare sur le plateau de Matignon et on persiste à bouder. Ah, les électeurs réfractaires.

Si j'ai bien compris, avec les sondages et les commentaires, on a mille occasions de se tromper sur le résultat des élections: avant, pendant et après. Si le Rassemblement national a gagné le premier tour des législatives et perdu le second, il a l'air de remporter la belle. Pour Les Républicains, il y a un côté *le Lièvre et la Tortue*: rien ne sert d'arriver en tête des législatives (ni même deuxième, troisième ou quatrième), il faut arriver à point. Michel Barnier, ce Premier ministre dont la désignation semble plus loufoque que le caractère, devra son éventuelle survie au Rassemblement national, ce qui scandalise les électeurs du front républicain qui, eux, croyaient avoir gagné et se révèlent avoir perdu.

Dans la mesure où il y a trois camps de force à peu près équivalente et qu'il en faut deux pour faire – ou défaire – un gouvernement, à partir du moment où les macronistes et la gauche ne veulent pas se commettre l'un ou l'une avec l'autre, il n'y a guère d'autre possibilité d'alliance, même tacite. Et la gauche elle-même, si elle souhaite censurer le gouvernement, aura besoin du Rassemblement national. Et le Rassemblement national la votera, cette censure, mais au moment voulu, après avoir montré que lui n'est pas sectaire et que son opposition n'est pas automatique. C'est Roland Lescure, ministre démissionnaire, qui a déclaré que le gouvernement Barnier n'aurait pas le *«soutien automatique»* de son camp, comme si jusqu'alors le soutien des députés macronistes l'était, automatique, ce qui d'une part n'est guère disruptif et d'autre part ne donne pas une image très valorisante de leurs travail, situation et amour-propre. La gauche, de son côté, penche pour une censure automatique de ce même gouvernement – et on peut difficilement lui jeter la pierre tant sa chute fait saliver –, laissant au seul Rassemblement national d'apparaître pondéré, réfléchi, impartial. Il y a un fameux manque d'habileté là-dedans.

On imagine un dessin montrant Michel Barnier faisant son discours de politique générale à la tribune de l'Assemblée nationale pendant que, comme dans *Lucky Luke*, une nuée de vautours affamés attendent leur heure juste au-dessus de lui – ils n'ont pas obtenu le perchoir, mais ils sont quand même bien perchés. Et Bernard Cazeneuve, dont le refus par la gauche serait prétendument cause de l'arrivée de Michel Barnier? On nous explique aujourd'hui qu'on n'a jamais imaginé sérieusement qu'il soit nommé à Matignon, c'était un autre de ces coups fourrés d'Emmanuel Macron. Mais s'il n'en était pas question, c'était une raison supplémentaire pour la gauche de défendre sa candidature, renvoyant d'une certaine façon l'ascenseur piégé au Président, en prétendant que c'était un moindre mal si Emmanuel Macron s'obstinait à ne pas vouloir nommer quelqu'un du Nouveau Front populaire. On s'indigne déjà du gouvernement Barnier, mais peut-être n'en verra-t-on pas la couleur, qu'il sera censuré avant d'avoir défiguré la France. Parce que c'est ça aussi, les élections, leur venin ou leur contrepoison se diffusent pendant des mois et des années après qu'elles ont eu lieu. D'autant qu'il faut tenir compte du fait qu'il y en aura d'autres et donc agir, ou ne pas agir, avec la plus extrême prudence. Médaille d'or de la clarification à la française, Emmanuel Macron a réussi, avec l'aide des électrices et des électeurs heureux de lui dire son fait, à tout embrouiller en un tournemain. Après avoir décanté tout l'été, il s'est retrouvé pourvu d'un simple Michel Barnier quand la vacance s'est terminée. Et il y a la dette pour remettre une couche. Si j'ai bien compris, c'est hasardeux de toujours penser au coup d'après alors que le coût actuel déborde comme le lait des cadeaux fiscaux sur le feu du désastre. ◆

HÔTEL EUROPA Par **TERREUR GRAPHIQUE**





















INTERZONE

Par
PAUL B. PRECIADO Philosophe

Je suis désespérément à la recherche d'une utopie

Je recherche aussi désespérément une histoire commune des personnes violées, un comité populaire d'autogestion, une écriture imperceptible et quelque chose de vivant, ni instragrammable ni tiktokable. Départ immédiat.

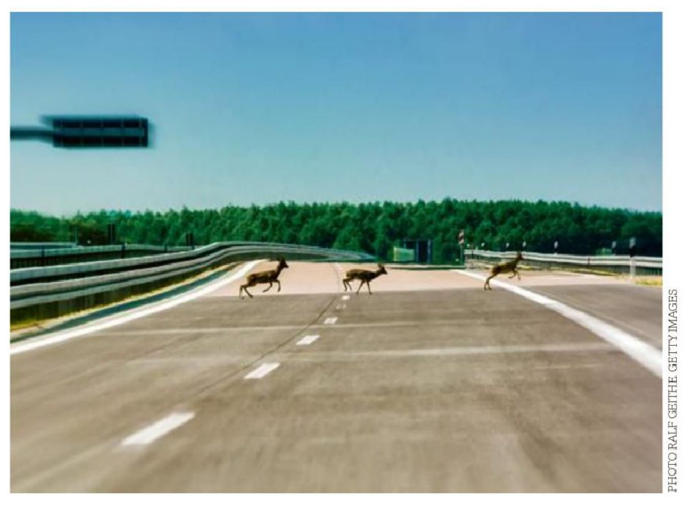


PHOTO RALF GEITHE. GETTY IMAGES

Je cherche désespérément un·e agent littéraire. Je cherche un·e installateur·ice de chaudières à gaz. Je cherche un traitement rapide et abordable pour le cancer généralisé inopérable. Je cherche une place dans un centre de rééducation pour grands accidenté·es non inscrit·es à la Sécurité sociale française. Je cherche Lucie Castets. Je cherche un troupeau de chevreuils déterminé à bloquer l'A6. Je cherche la chambre 319, s'il vous plaît. Je cherche deux cent cinquante mille logements-ateliers collectifs pour mineurs de 21 ans au cœur de Paris. Je cherche un million de passeports pour ceux qui traversent la Méditerranée, la Manche, le dernier cercle de l'Enfer de Dante. Je cherche cinquante millions d'arbres pour repeupler les forêts d'Europe. Je cherche un comité fondateur des jeux transplanétaires : la fin des Jeux olympiques comme fabrique du kitsch corporel de la différence sexuelle et de l'identité nationale. Je cherche désespérément le jeu, mais seulement le jeu. Je cherche un avocat. Je cherche la personne qui t'a donné la première dose. Je cherche une Constitution pour un peuple sans identité. Je ne cherche pas une nation, je cherche un réseau de vies possibles.

La violence notre héritage, le silence notre école

Je cherche désespérément à mettre fin à l'hétérosexualité en tant que régime de pouvoir. Un homme cis-hétéro se croit autorisé par l'institution du mariage à droguer une femme cis-hétéro («sa» femme) et, utilisant Internet comme moyen de recrutement, à mettre son corps à disposition sexuelle d'autres hommes cis-hétéros, une cinquantaine, voire plus, beaucoup plus. Voilà la version hétéro-bof du chemsex dans le patriarcat pharmaco-pornographique : mariage, drogues légales, réseaux sociaux et viol. Les réseaux de pouvoir sont enfouis sous la peau. Pas la peine de perdre du temps avec des statistiques. L'hétérosexualité est la naturalisation de la banalité du mal sexuel : l'érotisation de la différence de pouvoir produit et légitime l'utilisation structurelle de la violence. Je ne cherche pas vengeance, ni comptabilité des crimes.

Je cherche désespérément une histoire commune des personnes violées. La violence notre héritage, le silence notre école : peu importe qui nous aimons, nous sommes tous·tes un peu hétérosexuel·es, violeurs, violé·es, blessé·es, ivres, mort·es. Je cherche un moyen de retourner cette histoire. Et passer à autre chose. A une autre forme de coopération sexuelle. Je cherche le temps de pleurer les morts. Tous·tes les mort·es. Je cherche une justice qui aille au-delà d'une loi imaginée par les violeurs et les vainqueurs, une justice non binaire, transféministe, décoloniale. Je cherche un endroit où pouvoir prendre une douche chaude. Je cherche désespérément le nom de chaque ville et village de Palestine. Je cherche une porte coulissante pour empêcher le retour de l'avenir. Je cherche la courbe qui t'a fait déraper.

Je cherche une IA qui délivre des attestations de droits à l'assurance maladie européenne. Je cherche un film sur une femme trans mexicaine réalisé par une femme trans mexicaine. Je cherche un·e architecte qui refuse de construire des bâtiments nouveaux. Je cherche le premier numéro du magazine *Art and Language* publié en mai 1969. Je cherche un avocat qui défend l'Amazonie contre le capitalisme mondial intégré au tribunal planétaire. Je cherche l'arrêt de bus 71. Je cherche la voix de Patti Smith et, à défaut, son numéro de téléphone. Je cherche une école imaginée par les autistes, les neuro-divergents, les inclassables, les inclassés. Je cherche un journal libre. Je cherche un·e infirmièr·e qui puisse s'occuper de deux personnes de plus de 90 ans qui refusent de mourir, mais aussi de vivre. Je suis désespérément à la recherche d'une utopie.

«Il est nécessaire de ne pas rester immobile»

Je cherche une écriture imperceptible, non négociable. Pendant longtemps, j'ai cherché un autre genre, un autre nom, un autre sexe, une autre carte d'identité. Maintenant, je cherche une autre communauté de vie, une autre institution, une autre langue. Je cherche un comité populaire d'autogestion. Je cherche un moyen de dire à mon père, avant sa mort, que malgré le fait que nous ayons échoué, lui en tant que père et moi en tant que fils, personne n'aurait pu faire mieux au sein de ce régime patriarcal et reconnaître cela, c'est déjà apprendre à s'aimer.

Je cherche une composition de corps humains et non humains qui s'opposent à l'extraction et à la capture de leur puissance de vie par les multinationales. Je cherche une Assemblée constituante révolutionnaire capable d'incarner la transition vers un nouveau régime politique. Je cherche désespérément le mouvement. *«Il est nécessaire de ne pas rester immobile»*, disait Etel Adnan ; *«Le voyage est la famille.»* Je cherche désespérément le voyage, la famille.

Je cherche la maison que Sol LeWitt a construite à l'entrée d'une forêt sacrée. Je cherche désespérément la partie de toi qui n'a pas été anéantie par le trauma. Je cherche quelque chose qui n'est pas à la mode, pas *in*, pas *trending*, pas classe, pas top, pas instagrammable, pas tiktokable. Quelque chose de vivant. Je cherche une place dans le train de nuit de Paris à Marseille le 20 septembre. Je cherche un bouquet de lavande, de violettes, des asters et de liserons bleus : l'espoir d'un paysage immense entrant dans un appartement sombre.

Je cherche désespérément la luminosité d'une autre langue. Je cherche la personne qui t'a vendu la dernière dose. Je cherche le mot, le geste, la présence ou l'absence qui t'a brisé de l'intérieur. La douleur psychique est invisible aux sens de celui qui ne souffre pas. Comment peut-on encore croire à la promesse du bonheur individuel sans accepter notre responsabilité collective ? Je cherche un accès émotionnel, systémique, historique à cette douleur. Je cherche désespérément une thérapie politique à la hauteur de la douleur épistémique que nous produisons nous-mêmes. Je cherche un accord de décolonisation pacifique. Je cherche un ordre de désarmement. Je cherche désespérément un moyen de t'aimer.

IMAGES/

ROMCOM

L'amour à la caméra

Genre souvent méprisé, mais cathartique, la comédie romantique hollywoodienne connaît un regain d'intérêt, surtout auprès de la génération Z. «Rendez-vous», «Vous avez un message», «Elle et lui», «Nuits blanches»… Le Forum des images, à Paris, le met à l'honneur avec une rétrospective foisonnante.

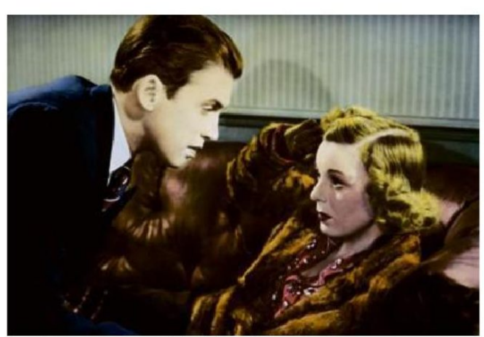
Par
CLÉLIA COHEN

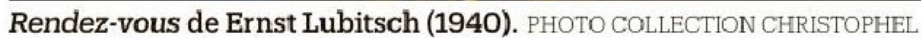
Et si l'heure était venue de ne plus avoir honte de dire qu'on a passé son week-end en compagnie de son canapé et d'une boîte de Kleenex devant un marathon Hugh Grant ou Julia Roberts? La «romcom», petit nom dérivé des comédies romantiques de l'âge d'or d'Hollywood désignant leur déclinaison, le plus souvent mal considérée, des années 90 et 2000, connaît un *revival* inattendu. *Tout sauf toi* a surpris début 2023 avec son allant gentiment trash hérité des frères Farrelly et ses 218 millions de dollars de recettes: voilà bien longtemps qu'une comédie romantique n'avait pas dépassé les 200 millions… A l'autre bout du spectre, on a vu en cette rentrée la comédie d'auteur sur la séparation *Septembre sans attendre* recycler tendrement la comédie de remariage des années 40, consacrant même une scène à son plus grand théoricien, Stanley Cavell.

Le *Hollywood Reporter* a publié en avril un article sur le retour de ce genre méprisé, la Cinémathèque française en a programmé vingt indispensables en mai, et l'automne va s'élancer sous les feux d'une foisonnante rétrospective au Forum des images sous le beau titre «Refaire l'amour»: pendant plus de deux mois, une réinterrogation des clichés du genre à l'ère post #MeToo en une centaine de films, des explorations dépassant le simple territoire américain et hétérosexuel, un retour aux sources de l'âge classique hollywoodien et ses télescopages avec la romcom dans des doubles séances pertinentes. Revoir *Rendez-vous (The Shop Around the Corner)* de Lubitsch juste avant *Vous avez un message* de Nora Ephron, ou *Elle et lui* de Leo McCarey avant *Nuits blanches à Seattle* pour mesurer à quel point le genre est, aussi, un exercice d'amour du cinéma.

Orgasme simulé

La génération Z semble nourrir une curiosité mêlée de nostalgie pour un genre qui a pourtant connu son apogée dans la décennie qui s'étire entre *Quand Harry rencontre Sally* (1989) et *Coup de foudre à Notting Hill* (1999), perdurant ensuite cahin-caha jusqu'aux années 2010.




Rendez-vous de Ernst Lubitsch (1940). PHOTO COLLECTION CHRISTOPHEL


Elle et lui de Leo McCarey (1957). PHOTO EVERETT. AURIMAGES


Coup de foudre a Notting Hill de



Meg Ryan et Billy Crystal dans *Quand Harry rencontre Sally* de Rob Reiner (1989). PHOTO COLLECTION CHRISTOPHEL

Mais peut-être n'est-il pas si absurde de voir comment on s'aimait avant le Covid et les applis de rencontre, à travers des intrigues amoureuses ultra-découpées, contrariées par mille péripéties et assaisonnées de dialogues de haute volée: l'écriture en ping-pong et les *split screens* de *Quand Harry rencontre Sally* bousculent probablement le *swiping* infini du processus amoureux contemporain. Ses détracteurs se sont longtemps égosillés à présenter la romcom comme un genre prude où les femmes dorment avec leur soutien-gorge, hétérocentré sur des couples de stars souvent blancs, et normatif car très axé sur le mariage… Tout cela est en partie vrai et fait partie des conventions du genre. Mais il sait aussi accueillir des formes surprenantes de subversion, comme l'orgasme simulé de Meg Ryan dans *Quand Harry rencontre Sally,* la fellation qui inaugure le «conte de fées» *Pretty Woman,* des seniors nues en *full-frontal* comme Diane Keaton dans *Tout peut arriver,* ou le sexe joyeux entre vieux de Meryl Streep et Alec Baldwin dans *Pas si simple.*

Meg Ryan qui pleure

De ces bluettes supposément gnangnan on ne retient souvent que le dénouement, le fameux *happy end* qui voit deux êtres «que tout oppose» finalement réunis au mépris de toute vraisemblance et après des péripéties cousues «de fil blanc». Mais a-t-on suffisamment vu que ces films s'efforcent surtout de montrer que le coup de foudre n'existe pas et qu'il en faut du temps à deux êtres pour se comprendre? Il est queutard, elle est cynique *(Comment se faire larguer en dix leçons)*; il est côte Ouest, elle est côte Est *(Nuits blanches à Seattle)*; il est patron de droite, elle est activiste de gauche *(l'Amour sans préavis)*… Il en aura fallu de l'inventivité aux scénaristes pour simplement asséner la difficulté d'aimer et camoufler par de grosses ficelles ce fil blanc plus ténu et moins glamour, révélant au passage des acteurs nés pour cette difficulté, comme Hugh Grant et son ironie quintessentielle. Le genre s'avérera d'ailleurs un festival pour les comédiens, et en particulier les actrices: Meg Ryan qui pleure, Julia Roberts qui rit, Sandra Bullock qui tombe, Drew Barrymore qui oublie ou Kate Hudson qui étincelle… Où ailleurs dans le cinéma américain *mainstream* actuel est-il possible voir des rôles à ce point taillés pour les actrices?

Les plateformes, qui en produisent à la chaîne autant qu'elles en proposent des vintage, sont devenues l'antre de la romcom. Le réalisateur de *Tout sauf toi,* Will Gluck, regrettait dans le *Hollywood Reporter*: *«Vous ne riez pas autant seul chez vous que dans une salle de cinéma.»* Oui, mais vous pouvez pleurer. Ces films cathartiques connus par cœur, dont le plaisir premier est souvent de les revoir, sont peut-être les seuls pour lesquels l'ère des plateformes n'est pas une catastrophe. Plus besoin de descendre en pyjama façon Bridget Jones au vidéoclub. On peut enfin pleurer tranquille sur notre salutaire sentimentalité. ◆

REFAIRE L'AMOUR: LA COMÉDIE ROMANTIQUE DANS TOUS SES ÉTATS au Forum des images (75001), du 17 septembre au 1er décembre.



«L'enjeu est de sortir de l'hétéronormativité blanche»

L'essayiste Patrice Blouin revient sur la renaissance du romcom et sur l'importance de casser les stéréotypes de genre à l'ère post #MeToo.

Ecrivain et essayiste, Patrice Blouin a consacré de nombreux ouvrages à la réflexion sur les nouveaux régimes d'images contemporains, du burlesque aux blockbusters. Ancien critique aux *Cahiers du cinéma* dans les années 90, il est aussi depuis toujours un grand amoureux de la romcom, et reste attentif à son évolution. Il cartographie pour nous les manifestations les plus contemporaines du genre, à l'ère des plateformes.

On aurait pu penser que le mouvement #MeToo aurait éradiqué la romcom, genre déjà moribond depuis le début des années 2010. Paradoxalement, il renaît.

Dernièrement, on voit coexister plusieurs tendances: d'abord celle des vieux qui reviennent ensemble, comme Julia Roberts et George Clooney dans *Ticket to Paradise*. Là, on réactive l'ancienne romcom, les amours de papa-maman si on veut. Il y a aussi la tendance des «Hallmark movies» *[Hallmark est une chaîne américaine spécialisée dans les productions familiales et les romances à l'eau de rose, ndlr],* des romans-photos avec intrigue à deux sous, dont les films Netflix avec Lindsay Lohan sont un bon exemple. Dans une lignée proche, on a vu aussi une «Mamma mia-sation» du genre depuis le succès du film avec Meryl Streep: des films où il s'agit d'assister à un mariage sur une île sublime, avec des chansons. *Si je tombe* avec Harry Connick Jr, tube Netflix de cet été, en est la parfaite illustration: je suis célibataire sur mon canapé et je ne peux pas partir en vacances? Le film me donne les deux choses, l'amour et l'île paradisiaque. Ta misère sociale et amoureuse est «sauvée» par les plateformes, dans des films sans aucune ambition scénaristique, juste de pures chansons d'été. Mais en marge de ces courants-là, l'enjeu principal de la romcom actuelle est de sortir de l'hétéronormativité blanche, et de casser les stéréotypes de genre. Enormément de sous-catégories ou de tentatives actuelles essaient de penser ce problème-là.



DR

INTERVIEW

Et justement de ce côté-là, comment se débrouille-t-elle?

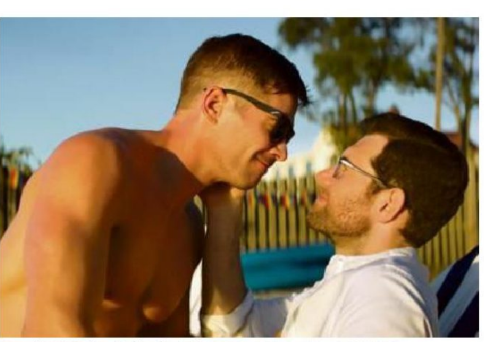
Always Be My Maybe était une jolie réussite avec un couple d'origine asiatique (Ali Wong, Randall Park). Et puis il y a eu *Bros,* avec le génial Billy Eichner et réalisée par Nicholas Stoller, qui aurait dû être la romcom gay qui allait faire muter le genre. Mais le film a été un gros échec commercial. On trouve des romcoms homos ou queers sous des forme niche (le teen movie *Bottoms*), mais pas sous forme majoritaire comme la romcom d'avant, où c'était la romance de tout le monde. Ce qu'il y a à la place, ce sont des films où s'organise, à l'ombre d'un couple gay, une romance entre hétéros: c'est le cas dans les films avec Glen Powell, nouvelle star masculine du genre, comme *Petits Coups montés* (2018) et *Tout sauf toi* (2023). Chaque fois, il y a une astuce narrative autour d'un couple queer ou interethnique. Dans *Petits Coups montés*, les deux héros sont assistants, lui d'un boss noir et elle d'une Asiatique, c'est en essayant de les caser ensemble qu'ils tombent amoureux. Dans *Tout sauf toi,* ils sont les témoins de deux femmes qui se marient. A chaque fois, l'histoire d'amour hétéro fait mine de se tenir dans les marges, vécue par les assistants ou les témoins, mais personne n'est vraiment dupe. On attend toujours LA grande romcom majoritaire et queer qui cartonne.

Que dites-vous aux gens qui considèrent que c'est le degré zéro de la mise en scène?

La romcom commence de toute façon pour moi Suite page 24



Roger Michell (1999). AURIMAGES



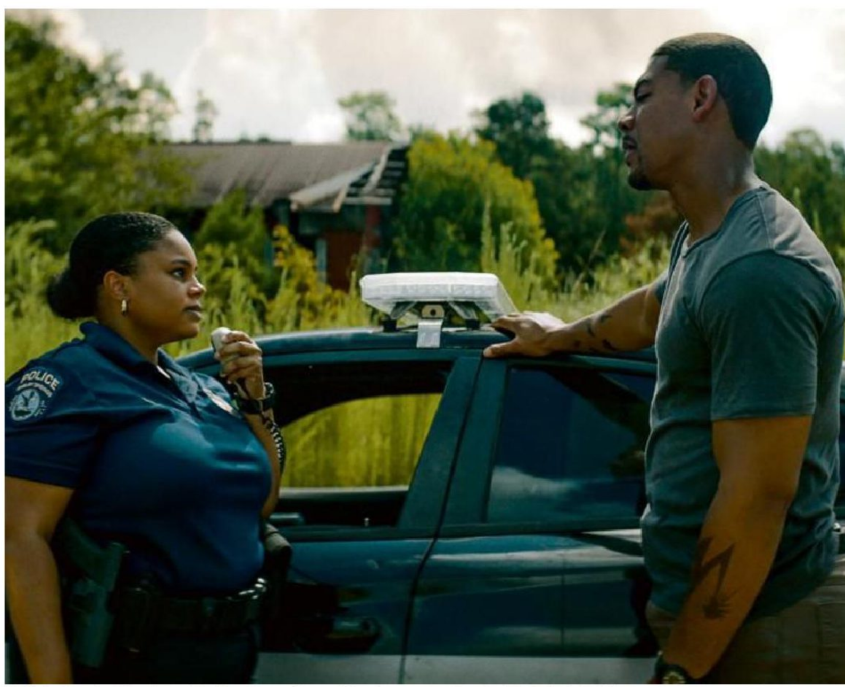
Bros de Nicholas Stoller (2022). PHOTO COLLECTION CHRISTOPHEL

Suite de la page 23 avec l'idée de la mort du cinéma. La mise en scène n'existe plus, et ce qui était au moment de l'âge d'or d'Hollywood un ménage à trois (un homme, une femme et un metteur en scène qui regarde tout ça, type George Cukor ou Howard Hawks) ne devient plus qu'un homme et une femme. La romcom commence par la mort du cinéma et se termine avec la fin de l'hétéronormativité: c'est là qu'elle connaît son âge d'or des années 80-90. Juste une histoire homme-femme, tout ce qu'on peut faire avec ça, mais rien d'autre. C'est ce qui fait sa beauté – et sa limite. Bien sûr, on sait qu'il y a des personnes derrière, de Nora Ephron à Nancy Meyers en passant par Garry Marshall, mais ce sont plutôt des scénaristes-producteurs passés réalisateurs. On peut adorer *Coup de foudre à Notting Hill* sans connaître le nom du réalisateur, et sans que ce soit un problème. Ces romcoms se sont construites sur l'idée que le cinéma était mort, et en jouaient comme d'un souvenir que l'on chérit: c'est très net dans les films de Nora Ephron, irrigués par l'amour du Hollywood classique. Si le cinéma était mort, alors le «vrai» amour aussi, peut-être? La question que posait la romcom n'était pas «est-ce qu'on peut s'aimer?», mais «est-ce qu'on peut aimer comme les gens aimaient avant?» C'est ce qui rend le genre si émouvant.

Dans les romcoms, l'idée du cinéma était un outil critique?

Oui, clairement. Dans *The Holiday*, Kate Winslet doit réapprendre à se comporter comme Barbara Stanwyck et regarde des *screwball comedies*. Mais dans le même film, Cameron Diaz, qui est productrice de bandes-annonces, nous dit que ce n'est plus le cinéma qui compte: il faut juste le bon trailer. C'est comme dans *Vous avez un message*: au temps des Barnes and Noble, la petite librairie de Meg Ryan pourra-t-elle continuer d'exister? Traduction: est-ce que je peux implanter une petite romance d'avant dans un monde libéral? Ce sont des films qui ont le courage de théoriser ça: la possibilité de s'aimer encore après la mort du cinéma et dans un monde néolibéral. Mais avec un impensé, l'hétérosexualité. A la grande époque 80-90, s'il y avait du charisme, et du magnétisme entre les deux stars, il était encore possible de sortir du marasme. La question d'aujourd'hui est: peut-on continuer à aimer dans un monde de la marchandise, mais sans plus même avoir ce dernier support, sortir de cette certitude, celle des deux pôles hétéros? C'est un vrai bel enjeu. Oublier la polarité masculin-féminin pour recréer une bulle d'amour au milieu de tout ça.

Recueilli par **C.Cn**



L'officier Jessica Sims (Zsané Jhé), et Terry (Aaron Pierre), sous-Rambo placide de *Rebel Ridge*. PHOTO COURTESY OF NETFLIX

VOD / «Rebel Ridge», gnons à la corruption

Jeremy Saulnier réalise un thriller de flics ripoux pas aussi sec qu'espéré mais suffisamment affûté et politiquement subtil pour s'élever au-dessus du lot.

Un homme rejoint à vélo une bourgade du nord de la Louisiane, muni d'une somme de liquide destinée à payer la caution de son cousin, incarcéré pour un délit mineur de détention d'herbe. Le heavy metal qui gronde dans ses écouteurs l'empêche de réagir aux coups de sirène de la voiture de police qui le talonne. S'ensuit un contrôle musclé durant lequel Terry, à qui sa couleur de peau n'autorise pas l'insubordination, voit sa liasse s'envoler sous de douteuses justifications, cachant mal la barbouzerie ambiante. Le cousin attend un transfert imminent dans une prison d'Etat où ses témoignages passés contre un mafieux lui promettent un funeste sort: s'il veut le sauver, Terry n'a que quelques jours pour récupérer son argent, démanteler la corruption locale, l'attaquer par la force, ou plus certainement un mélange de tout cela.

Sang-froid. L'improbable «metal mix» (Iron Maiden, Bad Brains) qui sature ses oreilles n'est pas qu'un détail: manière de réveiller en douce les préceptes du précédent film de Jeremy Saulnier, le cinglant *Green Room*, slasher campagnard opposant un groupe de hardcore en tournée à un gang de skins oregonais. Celui-ci s'ouvrait déjà sur l'entrée par effraction d'un échantillon de punks dans une petite place forte des profondeurs américaines. Manière, dans les deux films, d'opposer la violence symbolique d'une musique contestataire et celle, bien plus tangible, d'un pays réel peuplé de miliciens réactionnaires.

Rebel Ridge balaie bien vite l'appartenance de Terry à une quelconque sociocatégorie tamponnée de subculture (laquelle: les fans de heavy metal et de punk rastafarien?) pour l'ériger en héros abstrait, sans autre signe distinctif que son sidérant sang-froid post-George Floyd et ses aptitudes au combat rapproché d'ex-instructeur d'arts martiaux chez les marines. Bref, une sorte de sous-Rambo plus placide – référence trop évidente, ironiquement neutralisée par le fait qu'il n'a jamais été déployé au combat – ou de Jason Bourne du Southern Wild, presque sans passé ni avenir, ce qui convient bien à un film qui indexe son regard sur celui, à la fois hostile et détaché, que lui portent les locaux: ici Terry n'est ni riche, ni pauvre, ni urbain, ni bouseux, ni vétéran, il n'est qu'un noir.

Abattement. La réussite partielle du film vient justement du fait qu'il prend acte d'une reconfiguration des schémas, et notamment d'une Amérique trumpienne où subsistent les reliquats d'horreurs anciennes (un «we should hang him» est entendu au début, et le dernier acte fait planer la perspective d'un lynchage), mais où la ferveur anti-élites de la ruralité a laissé place à une forme bien plus morne d'abattement et de paupérisation. Il n'est pas anodin que tout le récit tienne, au fond, au démembrement politique et économique de son espace, où une police désargentée s'est dégradée par la force des choses jusqu'à s'atteler au racket des petits délinquants: plutôt que le thriller d'une Amérique des milices, ou même des tensions interraciales, *Rebel Ridge* est surtout celui d'une disparition des services publics. Le paradigme racial joue d'ailleurs habilement contre les évolutions attendues de son récit – sans trop en révéler.

Né d'une production indépendante, mais acheté très tôt (avant même la pandémie, qui lui a mis un coup d'arrêt) par Netflix, le film se disperse quelque peu dans les épaississements de scénario, sacrifiant une part de l'épure et du tranchant qui auraient dû obséder sa recherche. Ne le privons pas pour si peu de sa place au club des loups solitaires d'un certain actioner indépendant nouvelle génération, aux côtés d'un S. Craig Zahler *(Traîné sur le bitume)* ou d'un J. C. Chandor *(Triple Frontière)*, et qui s'est mangé cette dernière décennie la porte claquée des salles pour, fort heureusement, survivre – voire bien vivre – en plateforme.

THÉO RIBETON

REBEL RIDGE
de JEREMY SAULNIER
2h11, sur Netflix.

IMAGES/

Série/ «Un couple parfait», sous les tarés, la plage

Malgré un cadre splendide et un casting de stars, avec Nicole Kidman et Isabelle Adjani, la série Netflix sur un fastueux mariage perturbé par un meurtre manque de mordant.

D'abord des images d'office de tourisme. Des plages ensoleillées où l'on s'amuse avec insouciance tandis qu'au large s'ébrouent de jolies baleines. Une splendide propriété en front de mer où le clan Winbury célèbre avec faste le mariage à venir du fils aîné. Plus qu'un mariage, c'est l'union de tous les possibles, puisqu'une famille de l'aristocratie économique de la côte Est accepte en son sein une fille du peuple sans le sou. Presque une roturière. Le rêve américain, en somme. Et puis un cri déchire la nuit du lagon de Nantucket, confetti posé à quelques encablures au large de Martha's Vineyard – où a été tourné *les Dents de la mer*. Au petit matin, un corps est charrié par les eaux jusqu'aux portes des Winbury. La fête nationale est gâchée. Qui est la victime? Qui est l'assassin?

Il faut reconnaître à *Un couple parfait* sa capacité à caresser le spectateur dans le sens du poil. Les images sont aussi splendides que son cadre, parfaitement taillé pour prolonger la parenthèse estivale d'abonnés en plein marasme de rentrée. La série sait charmer avec sa valse de visages familiers, et juste ce qu'il faut de stars premiums pour faire événement. Dakota Fanning qui se fait toute petite en belle-fille piquante; Nicole Kidman en matriarche intouchable – toujours dans le même couloir depuis *Big Little Lies*; et la glorieuse Isabelle Adjani en *queen bitch* plus française qu'un bonnet phrygien, tout à la fois pique-assiette, volage et langue de pute *(«I don't want to say salope, but she loves having a good time»)*.

Un couple parfait offre l'assurance à ses spectateurs que les riches sont des salauds. Cruels avec le petit peuple, en rappelant par exemple à la police la juste place qui est la sienne, façon *«on se calme, c'est nous qui payons vos salaires, les moches!»* – parce que la série inscrit la différence de classe jusque dans le physique de ses acteurs, puisque l'enquêtrice en cheffe est ronde et a les cheveux fatigués. Cruels surtout entre eux, puisque au fond c'est de ces haines recuites que la série fait son sujet, la structure entière de son whodunnit consistant à lever le voile, au gré de flash-back, sur les raisons qui peuvent pousser chaque invité à en assassiner un ou deux autres – dettes, coucheries, cadavres dans le placard. Sauf qu'en accumulant les petits secrets et les horreurs, la série perd son caustique. Si tout le monde est méchant, personne ne l'est vraiment. Ne reste qu'un portrait au vitriol frelaté, une série qui n'ose ni la satire ni le mordant.

MARIUS CHAPUIS

UN COUPLE PARFAIT
Disponible sur Netflix.



La *queen bitch* Adjani. PHOTO H. BRONWYN GAYLE. NETFLIX



Johnny Got His Gun est une éprouvante expérience métaphysique. PHOTO WORLD ENTERTAINMENT

Ciné/ «Johnny Got His Gun», voyage obus de l'enfer

Le film de Dalton Trumbo sorti en 1971, qui retrace la vie d'un mutilé de la Grande Guerre prisonnier de son propre corps, est rediffusé en salles.

«*Tu survivras longtemps sans visage, sans yeux»*… On doute qu'Aragon ait lu le roman de Dalton Trumbo, *Johnny Got His Gun*, quand il composait cette complainte fraternelle sur les sacrifiés de la Grande Guerre, mais les mots se ressemblent souvent dès qu'on évoque l'effroyable «boucherie» de 14-18 – rarement la métaphore aura si bien collé au sens littéral tant ce gigantesque casse-pipe aura broyé de chair et réduit les hommes à l'état de bouts de viandes fumantes. La cinégénie cauchemardesque des tranchées fera l'objet de violents réquisitoires (*J'accuse* d'Abel Gance, *les Sentiers de la gloire* de Kubrick), mais le film que Trumbo adaptera de son propre roman (publié en 1939) est d'une tout autre nature.

Atrocité. Pamphlet pacifiste – auquel l'enlisement des Etats-Unis au Vietnam donnait un second souffle –, *Johnny Got His Gun* (1971) est moins un film sur la folie belliciste (sans scène de front, ou presque) que sur ses effets, comment elle détruit les vies et déshumanise les êtres. Et c'est une expérience métaphysique, aussi éprouvante que poétique (car reposant principalement sur le hors-champ), à laquelle nous convie l'unique réalisation de Trumbo.

1918, dans un hôpital militaire, médecins et officiers s'interrogent sur le sort à réserver à un soldat, qu'un obus a atrocement mutilé: plus de bras ni de jambes, un trou à la place du visage, aveugle, sourd, muet, et le cerveau, croient-ils, en charpie. Un homme-tronc réduit à l'état larvaire, maintenu en vie pour servir de cobaye scientifique. Nulle vision d'horreur, toutefois, le blessé sera d'un bout à l'autre dissimulé sous un drap, dont seules quelques bribes de son corps encore intactes, son front, son torse nu, nous seront montrés lors d'une scène pudiquement sensuelle avec une infirmière.

L'atrocité y a pourtant sa part lorsqu'on comprend qu'en réalité ce corps en lambeaux abrite encore une conscience qui a toutes ses facultés cérébrales, sans toutefois pouvoir communiquer avec l'extérieur, puisque privé de ses sens et de ses membres. C'est par la voix-off du jeune soldat Bonham (campé par un Timothy Bottoms bouleversant d'innocence), découvrant progressivement son état misérable, qu'on l'apprend; et c'est là le trait de génie de Trumbo: de nous faire littéralement pénétrer dans la tête d'un homme prisonnier d'un corps-tombeau, dont la seule échappatoire siège dans ses souvenirs et sa capacité de rêver. Condamné à l'impuissance, sa vie et son humanité tiennent désormais dans sa seule activité mentale, étant devenu en somme une pure abstraction. Idée renforcée par le traitement de l'image: flash-back et rêveries en couleurs, présent à l'hôpital en noir et blanc.

Hippie. De la première nuit d'amour avec sa fiancée aux visions d'un christ hippie aussi débonnaire qu'impuissant (Donald Sutherland), les échappées en couleurs, de plus en plus surréalistes, renforcent l'impression de perte de repères et de sens: à quoi bon rêver quand la vie n'est plus qu'un présent interminable sans aucune perspective sinon d'attendre une mort que l'institution médicale et militaire lui refuse? Au-delà des motifs brassés (pacifisme, médecine folle, euthanasie), c'est là toute la condition de l'homme, en somme.

NATHALIE DRAY

JOHNNY GOT HIS GUN (1971) de Dalton Trumbo, avec Timothy Bottoms, Kathy Fields. Nouvelle copie 4K, en salles, 1h51.



Reflection, de l'artiste franco-américaine Nina Childress, qui sera présente à Orsay le 19 septembre. PHOTO NINA CHILDRESS. ADAGP 2024



The Storm de Laurent

Peinture contemporaine
Comme une ombre au tableau

Le genre était encore méprisé il y a peu, au profit d'autres formes plastiques. Retour sur l'histoire de ce désamour alors que plusieurs expositions, dont un événement à Orsay, tentent de la sortir du placard.

Par
JUDICAËL LAVRADOR

Avec la présence de 80 peintres contemporains de la scène française, qui se tiendront devant leur toile au musée d'Orsay, prêts à la commenter sans se priver au passage de livrer leur interprétation experte des œuvres patrimoniales exposées aux murs de l'institution, «Le jour des peintres» témoigne d'une tentative de sortir la peinture contemporaine du placard où elle fut remisée, en France, durant au moins deux décennies. Rares sont les peintres, œuvrant dans les années 90 et 2000, qui ne s'empressent pas de raconter les railleries condescendantes, voire méprisantes, qu'ils ou elles durent essuyer au cours de leurs études, et, au-delà, le désintérêt de la grande majorité des galeristes, commissaires d'exposition et critiques pour leur travail, dont le premier tort était de relever de cette pratique désuète, dépassée, bourgeoise et morte, qu'était, immédiatement et sans l'ombre d'un doute, la peinture. Thomas Lévy-Lasnes, l'artiste qui organise ce «Jour des peintres», avait un jour confié à *Libération* qu'en entrant aux Beaux-Arts de Paris, le directeur de l'époque, Henry-Claude Cousseau, avait entrepris, deux heures durant, de le convaincre *«que la peinture, c'était fini, et que si je m'acharnais, j'allais rater ma vie. Je me préparais à une vie d'ermite, isolé à la campagne».*

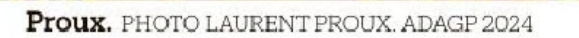
Mais cette mise au ban, qui l'a édictée ? D'où sort cette mise au tombeau de la peinture ou, au moins, ce sentiment qu'ont les peintres, en France, d'avoir été ostracisés et leur médium jeté aux orties ? C'est d'abord de leur faute, ou plutôt de la faute de certains d'entre eux, des peintres radicaux, avant-gardistes, qui, en janvier 1967, écrivent, dans un tract distribué en guise d'invitation au Salon de la jeune peinture: *«Nous ne sommes pas peintres.»* BMPT (Buren, Mosset, Parmentier, Toroni) déclenchait ainsi une fronde contre les enjeux, les finalités, les sujets ou les techniques traditionnels de la peinture (*«valoriser le geste, appliquer des règles de composition, accorder ou désaccorder des couleurs, proposer un tremplin pour l'imagination…»*). Soit une remise à zéro de l'art pictural et sa condamnation à en rester là: à la représentation de motifs (des bandes, des ronds…) mécaniquement tracés, prolongée par le groupe Supports/Surfaces dans les années 70, qui désosse ce qu'il reste encore à ronger de ce médium: le châssis fait œuvre sans toile et encore moins de peinture.

REPRENDRE DU POIL DU PINCEAU

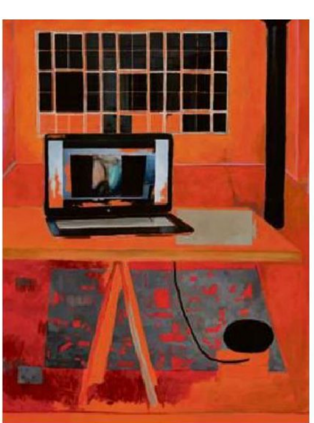
La peinture figurative, surtout, y laisse des poils. Elle devient, en France, à peine recevable. Circulez, il n'y a plus rien à voir, que le medium lui-même, qui creuse sa tombe. Les soubresauts de la figuration libre dans les années 80 ne font paradoxalement, selon Nina Childress (qui sera, devant sa toile, à Orsay le jour-dit), que *«clouer le cercueil»*. Les tenants de ces mouvements *«se vantent alors de faire n'importe quoi»*, avec une touche grossière et des compositions surchargées, au prétexte d'être punk et populaires. Pour noircir ce tableau déjà sombre, la photographie et la vidéo prennent au cœur des années 90 une place croissante dans les salles d'expositions, en y apportant d'autres modes de narration, d'autres manières de représenter le réel ou de le fantasmer et puis d'édifier le public.

A ce désamour de la France pour ses peintres et la peinture, des expositions tentent de remédier urgemment: le musée d'Art moderne de la ville de Paris, en 2002, donne ainsi à son show qui entend répondre à la question «Pourquoi regarder à nouveau la peinture?», un titre qui bat le rappel: «Urgent painting». La même année, le centre Pompidou rallume la flamme de la peinture figurative avec l'expo au titre énamouré, «Chers peintres». Mais ça n'a pas suffi. Il faut attendre la fin des années 2000 pour que les peintres français commencent à reprendre du poil du pinceau. Si, trop longtemps, Soulages et Garouste (et Buren… quoiqu'il se soit proclamé *«pas peintre»*…) furent les seules figures de proue (sans personne à la poupe) de la peinture française, aujourd'hui, la donne a changé. Rares sont les galeries à ne pas compter un ou une peintre de la scène hexagonale. Les Beaux-Arts de Paris et d'ailleurs ont fini de se moquer. Il se dit que les raisons de ce retour en odeur de sainteté tiennent au faible coût de production (et de transport) de la peinture. Qui ferait ainsi office de valeur refuge. Soit.

Mais, ce qui interpelle, dès lors, c'est cet attachement des peintres à ce statut de déclassés, à cette manière de se sentir et de se présenter inlassablement comme «méconnus du grand public». Car «Le jour des peintres» à Orsay n'est pas le premier événement à protester de *«la vitalité de la scène française»*. L'an dernier, au MoCo, à Montpellier, ce sont 100 artistes hexagonaux qui étaient exposés dans le show célébrant une sempiternelle résurrection d'entre les morts: «Immortelle. Vitalité de la jeune peinture figurative française». Le hic, dans ces entreprises, sans cesse et en maints endroits enclenchées, de renaissance



Proux. PHOTO LAURENT PROUX. ADAGP 2024



Conversation 3. E. SHATBERASHVILI. ADAGP 2024

de la peintoche, figurative ou abstraite (encore un autre débat), c'est que personne ne prend la peine de faire des distinguos entre les peintres ou de tenter de cerner ce que d'aucuns ont en partage.

ENTREPRISE PICTURALE ŒCUMÉNIQUE

Avec ce genre d'événement, original certes et sans doute utile, les peintres sont toutefois pris dans cette nasse qui est une impasse: la peinture est un moyen pas une fin. Un peintre peut n'avoir rien à voir avec un autre et plus à voir avec un sculpteur. Par ailleurs, les laisser seuls, chacun, à Orsay devant leur toile, postule aussi l'idée qu'ils ne font guère groupe. Chacun pour soi? Chacun devant son tableau? Ce qui, paradoxalement, fait cruellement défaut dans cette entreprise picturale œcuménique, ce sont des lignes de partage, des différents, des affirmations péremptoires, des dissensions, des revendications collectives, des exclus (qui ne tarderont pas à prendre leur revanche), des inclus (qui s'en gargarisent avant d'être jetés par-dessus bord). La peinture ne met jamais tout le monde d'accord. En faire un art consensuel, un art qui cherche le consensus, par les temps qui courent, c'est peut-être, finalement, une mauvaise piste. ◆

IMAGES/

A Orsay, rencontres avec des artistes à pied d'œuvre

«Le jour des peintres» propose aux visiteurs de faire connaissance avec les artistes devant leurs tableaux.

En voilà une initiative originale: présenter dans la nef d'Orsay, pendant une journée, 80 peintres contemporains. *«C'est notre façon à nous de dire, "coucou, on existe"»*, explique le peintre Thomas Lévy-Lasne, organisateur de cette *«aventure»* – il tient à ce mot. *«C'est aussi l'idée de squatter Orsay»*, précise-t-il, en mode plus combatif. Pendant sept heures trente, les artistes, en chair et en os, répondront aux questions du public juste à côté de leur œuvre, posée sur un chevalet ou collée au mur avec du ruban adhésif. Et un jeudi à Orsay, cela représente entre 12 000 et 18 000 visiteurs, dont 60% d'étrangers, de quoi alimenter les rencontres, les discussions ou les timidités… *«J'ai un peu peur,* s'inquiète Françoise Pétrovitch lors de la présentation à la presse. *Est-ce qu'on pourra bouger?»* Le peintre Romain Bernini a pris les devants: *«Je viens avec un petit tableau car on ne sait pas trop comment ça va se passer: on va faire à la fois la médiation et la sécurité.»* Tout a commencé par la générosité de Nathanaëlle Herbelin, exposée au printemps dans le cadre du programme contemporain. La jeune peintre qui aime présenter ses amis artistes a suggéré de faire appel à Thomas Lévy-Lasne, connu pour ses interviews sur Twitch et YouTube, afin de fédérer un événement. *«En médiatisant d'autres peintres, j'ai voulu prendre soin de mon biotope,* raconte celui-ci. *Je ne pensais pas qu'on arriverait à Orsay. On veut bien y rester plus longtemps aussi.»*

La plupart des artistes qui ont accepté de jouer le jeu sont figuratifs, avec des singularités: le réalisme sensible chez Mathieu Cherkit (il peint son escalier, un peu bizarre), le fantastique chez Xie Lei (il peint un morceau de corps fauve et tacheté), la satire chez Marcos Carrasquer (il présente un tableau de baston pour du papier toilette pendant le Covid). Ce dernier raconte: *«Quand je suis arrivé à Paris dans les années 90, la peinture était ringarde. Or, partout ailleurs on peignait. Depuis la préhistoire, les humains peignent.»* Thomas Lévy-Lasne précise: *«Nous ne sommes pas un groupe, ni un courant. Mais la jeune peinture a souffert d'une vision téléologique de l'art.»*

Parmi la belle brochette d'artistes, d'autres sont plus abstraits, comme la plus jeune, Cyrielle Gulacsy, qui s'intéresse à l'espace-temps. «Le jour des peintres» témoigne de la vitalité de la peinture actuelle, de son besoin de se faire connaître aussi.

CLÉMENTINE MERCIER

LE JOUR DES PEINTRES, Le 19 septembre de 14 heures à 21 heures au musée d'Orsay (Paris VIIe).


Monolithes violets imprimés en 3D et disséminés sur le front de mer. PHOTO ANNE-BETTINA BRUNET


Image extraite de *Haven. La Ville qui n'existait pas*, de Grégory Chatonsky. PHOTO GRÉGORY CHATONSKY

IMAGES/

Expo/ Avec l'IA, le Havre au futur antérieur

En collaboration avec une machine générative, nourrie de centaines d'archives municipales, l'artiste Grégory Chatonsky propose pendant trois ans aux Havrais une épopée rétrofuturiste inédite avec «La ville qui n'existait pas».

A quoi ressemblerait Le Havre, chantier du modernisme, si la ville n'avait entièrement disparu sous les bombardements de 1944? Et quel genre de sensation est-ce de déambuler au quotidien au cœur d'une absence, d'une ville manquante vibrant comme un membre fantôme sous une autre commune entièrement reconstruite par-dessus elle par l'architecte Auguste Perret? Alors qu'on commémore ce mois-ci les 80 ans de la fin de la bataille de Normandie, ces questions n'en finissent pas d'exciter l'imaginaire des artistes contemporains, comme si cette vaste opération de chirurgie urbanistique avait ouvert un formidable robinet à métaphores, se déversant aujourd'hui vers le roman noir comme la science-fiction.

Terrain de jeu

Star de la rentrée littéraire, Le Havre est ainsi personnage principal de *Jour de ressac* de Maylis de Kerangal, roman modianesque où il s'agit pour la narratrice d'aller reconnaître un corps victime d'homicide autant que de se remémorer la ville de l'enfance. Star de l'actualité des IA, Le Havre est aussi devenu depuis deux ans, et jusqu'à fin 2025, le terrain de jeu à échelle réelle d'un projet rétrofuturiste stupéfiant, dans lequel il est encore question de se remémorer une ville qui n'existe plus. Ou dans ce cas précis qui n'a jamais existé. *La ville qui n'existait pas* de Grégory Chatonsky emprunte son titre à une bande dessinée d'Enki Bilal et Pierre Christin parue en 1977 et poétise de manière inouïe ces notions de destruction et de sédiments, de mémoire et d'oubli. Invité au long cours de l'événement Un été au Havre, l'artiste a nourri une intelligence artificielle des archives photographiques de la ville sur un siècle. En sont sorties d'autres archives, celles d'une métropole ressemblant étrangement au Havre, où figurent des amphithéâtres en béton, des enseignes de boulangerie industrielles et autres marqueurs de la vie contemporaine ordinaire, mais que les habitants peineraient à reconnaître tout à fait.

Douce mélancolie

Depuis l'an dernier, l'autre Havre peut s'admirer sur les 25000 cartes postales produites et distribuées pour l'occasion. Le choix de ce support populaire, déjà vintage, redouble l'effet de disjonction temporel de ces étranges vues urbaines. 25 fresques ont également été collées sur différents pignons d'immeubles du bailleur social Alcéane et prennent ici les atours surréalistes d'une peinture de Dali. Ceux d'une ville qu'aurait façonnée une autre révolution industrielle, dans laquelle la nature et la tech se seraient entrelacées sur le boulevard Clemenceau depuis le début du XXe siècle.

Dans différents bâtiments administratifs, d'autres photographies générées par IA produisent des versions alternatives et en ruines des lieux d'attente et de loisirs. Aujourd'hui, ces trompe-l'œil fonctionnent avec un film, sublime et énigmatique, projeté à l'hôtel de ville, dont le texte, la musique, les images sont elles aussi entièrement conçue en collaboration avec l'IA. Que raconte ce film? Que des êtres aux visages mouvants mais aux mêmes blousons Quechua que les nôtres attendent quelque chose d'indéfinissable sur le rivage, quelque chose de la mémoire d'une civilisation disparue mais dont ils hériteraient des gestes, des formes, des sensations.

La douce mélancolie qui se dégage de l'écran, la façon dont ces hommes alternatifs, sortes d'archéologues du futur, fantasment nos émotions, cherchent le souvenir de choses inexistantes, pressentent ce qu'ils auraient pu être, tout cela rappelle les belles pages d'anticipation des *Particules élémentaires* ou de *la Possibilité d'une île* de Michel Houellebecq. Pourtant, ce n'est pas de ces pages-là qu'a été nourrie l'IA, mais de celles de Nathalie Sarraute ou Alain Robbe-Grillet, de sorte que la voix off s'exprime façon Nouveau Roman. Alors qu'à l'écran des vagues déferlent au ralenti à contresens du flux de la mer, la voix synthétique dit par exemple: *«Certains étaient restés éveillés à l'intérieur. Ils étaient entourés du souvenir des choses […]. Nous attentions un souvenir […]. Nous n'existons pas encore […], nous avons rêvé de tout ce que nous avons vécu.»*

> «Parfois, ce que me suggérait l'IA était complètement naze. […] Je m'en sers comme de l'écriture automatique.»
> **Grégory Chatonsky** créateur de «la Ville qui n'existait pas»

A l'écouter parler du long processus de coécriture, c'est comme si Chatonsky avait découvert ou reconnu son œuvre plus qu'il ne l'avait créée. *«Parfois, ce que me suggérait l'IA était complètement naze. Parfois j'avais l'impression que c'était plus moi que moi. Je ne m'en sers pas pour faire un film avec plus d'effets ou travailler plus rapidement. Je m'en sers comme de l'écriture automatique.»* Il n'avait pas prémédité, par exemple, à quel point *La ville qui n'existait pas* parlerait du statut même des œuvres d'art dans une société. Dans son film, d'étranges monolithes violets, repêchés dans l'eau par des ados de synthèse, ordonnent la vie sociale et les rituels, transmettent la mémoire d'autres passés et impriment leur lueur colorée sur les vêtements des passants ou les façades des commerces. Imprimées en 3D et disséminées sur le front de mer, ces formes abstraites sont accompagnées des voix d'une dizaine d'habitants du Havre, des résidents de la cité Alcéane notamment, que l'on retrouvera l'an prochain dans le troisième volet du projet, celui qui nous transportera dans le Havre du siècle prochain, quand la ville sera entièrement immergée sous les eaux. Pour Gregory Chatonsky, ces monolithes sont une métaphore de l'art. *«Ils posent la question: "A quoi ressemblerait une société qui tiendrait l'art pour vital?"»*

ÈVE BEAUVALLET
Envoyée spéciale au Havre

LA VILLE QUI N'EXISTAIT PAS
de GRÉGORY CHATONSKY
A voir jusqu'au 22 septembre à l'hôtel de ville du Havre, ou au Muma. Dans le cadre d'Un été au Havre.

BD / «Aux abois», c'est croc bien

Formidable visuellement, le premier livre de Michael Furler sur une ado procrastinatrice partie à la recherche de son chien perdu est aussi drôle qu'émouvant et moderne.

Pour un livre sur la procrastination, *Aux abois* ne traîne pas. Dès la quatrième double page surgit un assemblage assez génial de registres d'images qui fait sauter tous les réflexes de lecture à la manière d'un grand court-circuit. Sur un décor où s'esquisse une petite ville suisse captée depuis ses hauteurs, une jeune fille aux allures de lutin vocifère à se faire exploser les poumons. Un cri qui couvre toute la vallée et la double page d'un *«PUTAIN où est mon…»* phrase interrompue ou complétée par l'irruption sur le dessin d'une fenêtre de navigateur intitulée «chien.jpg», représentant une image dudit bestiau en 3D, et par une seconde fenêtre avec un émoticône fâché >:^ (.

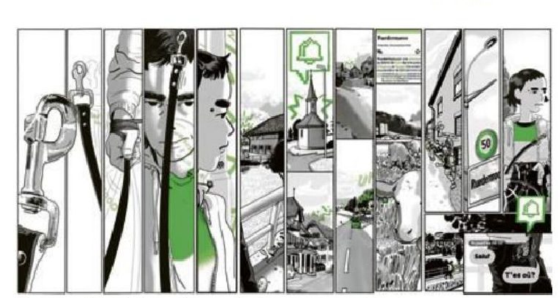
Mash-up. C'est inattendu, franchement drôle, et loin d'être aussi débile que ça en a d'abord l'air. Mine de rien, l'auteur installe là les bases du langage de son premier livre. Une tranche de vie qui s'écrit par boucles et hybridations, dans une gourmandise des langages mêlés. Dans le même souffle de lecture, on absorbe le dessin et le texte, on passe du croquis à la 3D sommaire, du typographique à l'idéogramme. *Aux abois* a la générosité d'un morceau de mash-up qui pioche ses samples en se fichant de respecter les copyrights. Tout est autorisé et cohabite avec le plus grand naturel: un trait tenu et élégant (on dirait façon «roman graphique à l'européenne», si cela voulait vraiment dire quelque chose), un autre plus à l'os et énergique (proche de la bande dessinée japonaise) et un dernier qu'on qualifierait de «beau moche», faute de savoir exactement comment résumer les créations volontairement grossières faites sous Paint, à la souris évidemment.

Voilà pour le cadre des possibles. Sinon, le livre du Suisse Michael Furler a la profondeur discrète des œuvres géniales sur rien ou presque. Il y est donc question d'une adolescente, Jolanda, qui égare son beau shiba inu et choisit de partir à sa recherche quitte à louper un exam de maths. La bonne blague: elle l'aurait loupé de toute façon. Jolanda est loin d'être une mauvaise élève mais elle refuse de s'engager – en classe, dans une voie, dans la vie tout court. Politique de l'effort minimum ou peur de s'enfermer dans un choix. Sa meilleure amie, une grosse tête, aura beau tenter de l'aider, de la secouer, rien n'y fait: Jolanda préfère se plonger dans la réalisation de strips (le choupi Tomato Chan) plutôt que de saisir les deuxièmes ou troisièmes chances qu'on lui tend.

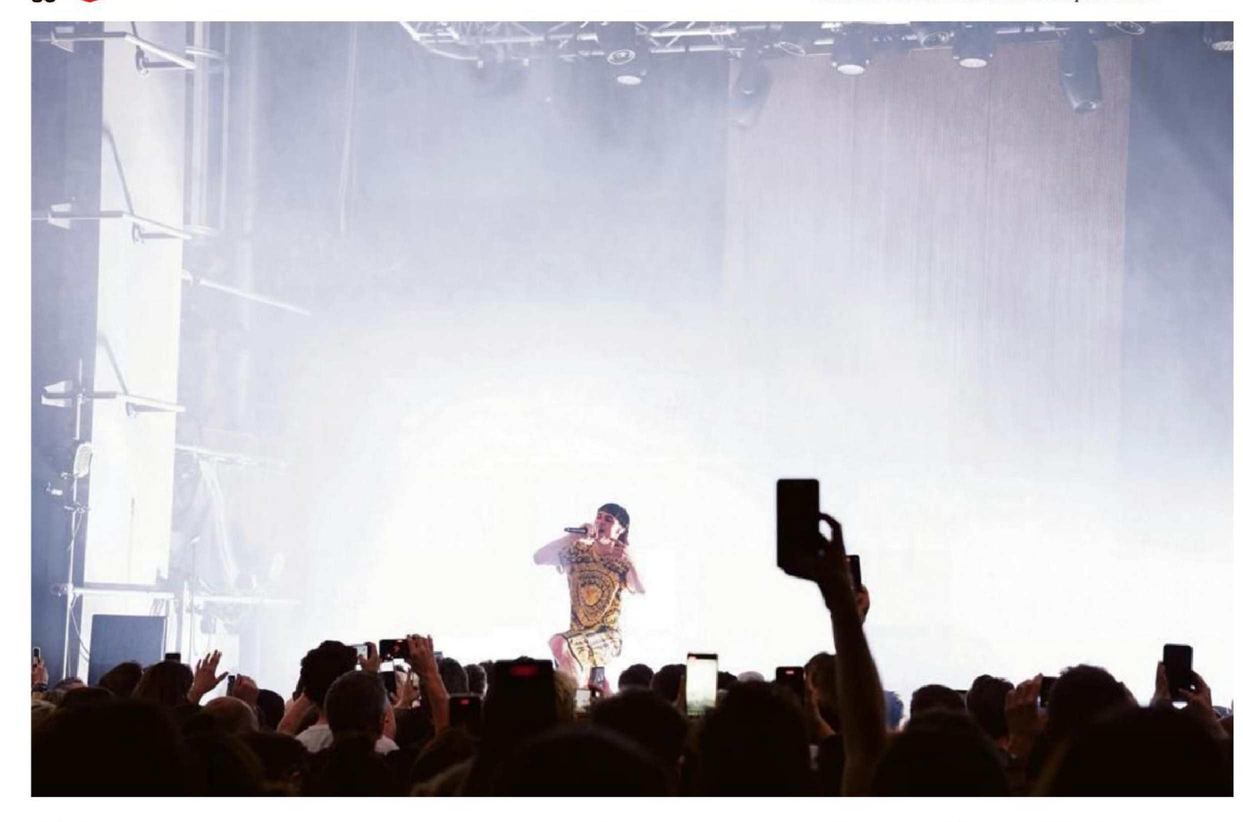
Equilibriste. Si cet art du sabotage est aussi touchant, c'est peut-être parce que Furler l'inscrit dans l'ADN de son livre. Le dessin d'*Aux abois* est certes habile dans la manière de caractériser à peu de frais ses personnages, mais c'est comme si l'auteur travaillait à ne pas faire trop joli et sapait ses cases en ajoutant des effets de flou baveux à la manière d'un fichier numérique dans lequel on aurait un peu trop zoomé. Le plus surprenant est peut-être qu'*Aux abois* reste formidable visuellement, grâce à un travail de composition – de répartie graphique, presque – joueur et malin. Un premier livre d'équilibriste: débile, émouvant, moderne. Un peu à l'image de ce vert radioactif qui vient pimenter les pages en explosant son camaïeu de gris.

MARIUS CHAPUIS

AUX ABOIS
de MICHAEL FURLER
Atrabile, 204 pp., 21 €.



Un vert radioactif vient pimenter les pages. PHOTO ATRABILE



Mon concert, ma bataille

Monter seul sur scène sans musiciens est un choix opéré aujourd'hui par de nombreux artistes. Une manière d'assumer crânement l'intensité du spectacle, même accompagné d'une surenchère d'effets visuels.

Par **PATRICE DEMAILLY**

Presque trois ans qu'il tourne sans relâche et qu'il se passe de musiciens sur scène. Peu importe le terrain de jeu, la capacité à taille humaine de la Maroquinerie ou plus récemment le gigantisme du festival Paléo à Nyon, Aime Simone n'a jamais rien changé à sa conception du live. Le Franco-Norvégien, envoyé sur orbite avec *Shining Light* (chanson matraquée pour une pub d'une célèbre enseigne spécialisée dans l'habitat) et qui qualifie lui-même sa musique de post-pop, se montre totalement intransigeant sur la question: *«C'est une conviction que j'ai depuis le départ. Je n'aime pas du tout les musiciens sur scène et encore moins les artistes qui s'en entourent alors que ces derniers n'ont pas participé à l'écriture des morceaux. Il y a là un aspect artificiel qui me déplaît vraiment.»* Préférant l'effort individuel au collectif factice, Aime Simone est loin de figurer comme un cas isolé. Se produire seul en se reposant seulement sur des bandes préenregistrées semble entériner une nouvelle approche de l'expérience du concert.

Enjeux économiques? Evidemment s'il s'agit d'un profil d'artiste en développement et dont l'impact populaire encore modeste ne lui permet pas d'emmener sur les routes un attirail de forces vives. Mais cette tendance à l'effacement des musiciens au profit des logiciels a également le vent en poupe chez les stars dites «bankable», invalidant ainsi la seule considération budgétaire. Aucune présence d'instrumentistes dans la dernière tournée de Rosalía, Madonna, Lil Nas X ou du rappeur belge Damso, sans que le public ne crie au scandale. *«Ce que Damso voulait mettre en avant, c'est uniquement sa performance scénique»*, constate Fred Musa, l'indéboulonnable animateur de l'émission *Planète Rap* sur Skyrock. *«Les gens qui disent qu'ils ont payé et se sentent floués parce qu'il a recours à une bande-son, ça n'existe plus beaucoup. Ils se déplacent pour lui et s'en contrefichent qu'il y ait ou non des musiciens autour.»*

Du home studio au live

Le chemin du passage du studio à la scène se révèle désormais plus direct. La disparition des musiciens avec la démocratisation du home studio a incontestablement eu un effet boule de neige sur le live. *«Le point de départ, c'est le développement de la technologie et le fait d'avoir de plus en plus de musique assistée par ordinateur»*, indique Simon Nodet, directeur de W Spectacle (société de production de spectacles du groupe Wagram). *«Il y a quinze, vingt ans, c'était techniquement moins une évidence. Pour le dire autrement, il y a beaucoup plus de facilité de se produire tout seul qu'auparavant et de poursuivre sa démarche sur scène grâce aux multiples outils offerts par les logiciels ou autres accessoires.»* Il est fréquent qu'un artiste, juste armé d'une guitare et d'un looper – pédale d'effet permettant de créer des boucles sonores en superposant des enregistrements successifs –, comme l'expérimentait Stephan Eicher ou d'autres dès la fin des années 80, réussisse à démontrer en solo sa puissance. Aujourd'hui, les possibilités offertes amènent un Ed Sheeran ou un Vianney jusque dans des stades et des arénas. Un change-

Aime Simone en concert au Grand Mix, à Tourcoing, le 4 mai 2023.
PHOTO DAVID TABARY

ment de paradigme qui continue de se démocratiser avec l'utilisation de bandes préenregistrées.
Puisqu'elle a composé les chansons de son premier album *Toï Toï* principalement sur ordinateur, Suzane a rapidement balayé l'idée de s'entourer de musiciens en concert pour rester fidèle à une forme de vérité artistique. *«Je sais que certains disent que ce procédé de création manque de charme. Pour faire de la chanson française électronique, j'ai des instruments mais associés à beaucoup de technologie. Ma musique a été faite sans musiciens, je n'ai pas embauché de violoniste. Ce n'était pas la couleur de l'album et donc par ricochet celle du live non plus»*, détaille-t-elle. La révélation scène des Victoires de la musique en 2020 n'a besoin que de s'équiper d'un ordinateur pour déclencher des pistes d'accompagnement enregistrées, d'un micro et d'une plateforme qui la surélève afin de compenser son *«petit gabarit d'un mètre soixante»*. Généreuse dans sa gestuelle et son énergie chorégraphique, elle compare ce seule-en-scène à une plongée sans filet et aux allures circassiennes, à un parcours du combattant intérieur. *«Je ne voulais compter sur personne, me bagarrer contre moi, mon trac, les éventuels problèmes techniques. Entrer sur scène comme une boxeuse sur un ring, c'est ça qui me stimule.»*
Si sa logistique légère et aisément transportable n'a pas ébranlé le public, elle aura provoqué quelques grincements de dents auprès de quelques professionnels de la musique et confrères à la suite de son omniprésence dans les festivals (32 dates, l'artiste plus programmée au cours de l'été 2019). *«Dans le milieu de la musique, j'en ai entendu beaucoup dire que je leur piquais leur place parce qu'économiquement parlant, c'est facile d'envoyer un projet où la nana est seule en scène.»*

Instant cathartique

Soucieux de ne se plier à aucun compromis et animé par ce qu'il appelle *«l'incarnation globale d'un univers et d'un instant cathartique»*, Aime Simone ne cache pas que sa démarche artistique et de représentation lui a parfois fermé des portes. *«La règle quand on entre dans l'industrie de la musique, c'est généralement de devoir chanter en français et d'être accompagné de musiciens. J'ai eu des pressions mais résultat des courses je chante toujours en anglais et sans musiciens.»* Celui qui s'est fait tatouer sur la pommette gauche l'approprié mot *«reckless»* («téméraire», en anglais) a concédé apparaître au milieu de musiciens dans le cadre de la promo – contrainte notamment imposée par des télévisions pour capter l'audience –, mais cette formule en groupe n'aura fait que confirmer ses certitudes initiales. *«J'ai baigné dans la musique électronique à Berlin et il y a des fréquences que je ne peux pas retrouver avec des musiciens. Une batterie organique ne pourra jamais avoir la même puissance et résonance qu'une boîte à rythmes programmée façon trap-hip hop»*, assène-t-il.

Show immersif

Plus que jamais, les artistes à forte notoriété privilégient un imposant investissement dédié à la scénographie, aux éléments de décor, aux chorégraphies, aux lumières. Le concert n'est plus seulement musical. Il doit être visuel, quitte à reléguer les instrumentistes au second plan. Invisibles dans la dernière série de concerts de Beyoncé et planqués dans la fosse du côté de chez Kendrick Lamar. *«Qu'il n'y ait pas de musiciens ou qu'on ne les retrouve pas sur le plateau auprès de l'artiste n'est pas une limite. Un spectacle, on le voit pour l'énergie générale»*, estime Eddy de Pretto. Lui prend actuellement un malin plaisir à brouiller les pistes avec son Crash Cœur Tour. Un show immersif agrémenté d'une structure métallique, d'un drone porteur de caméra et d'écrans vidéo où les musiciens apparaissent et disparaissent au fil des morceaux. Sont-ils dissimulés dans une pièce annexe? En visio? Le son a-t-il été enregistré à l'avance? Tout est mis en scène pour que les sensations soient confuses. *«J'avais envie d'être seul et de proposer une perception auditive et visuelle un peu trompée, surprenante. Et de laisser délibérément ce doute-là au public»*, explique l'interprète de *Kids*. *«Je suis de cette culture-là, celle des Kanye West, Kendrick Lamar, Rosalía, c'est-à-dire avoir, seul, les codes et les clés de ma scène. Moi-même, quand je me rends à un concert, j'attends beaucoup du visuel et de l'effet waouh.»*
Les thuriféraires de la musique jouée en live ne seront pas du même avis. Un faux débat pour Simon Nodet. Le directeur de W Spectacle préfère retenir la potentielle singularité de ceux qui ont opté pour le seul en scène: *«A partir du moment où l'artiste est charismatique, qu'il incarne un propos fort et a une posture intéressante, ça donne une dimension épique. Quand on est en solo, l'attention n'est pas répartie, tout est magnétisé vers soi. Et cela peut permettre de tisser un lien émotionnel encore plus puissant entre l'artiste et le public.»* Comprendre aussi par là qu'il faut davantage qu'un charisme de rampe d'escalier pour créer l'étincelle et émerveiller l'assistance.

MUSIQUE/

LA DÉCOUVERTE

The Dare
Passé recomposé

Souvenirs. Au tout début du millénaire, New York est (re)devenu l'épicentre de la coolitude musicale. D'un côté, il y a l'émergence d'une bande d'artistes du coin (et assimilés) nommés LCD Soundsystem, The Rapture, !!! ou Radio 4, à l'esprit aussi punk que dance. De l'autre, l'arrivée sur la scène électronique de l'éphémère courant electroclash, terme inventé par le DJ producteur démiurge, New-Yorkais d'adoption Larry Tee, dont l'electro-acid *Emerge* du duo basé lui aussi sur les rives de l'Hudson, Fisherspooner, est l'un des hymnes. *Good Time*, le second titre du premier album de Harrison Patrick Smith, alias The Dare, synthétise d'une manière troublante les deux tendances. Des influences totalement assumées par le jeune homme, par ailleurs producteur du morceau *Guess* de Charli XCX sur son disque *Brat*.


DR

Alors évidemment, en entendant cette morgue à la James Murphy, l'énergie dancefloor des guitares et ces poussées electro grinçantes qui nous ramènent à une autre époque, impossible de ne pas penser que cette téléportation est certes jouissive, mais un peu trop «copie carbone» des idoles de cet ancien professeur de musique. Une sorte de recyclage qui correspond à une nouvelle carrière pour Smith, auteur entre 2016 et 2020 de quatre albums indie rock savants sous pseudo Turtlenecked. Puis vint la crise sanitaire et, avec, un besoin d'urgence hédoniste chez The Dare qu'il exprime aujourd'hui parfaitement dans ce pétaradant et ultra-référencé *What's Wrong With New York?* Toutefois avec des compositions qui dépassent rarement les 2 minutes 30, il est tout à fait calibré à notre *TikTok era*. Rapide et furieux.

PATRICE BARDOT

THE DARE
WHAT'S WRONG WITH NEW YORK ? **(Republic Records)**

LE LIVRE

Raphaël Zaoui
Mise à nu

De la comète Therapie Taxi, on retient un don certain pour enflammer scéniquement des foules d'ados filles et garçons en furie au son des hits trash-pop-provoc *Hit Sale* ou *Salope*. De 2017 à 2021, quatre petites années d'ascension irrésistible pour le duo de chanteurs Raphaël & Adé. Cet alliage entre le feu (le premier) et la glace (la seconde) est, entre autres choses, raconté de manière poignante dans l'ouvrage autobiographique en forme de mise à nu de Raphaël Zaoui, par ailleurs auteur et compositeur.



RAPHAËL ZAOUI
LE DERNIER SUR LA PISTE **(Wagram Livres /Harper Collins Traversée)**

Mais il y a plusieurs histoires mêlées dans ce récit secouant. Celle d'un homme aux rêves ambitieux qui aime vivre vite en mode «sexe, drogue & rock'n'roll», celle d'une arrivée au sommet conjuguée avec la découverte de la maladie incurable de sa mère adorée, celle d'un jeune père un peu paumé, celle enfin d'un artiste qui doit se reconstruire humainement et professionnellement après la fin de son groupe imposé par le départ soudain d'Adé.
La grande force de ce livre, c'est que même si on n'a aucun intérêt pour Therapie Taxi, il est impossible de ne pas être remué à la fois par la qualité de l'écriture (une révélation) et par l'honnêteté du témoignage. Comme une forme de thérapie…

P.Ba.





PLAYLIST

CITRON CITRON
Par un temps pareil
Une double ration d'agrume jaune, ça peut être diablement acide. Mais pas ici. Ce charmant duo verse plutôt dans une douceur sucrée qui n'exclut pas une certaine tension pour cette pop joliment délurée.

CÔME RANJARD
Salut
On garde longtemps en tête après écoute cette sémillante ritournelle pop-folk au texte ego-trip ludique. Il est même envisageable de chanter sous la douche la joyeuse mélodie. Et face à un miroir, c'est encore mieux.

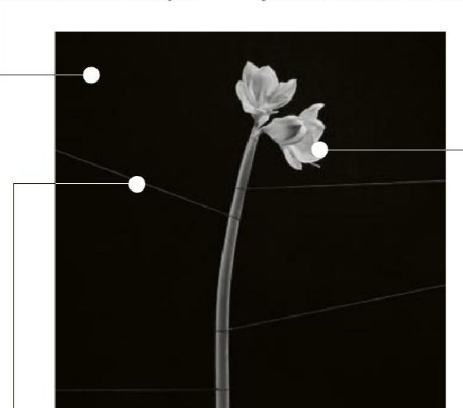
LA POCHETTE

Trentemøller «Dompter l'incontrôlable, le sauvage, l'amour»

Tout en nuances de gris, le septième album du Danois ne pouvait s'incarner que dans le minimalisme de son image de pochette, où se mêlent la beauté, l'impermanence et le bondage japonais. Le musicien et le photographe racontent.

Le photographe. *«Je ne connaissais pas Jonas Bjerre-Poulsen ni son travail auparavant. Je suis tombé sur ses photos par hasard, alors que je cherchais en ligne un autre Jonas, à savoir Jonas Bjerre, chanteur de l'incroyable groupe danois Mew,* explique Anders Trentemøller. *Les photos de fleurs de Jonas Bjerre-Poulsen me sont soudainement apparues, et j'ai tout de suite eu l'impression que j'avais trouvé l'image de pochette de mon nouvel album. Elles semblaient parfaitement adaptées à ma musique et à l'atmosphère qu'elle dégage. Je lui ai tout simplement demandé sur Instagram si je pouvais utiliser deux de ses deux photos. Heureusement, il a accepté.»*

L'amaryllis. Pour le photographe Jonas Bjerre-Poulsen, *«les images minimalistes de fleurs, de feuilles translucides et de fleurs en mouvement sont un moyen de transmettre un sentiment d'étrangeté, de pureté et de passage du temps».* Le choix de deux amaryllis permet de *«refléter la nature éphémère de l'existence: l'amaryllis ouvert symbolise l'apogée de la beauté, de la vitalité et du désir. Il représente un moment plein d'expression, où tout est ouvert et fleuri. L'amaryllis fané rappelle que toutes les choses, aussi belles soient-elles, sont temporaires et impermanentes».* Un peu à la manière des vanités dans la peinture flamande du XVIIe siècle.

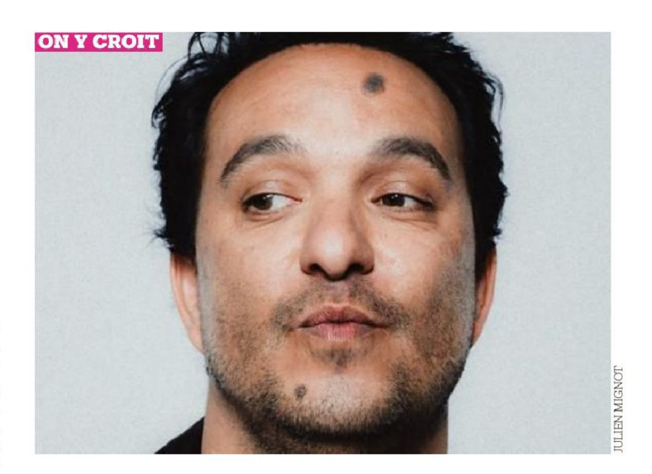


TRENTEMØLLER *DREAMWEAVER* (In My Room)

Les ficelles. L'amaryllis de *Dreamweaver* semble à la fois contrainte et en même temps soutenue par des ficelles aux faux airs de barbelés. Jonas Bjerre-Poulsen: *«Les délicates ficelles nouées autour de la tige de la fleur sont un humble clin d'œil au photographe japonais Araki dont les photographies de fleurs et de bondage sont souvent imprégnées de connotations érotiques. Il établit des parallèles entre la nature délicate et vibrante des fleurs et la sexualité humaine.»* Pour Trentemøller, *«la façon dont la fleur est maintenue en place symbolise peut-être une tentative de dompter l'incontrôlable, le sauvage, l'amour lui-même. J'ai été fasciné par cette contradiction. Le fait qu'une des fleurs soit en train de mourir n'a fait que souligner davantage le désir et la douleur, des thèmes présents dans* Dreamweaver. *L'amour inaccessible est-il retenu par les cordes ou les cordes retiennent-elles le souvenir de ce qui n'est plus là ?»* Vaste débat.

Recueilli par **BENOÎT CARRETIER**

ON Y CROIT

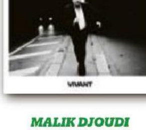

JULIEN MIGNOT

Malik Djoudi L'amour nu

Avec un quatrième album amoureux et gorgé de lumière, le chanteur s'inscrit durablement parmi les voix qui comptent sur la scène pop française.

Malik Djoudi ne perd pas de temps. Sur cet album, comme sur les deux précédents, il chante tout de suite, s'adresse à nous directement, sans intro. Un paradoxe pour celui dont la carrière de chanteur a démarré en 2017 à 38 ans avec un album où il aimait cacher sa voix aiguë dans des volutes synthétiques. Le parcours de ce musicien poitevin né d'un Français et d'une Vietnamo-Algérienne, c'est celui d'une mise à nu, comme si l'urgence l'emportait désormais sur la pudeur et l'évocation poétique. *«J'suis enfin vivant»*, déclare-t-il sans ambages dès l'ouverture, une chanson au sujet de laquelle il confesse s'être mis à pleurer après l'avoir écrite. On comprend vite que Malik Djoudi a trouvé l'amour et que ce bonheur irrigue tout le disque. *«Nos désirs sont en désordre»*: sur *Dernier Cri* ou *Excite*, il va même jusqu'à parler de sexe sans renoncer à la délicatesse et l'élégance qu'on lui connaît.

Vivant est né sous le soleil italien de la Villa Médicis, où le musicien a eu la chance de passer plusieurs semaines. De retour à Paris, il confie ses morceaux au réalisateur et musicien Adrien Soleiman. En studio, les sept musiciens ont trouvé l'*Accord magique* et donné à la sensualité des textes un groove subtil. La voix chaleureuse de Malik Djoudi se détimbre et se démultiplie, parfois pour se donner la réplique en anglais sur *Viens on prend le temps*, chanson qui aurait pu être écrite sur la côte sud de l'Angleterre. Djoudi sait aussi se glisser presque à nu, au creux de l'oreille *(Pas vraiment)*, comme pour nous rappeler que son propos, c'est bien l'intimité. Il ajoute aussi un hommage tendre à sa mère *(Maman)*, une réflexion lucide sur le qu'en-dira-t-on *(Messes basses)* et, si la mélancolie n'a pas totalement disparu, il semblerait bien que depuis qu'il a goûté à la lumière, Malik Djoudi trouve bien difficile de retourner à la nuit obsédante de ses débuts.



MALIK DJOUDI
VIVANT
(Cinq7/Wagram Music)

ANTOINE DABROWSKI

Vous aimerez aussi

JEANNE ADDED
BY YOUR SIDE
Réalisé par le magicien Renaud Létang, le troisième album d'une des plus puissantes chanteuses françaises entérine son attraction pour la lumière.

CHRISTOPHE
AIMER CE QUE NOUS SOMMES
Un des derniers grands albums studio où talent et ambition démesurée mettent en scène les synthés et les mélodies suraiguës.

METRONOMY
THE ENGLISH RIVIERA
Basse, synthés et mélodies dans un dialogue irrésistible sur le chef-d'œuvre du groupe de Joseph Mount mixé, lui aussi, par le génie Ash Workman.

SCRATCH MASSIVE
I See You Up Tomorrow
Trop jeune pour la French Touch 1.0, trop vieux pour la 2.0, le duo Maud Geffray et Sébastien Chenut occupe une belle place sur la scène électronique depuis plus de vingt ans. Cette ballade peut viser haut.

TOUR MAUBOURG
No Purpose Groove
Tête d'affiche d'une nouvelle élégance house hexagonale, le producteur tape fort du pied sur cet extrait de la compilation du label Pont neuf Records. A écouter d'une seule traite en dansant. Smile.

PRIMAL SCREAM
Deep Dark Waters
Quarante ans après sa naissance en Ecosse et une carrière mouvementée, le groupe de Bobby Gillespie revient faire parler la poudre avec un single violemment engagé au groove félin. La rage, oui, mais avec du style.




Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur *Libération.fr* en partenariat avec Tsugi radio


JEAN-FRANÇOIS PAGA

CASQUE T'ÉCOUTES ?

Laure Adler

Journaliste

Etre debout à danser au milieu des autres, en transe»

A quel régime s'astreint quotidiennement Laure Adler, figure incontournable du paysage audiovisuel de notre pays? Une sortie culturelle par soir. Dont certainement des concerts. Comme on va le constater.

Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescente avec votre propre argent?
Tous les garçons et les filles de notre si regrettée Françoise Hardy. J'avais 13 ans, avec la complicité de ma grand-mère qui m'a avancé l'argent en cachette de mes parents.

Votre moyen préféré pour écouter de la musique?
MP3.

Le dernier disque que vous avez acheté, et sous quel format?
L'album *Elowi* du rappeur Yamê, en téléchargement sur les plateformes.

Où préférez-vous écouter de la musique?
Toute seule dans ma chambre.

Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant?
Oui, Arvo Part, Keith Jarrett, Laurie Anderson…

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir?
La Plus Belle pour aller danser, Sylvie Vartan.

Le disque que tout le monde aime et que vous détestez?
I Gotta Feeling des Black Eyed Peas. Il y a beaucoup d'énergie pour danser et faire danser, mais c'est un plaisir mécanique, trop forcé, trop mainstream. C'est trop séducteur d'entrée.

Le disque qu'il vous faudra pour survivre sur une île déserte?
Nina Simone, *I Put a Spell on you*.

Y a-t-il un label ou une maison de disques à laquelle vous êtes particulièrement attachée?
Bongo Joe. Un label suisse spécialiste des rééditions qui possède aussi un super lieu alternatif à Genève, entre magasin de vinyles et salle de concert.

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art?
Unknown Pleasures, Joy Division par Peter Saville.

Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles?
Bob Marley, *Exodus*. Pour toutes les valeurs qu'il incarne et dont on a bien besoin en ce moment, et pour sa voix qui me fait planer. *Exodus* pour aller loin avec lui dans les ténèbres.

Savez-vous ce que c'est que le drone metal?
Une sorte de sous-genre de la musique metal? J'adore. Savez-vous qu'il y a en ce moment une superbe expo sur le metal à la Philharmonie de Paris?

Préférez-vous les disques ou la musique live?
La musique live. Etre debout à danser au milieu des autres, en transe.

Votre plus beau souvenir de concert?
Patti Smith. il y a quelques années, elle a improvisé un concert où elle a chanté Rimbaud dans un café, le Rouquet à Saint-Germain-des-Prés. C'était sublime

Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon sound-system ou n'allez-vous jamais en club?
Hélas, je ne suis plus invitée à des grosses fêtes où on dansait beaucoup. Trop vieille sans doute.

Quel est le groupe que vous détestez voir sur scène, mais dont vous adorez les disques et inversement?
J'adore voir Nick Cave et son band mais je préfère écouter les disques d'Orelsan.

Votre film musical préféré?
Les Demoiselles de Rochefort de Jacques Demy, sans hésiter.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie?
Barbara, *le Soleil noir*.

Le morceau qui vous rend folle de rage?
Europe Is Lost de Kae Tempest, sublime morceau mais qui me rend folle de rage quand j'entends les paroles tant elle avait raison avant tout le monde.

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle?
Beyoncé, *Cowboy Carter*. Elle n'en finit pas de nous scotcher parce qu'elle se renouvelle sans cesse. Elle cherche toujours dans des directions où on ne l'attend pas. Ce dernier album est pour moi une superbe ballade d'aujourd'hui mais aussi de tous les temps.

Le groupe dont vous auriez aimé faire partie?
La bande de Brigitte Fontaine de *Comme à la radio*, avec Areski ou maintenant quand elle chante *«je suis vieille et je vous emmerde»* et aussi les Destiny's Child parce qu'elles ont révolutionné le r'n'b Gospel.

La chanson ou le morceau de musique qui vous fait toujours pleurer?
A la grâce de toi de Jane Birkin.

Recueilli par **PATRICE BARDOT**

SES TITRES FÉTICHES
VIOLETA PARA
Gracias a la vida (1966)
AYA NAKAMURA
Pookie (2019)
DAFT PUNK
Veridis Quo (2001)

L'ORIGINAL/LA REPRISE: «PUMP UP THE VOLUME»

La vie d'une chanson et ses réécritures parfois étonnantes



M|A|R|R|S (1987)
Pour une première incursion du vénérable label 4AD dans le monde de la dance music, l'unique single de l'énigmatique groupe M|A|R|R|S fut un raz-de-marée. Fruit de la collaboration entre deux groupes maison, Colourbox et A.R. Kane, *Pump Up the Volume* fut un jalon essentiel pour la scène house britannique balbutiante. Construit sur une rythmique endiablée, une succession de samples effrénée (d'Eric B & Rakim, James Brown, Public Enemy, Run-DMC, Criminal Element Orchestra…) et des scratchs, le morceau imaginé par Colourbox – A.R. Kane travaillant lui sur la face B dans un studio séparé, les deux groupes étant incapables de s'entendre – finira au sommet des charts mondiaux.



Caribou (2024)
Si *Pump Up the Volume* a été un succès commercial, il a aussi fait naître des vocations. C'est du moins ce que laisse entendre le Canadien Dan Snaith, alias Caribou, qui se souvient s'être figé de surprise devant son poste radio la première fois qu'il l'a entendu. Trente-sept ans plus tard, le laborantin électronique s'empare du tube pionnier pour en livrer une version toute personnelle. S'il conserve les sons d'origine (les congas et les toms issus de la TR-808), les samples disparaissent (mais pas le hook vocal *Pump Up the Volume*), une chanteuse fait son apparition et le ton est au psychédélisme électronique façon Border Community. Tube électronique de l'été 2024.

AGENDA

La saison des festivals n'est pas terminée et **la Fête de l'Humanité** a débuté vendredi. Si l'actualité a de quoi occuper les militants, ceux qui viennent pour les concerts apprécieront la programmation. Rap, chanson, techno, world, il y en a pour tous les goûts, du plus populaire (Calogero, Angélique Kidjo, Jain, Pomme…) au plus sectaire (Sandra Nkaké, Mac Declos…). A noter, une grosse affiche rap français avec MC Solaar, la Rumeur, Kalash Criminel, Ben PLG, Heuss l'Enfoiré…

Ces samedi et dimanche, au Plessis-Pâté/Brétigny-sur-Orge, la Base 217.



Bill Callahan sera au Café de la danse mardi et mercredi.
PHOTO HANLY BANKS CALLAHAN

Longtemps caché sous le pseudonyme de Smog pour une flopée d'albums magnifiquement écrits, mais souvent lents et mélancoliques, **Bill Callahan** est de retour à Paris, pour deux concerts en solitaire. Ses fans, peu nombreux, mais acharnés, ne manqueront pour rien au monde cette légende de la scène alternative américaine au timbre grave et à l'élégance nonchalante, à qui le cinéaste Leos Carax confia jadis un rôle dans *Pola X*.

Mardi et mercredi à Paris, Café de la Danse.

Autre festival excitant, underground et résolument indé, émanation de l'excellente chaîne You Tube dédiée au freestyle hip-hop, **le Grünt Festival** propose pour sa troisième édition une sélection de rappeurs, émergents : Babysolo33, Winnterzuko, Ledouble, Isha X Limsa, Edge et un plateau du label Sublime de Disiz la Peste. Les deux jours du festival seront aussi l'occasion de nombreux débats.

A partir de vendredi à Bobigny, Parc de la Bergère.

LIVRES/



Mariana Enriquez Le mystère Silvina Ocampo

La romancière argentine a enquêté sur sa compatriote née en 1903 et morte en 1993. «La Petite Sœur» rend compte de la vie hors norme de la grande nouvelliste aux textes empreints d'ingénuité diabolique,

Par **PHILIPPE LANÇON**
Photo **CYRIL ZANNETTACCI. VU**

Imaginez que vous êtes un insecte posé sur la branche d'un cèdre, à l'été 1910, dans le parc de la richissime famille Ocampo, près de Buenos Aires en Argentine. Silvina, 7 ans, sœur cadette d'une fratrie de cinq filles, a grimpé près de vous et soudain, l'insecte, avec ses yeux, ses mandibules, c'est elle. Elle observe les mendiants qui passent près du parc pendant que les autres, dont sa sœur aînée Victoria, la dominante, font la sieste. Elle observe comme elle fera toujours, en silence, les yeux fixes, avec ou sans ses grandes lunettes blanches à verres opaques: elle dévore en silence ce qu'elle devient. Plus tard, dans son grand poème autobiographique, *Inventions du souvenir,* elle écrira que les mendiants étaient *«de la couleur des feuilles mortes ;/ ils n'étaient pas faits de chair et d'os,/ ils étaient couleur de terre, ils n'avaient pas de sang».* Nous voilà dans une de ses alvéoles, celle qui rappelle *la Nuit des morts vivants* ou *Walking Dead,* mais en version confidentielle, comme un rêve innocent et cruel fait au fond d'un jardin plein de sous-bois et de cadavres *un peu* enterrés.

Il y a d'autres alvéoles dans les textes de Silvina Ocampo (1903-1993), pour la plupart liées à l'enfance et à ces métamorphoses mentales, physiques. Elles ne sont dépourvues ni de fantaisie, ni d'érotisme. Ce sont des histoires où les vies psychiques et physiques, en communication directe, rejoignent, par la souffrance et la magie, une liberté presque totale. Laquelle a évidemment sa jumelle noire, l'aliénation. *«J'adorerais qu'un chien me lise de temps à autre et remue la queue,* a-t-elle écrit, *comme lorsqu'il dévore quelque chose qui lui plaît.»* Silvina aimait les chiens et possédait une chienne, désagréable et malodorante, Diana. Elle avait composé un poème en son honneur, qu'elle aimait beaucoup: *«Il faut que je le cherche dans un tiroir. Mais un tiroir est une des choses les plus inaccessibles qu'il y a dans le monde.»* De Diana elle a dit un jour que *«plus elle est malade, plus a la queue tordue».* On pourrait dire de Silvina que plus elle est vivante, plus ses textes, dans leur ingénuité diabolique, ont la queue tordue.

Elle était l'épouse d'Adolfo Bioy Casares, l'amie du grand ami de celui-ci, Jorge Luis Borges, et donc la sœur de Victoria Ocampo, fondatrice de la revue *Sur* qui a régné sur la vie intellectuelle argentine. Et cependant elle n'était pas la quatrième roue du carrosse. Elle a vécu avec Bioy pendant plus de quarante ans dans un appartement de 22 pièces. Il y avait 5 frigos, mais un seul fonctionnait. Peu à peu, l'endroit devint un capharnaüm humide, une sorte de musée invisible et infréquentable où 4 pièces furent condamnées, tant elles étaient encombrées. On mangeait très mal chez eux, on y mangea même un étrange riz à la cubaine: c'étaient des cendres. Elle aimait les cafards, qui proliféraient. Un jour, elle dit à une visiteuse qu'elle n'avait pas entendu la sonnette, *«sans doute à cause des cafards qui assourdissent les bruits».* Elle trouvait que le *«cafard est l'Être Suprême»,* ce qui est peut-être un hommage sarcastique à Robespierre, et, quand elle les voyait courir sur les murs de la cuisine, elle disait: *«Il faudrait leur mettre une chemise de nuit.»*



«Sandwichs aux papillons»

Sur la plage, à Mar del Plata où ils avaient une grande propriété, elle vit un jour une nuée de papillons morts: *«Ils inspiraient tellement de tendresse! Pourtant, personne ne s'est attendri ni étonné. N'est-ce pas étonnant de se baigner dans la mer parmi les papillons? De marcher au bord de l'eau sur des papillons? De manger des sandwichs aux papillons, respirer des papillons?»* Ce ne pourrait être que des anecdotes destinées à faire le portrait d'une excentrique; mais ces anecdotes relient sa vie à ses nouvelles, à l'enchantement désagréable et envoûtant que provoquent les meilleures d'entre elles. Le résultat est que lorsqu'on voit courir les mots sur la page, on se dit qu'ils ont perdu en route leur chemise de nuit.

Quels sont les liens entre ces histoires extraordinaires et la vie non moins extraordinaire de celle qui les a écrites? En 2014, l'écrivaine argentine Mariana Enríquez publie cette enquête précise et sobre, *la Petite Sœur,* où la multiplicité et la variété des témoignages, les nombreuses citations de lettres, de textes, dessinent peu à peu le mystère de l'une des grandes nouvellistes de langue hispanique. Lectrice et autrice de textes qu'on pourrait qualifier de voyages fantastiques en territoires intimes, Mariana Enríquez fait le portrait d'une femme déterminante *«pour une nouvelle génération d'écrivaines bizarres».* Silvina Ocampo n'aimait pas le féminisme, mais elle ne l'aimait pas pour une raison que le livre montre fort bien: elle était, dans sa vie, si naturellement féministe qu'elle n'avait besoin d'aucune leçon. Elle a sans doute souffert de la vie amoureuse de son mari, qui eut un nombre incalculable de maîtresses et qui fit venir certaines d'entre elles dans leur appartement quand Silvina tomba malade. Ils eurent l'un et l'autre, semble-t-il, une liaison amoureuse avec une nièce de Silvina. Leur fille avait eu pour mère porteuse une maîtresse de Bioy. Et il est possible que la mère de Silvina ait mis sa fille dans les bras de l'écrivain après avoir eu celui-ci pour amant. Les transgressions qui guident ses nouvelles, on les retrouve dans sa vie avec ce naturel sauvage, aristocratique, que la morale réprouve. Les poèmes sont plus classiques. Leur transparence découvre le versant édénique de l'enfer porté par les nouvelles. A la fin, atteinte d'Alzheimer, Silvina refusait de dire le moindre mot à Bioy, qu'elle avait aimé pardessus tout. Pourquoi? Vous lirez les témoignages, les hypothèses. Elle est morte à 90 ans. Il la suivit six ans plus tard.

Un homme, dans son enfance, avait sans doute abusé d'elle. L'une de ses sœurs, Clara, juste avant elle dans la fratrie, est quasiment morte sous ses yeux d'un diabète foudroyant. Elle aimait les domestiques, les couturières, tout ce qui venait d'un peuple auquel elle n'appartenait pas, mais cette familiarité instinctive était antisociale et ne s'est jamais traduite politiquement: le populisme l'horrifiait tant qu'elle ne pouvait y voir la demande de justice qui, souvent, le nourrit. Elle racontait le mal. Elle ne militait pas contre lui.

Qui était-elle? Elle a écrit un jour: *«J'ai toujours feint d'être ce que je ne suis pas.»* Ses personnages deviennent vite ce qu'ils semblaient ne pas être, et cette transformation silencieuse, profonde, en animal, en voiture, en



Silvina Ocampo en 1973. PHOTO PEPE FERNÁNDEZ



Mariana Enríquez, à Paris, en mai.

quelque chose d'autre, d'inquiétant et d'inattendu, conduit vers la folie, le crime, une sensation blessante, délicatement extrême, et, somme toute, vers une certaine solitude. Dans une nouvelle publiée à 87 ans, elle écrit : *«La solitude est une richesse que le monde a perdue. Personne ne veut être seul. La solitude est devenue sauvage, voire dangereuse. Avant, c'était le chant des rossignols, c'était la brise sous les arbres; dans un lit il y avait le coït, il y avait le goût de ce qui allait se passer demain, peut-être après-demain, peut-être jamais.»* Ô temps, suspends ton viol… Ce goût dangereux fonde ses textes.

Elève de Chirico

Il est probable que la gloire des deux grands arbres Borges et Bioy, la forte personnalité de sa sœur aînée Victoria et le machisme social ordinaire aient un peu fait obstacle à la renommée de la plante vénéneuse et raffinée qui poussait à leur côté; mais, comme le montre Mariana Enríquez à la fin de son livre, cette renommée aujourd'hui établie, en particulier à l'université, a tout de même rapidement existé. Silvina Ocampo avait été l'élève de Chirico et de Fernand Léger. Elle aimait Brahms, Bessie Smith et Tina Turner; Clarice Lispector, Djuna Barnes et Julio Cortázar. Elle voyageait en paquebot et n'a jamais pris l'avion. ◆

MARIANA ENRÍQUEZ
LA PETITE SŒUR. UN PORTRAIT DE SILVINA OCAMPO
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenet. Editions du sous-sol, 300 pp., 22,50 € (ebook : 14,99 €).



«Elle était comme une enfant sauvage au milieu de la littérature de l'époque»

Entretien avec l'autrice de «la Petite Sœur»

Recueilli par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**

Née en 1973 à Buenos Aires, Mariana Enríquez fait partie des grandes figures de la littérature argentine d'aujourd'hui. En France, les Editions du sous-sol ont également traduit deux de ses recueils de nouvelles *Ce que nous avons perdu dans le feu* (2017) et *les Dangers de fumer au lit* (2023, qui vient de sortir en poche chez Points), et le vertigineux roman *Notre part de nuit* (2021).

***La Petite Sœur* est paru en 2014, comment évaluez-vous ce livre aujourd'hui ?**

Pas différemment. Depuis dix ans, peu d'éléments nouveaux et majeurs sur Silvina Ocampo sont sortis. Ce qui a changé, qui n'a pas de rapport avec ce livre mais avec la littérature, c'est qu'elle a trouvé de plus en plus de lecteurs. Quand elle écrivait dans les années 40, 50 et 60, il n'y avait pas de public pour ses textes. La façon dont elle parlait de la maternité, de la cruauté, de la méchanceté des enfants, paraissait vif et peu formel. C'était comme une enfant sauvage au milieu de la littérature de l'époque. Les écrivains d'aujourd'hui lui ressemblent plus.

Votre enquête et vos entretiens ont-ils changé votre regard sur elle ?

J'ai été surprise de voir à quel point elle était sans vergogne comme si elle s'en fichait. Aucun de ses amis ne l'a décrite généreuse ou tendre, plutôt extravagante, perverse, brillante. Elle ne s'est pas souciée du tout de politique, et cela m'a semblé étrange pour une Argentine. Je le justifie parce que son aînée Victoria, avec qui les relations étaient compliquées, menait une vie publique engagée. Victoria s'occupait de la revue *Sur*. Elle venait souvent à Paris, voyageait beaucoup. Elle était très amie avec Virginia Woolf avec qui elle a entretenu une correspondance. Victoria a introduit Adorno, Enzensberger et Tagore en Argentine. Une anecdote est pour moi révélatrice : elle invite Silvina et Bioy à New York voir le mouvement de la Harlem Renaissance. Or ils semblent indifférents et Victoria très énervée leur reproche de ne pas s'intéresser au monde environnant. Cela m'amusait que Silvina ne soit pas facile. Dans ma fiction, les gens ne sont pas gentils non plus.

Sa vie est-elle liée à son œuvre ?

Elle a dit un jour que sa vie n'avait rien à voir avec ses écrits. Je me suis dit : «OK, respectons-le». Elle n'est pas quelqu'un qui a introduit la littérature dans sa vie ou qui a écrit sur elle-même. Une de ses nouvelles les plus connues «Le péché mortel» («El pecado mortal») – la seule dont elle ait dit qu'elle était vraie – raconte comment elle a été abusée enfant. Elle a nié que cela ait été traumatisant. La sexualité est cette sorte de centre sombre dans son enfance. La sexualité, l'amour, la passion et la jalousie se retrouvent dans ses textes, par exemple une femme amoureuse d'un chien ; et une certaine perversité, comme cette histoire d'une jeune fille qui ne veut pas que son amie se marie et lui met une araignée venimeuse dans les mains.

Restée dans l'ombre, n'a-t-elle pas pâti de ne pas avoir de succès ?

Elle aurait aimé être populaire. Peut-être que si elle avait publié un roman, elle le serait devenue. Mais je pense qu'elle ne voulait pas compromettre ce qu'elle faisait, ses nouvelles un peu tordues.

Pourquoi ce titre, *la Petite Sœur* ?

A l'époque, Victoria semblait la plus rebelle parce que féministe, politique, indépendante. Silvina l'était aussi, mais d'une étrange rébellion, largement radicale.

N'avez-vous pas été frustrée de ne pas disposer de sa correspondance ?

Lorsqu'elle sera publiée, si elle l'est un jour, je changerai beaucoup mon portrait. La majeure partie de sa correspondance se passe entre elle et son mari. Comme ils se lisaient et se corrigeaient, il y a probablement énormément de matière littéraire. Cela modifiera notre façon de voir leurs deux œuvres. De découvrir des choses personnelles compliquera bien sûr encore les choses. Et il y a aussi sa correspondance avec les autres sœurs, avec les amies… Ce qui m'a soulagée, c'est qu'il n'y a pas de journal, cela aurait rendu mon livre impossible. C'est différent de la correspondance qui est une conversation.

Pourquoi sentez-vous en lien avec elle ?

Quand j'étais très jeune, je ne la comprenais pas. Elle est très différente de Borges, de Cortázar, de Horacio Quiroga parce qu'elle est plus directe. Et n'a pas l'air d'aimer qui que ce soit. Ses nouvelles sont très pessimistes avec un humour sec. Avec le temps, j'ai compris le fait de ne pas se mettre à la place de ce qu'une écrivaine devrait écrire. Se permettre d'être cruelle, horrible, même dégoûtante parfois et même sexuellement très déviante. Elle a écrit des textes si contemporains, comme cette histoire où le personnage commence en homme, se transforme en femme, et finit par devenir quelque chose qui n'est pas humain, comme si c'était une tasse qui parle. Les auteurs de nouvelles de sa génération écrivaient de manière plus classique. Il y a un humour et une cruauté chez elle, auxquels je suis vraiment reliée.

A-t-elle été importante dans votre formation ?

L'*Anthologie de la littérature fantastique* [de Jorge Luis Borges, Adolfo Bioy Casares et Silvina Ocampo, ndlr] a été plus importante pour moi. Quand j'ai commencé à écrire, j'admirais Cortázar, Alejandra Pizarnik et des auteurs américains. Quand j'étais enfant, j'aimais la littérature gothique, fantastique et d'horreur. Et tout à coup, je découvrais 500 pages de textes sélectionnés par trois écrivains argentins qui s'incluaient eux-mêmes… Il y avait Maupassant et… leurs amis, Julio Cortázar, José Bianco, Juan Rodolfo Wilcock ! J'ai cru que c'était le canon, puis j'ai réalisé qu'il s'agissait d'une sorte d'opération terroriste pour s'infiltrer dans le canon ! Ce livre était majeur : c'était la première anthologie éclectique et délirante de littérature fantastique du monde entier. Elle m'a procuré un panorama que je n'avais pas encore à l'époque.

Pourquoi êtes-vous attirée par le fantastique et l'horreur ?

Tous les enfants le sont à mon avis. Certains arrêtent parce qu'à un moment dans la vie ce n'est plus sérieux de lire ça. Cela ne m'est jamais arrivé. Je suis vraiment liée à ces écrivains, Borges, Cortázar, Silvina, Bioy, qui ont continué à écrire du fantastique. Je n'ai jamais pensé que c'était puéril. Au contraire, je me rappelle avoir lu la première édition des *Chroniques martiennes* de Ray Bradbury avec la brillante préface de Borges. Il y parlait de la lumière de Dante et des Grecs… et disait aussi quelque chose comme cela qui me frappe toujours : *«Je ne comprends pas comment cet homme de l'Ohio avec ses chroniques très simples sur la conquête d'une autre planète m'a fait si peur, m'a rendu si mélancolique, si seul, si nostalgique de ma propre enfance.»* J'ai ressenti la même chose. Je ne lis presque jamais Kafka, il me rend presque claustrophobique. Ses livres me rappellent trop la vie quotidienne, et je ne peux pas le supporter. ◆



ABDULRAZAK GURNAH
PRÈS DE LA MER
Traduit de l'anglais par Sylvette Gleize.
Folio, 432 pp., 9,90 €.



«Elle a dit qu'elle viendrait plus tard, et parfois quand elle le dit elle le fait. Rachel. Elle m'a envoyé un petit mot parce que je n'ai pas le téléphone à l'appartement, je refuse de l'avoir. Dans le mot elle demandait que je l'appelle si sa visite posait problème, mais je ne l'ai pas fait.»

L'odeur de l'eucalyptus pilé Abdellah Taïa envoie son double revisiter son enfance marocaine

Par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

Abdellah Taïa a eu huit sœurs mais il a vécu avec six d'entre elles. Il dit qu'il leur doit la vie puisque ses parents ont conçu un enfant supplémentaire dans le seul espoir d'avoir un fils. Il a toujours voulu leur dire merci et le fait en exergue du *Bastion des larmes*, qui leur est consacré: *«Tout mon amour pour Amina, Khadija, Rachida, Latifa, Fatima, Hafsa, Najet, Rabiaa»*. Pourtant il n'est pas toujours tendre avec elles dans ce roman où tout est vrai, ou presque.

Youssef, le narrateur, est le double d'Abdellah Taïa, un Marocain exilé depuis vingt-cinq ans en France où il enseigne et rêve de devenir écrivain. Il revient à la mort de sa mère dans sa ville natale, Salé, pour vendre la maison familiale dont il a hérité. Forcément tout remonte, le passé avec ses jours heureux et ses traumatismes, mais aussi les ravages opérés par le temps. Il a admiré ses sœurs parce qu'elles aimaient vivre dans la transgression, refusant ce qui pouvait ressembler à de la soumission et du conservatisme. Et il retrouve des femmes mûres et soumises, à leur mari ou aux conventions. On entend leurs voix, par moments. *«Nous, nous sommes âgées, presque vieilles. Et puis, après la mort de notre mère, nous sommes devenues les gardiennes. Celles d'une certaine mémoire. La mémoire de notre mère. La mémoire de notre père. De leurs sacrifices. De leurs combats. Et de leurs folies. La mémoire de ce qui nous a liés depuis tant d'années. C'est nous qui faisons des efforts pour garder vivante cette mémoire. Pas vous, les garçons. Ni le grand frère Slimane qui nous a oubliées depuis des années. Ni toi, Youssef, là-bas à Paris, en train de vivre je ne sais quoi de soi-disant libre et dont tu ne dis jamais rien. […] Ce n'est pas vous les garçons, mais nous, les sœurs, qui faisons tout pour que ce qui a été construit ne s'effondre pas d'un coup.»*

Indochine. La mère est un personnage important dans la vie et l'œuvre d'Abdellah Taïa. Née dans les années 30 au pied de l'Atlas, elle y a rencontré son mari avec qui elle s'est installée à Rabat. Mais il est mort en Indochine et la famille de son mari a gardé les indemnités qui lui ont été versées ainsi que leur fille. Elle a trouvé un autre mari avec qui elle a fait neuf enfants et construit un foyer. *«Mon livre commence par ça: l'œuvre d'une femme, ma mère, en train d'être dispersée, réduite en poussière»*, nous a confié Abdellah Taïa. A l'image de ce mortier jaune en bronze dont la mère avait hérité de sa grand-mère dans lequel elle concoctait la potion qui faisait tomber la fièvre de Youssef enfant. *«Dedans, elle pilait lentement les feuilles. Une odeur rafraîchissante assez incroyable se répandait partout dans notre maison. C'est l'odeur du Paradis, elle disait, notre mère. L'odeur du Paradis mêlée à l'âme de nos ancêtres qui nous ont légué ce mortier jaune. Le mortier de la baraka. C'est comme ça qu'elle l'appelait. Après, elle ajoutait de l'eau de fleur d'oranger aux feuilles d'eucalyptus pilées. Les parfums nous avaient transportés pour de vrai au Paradis.»* Ce que le narrateur reproche le plus à ses sœurs, c'est d'avoir succombé au mariage. *«Mes sœurs, quand elles étaient jeunes, constituaient un vrai gang de voleuses, on était si pauvres qu'elles m'entraînaient à voler des fruits la nuit, elles se moquaient de ce que l'on pouvait en penser. Pour elles Omar Sharif était le plus grand dieu de tous les grands dieux et pour moi aussi, je voulais les imiter en tout*, raconte Taïa. *Je considère que le mariage a été inventé pour réduire la femme et l'empêcher de vivre la vie qu'elle rêve d'avoir. Il dénature les corps et transforme en fantômes les femmes libres qu'elles ont été.»*

Amant de jeunesse. Et l'homosexuel montré du doigt et rejeté au Maroc, dans quelle mémoire subsiste-t-il? A l'époque où elles vivaient avec lui, les sœurs de Youssef savaient bien tout le mal qu'on faisait à leur frère quand il sortait de la maison. Parce qu'il était gay. Elles ne faisaient rien pour le protéger mais ne le jugeaient pas. Aujourd'hui elles s'inquiètent, le poussent à se ranger, pleurent sur son avenir qu'elles imaginent solitaire. Mais il ne veut pas de leurs larmes. Il pense à Najib, son ami et amant de jeunesse, qui n'a pas eu d'autre choix que celui de se trouver un protecteur, un militaire, puis de faire fortune dans le trafic de drogue. Najib revenu mourir à Salé, là même où il a été persécuté. Najib qui avait fait promettre à Youssef d'aller, après sa mort, le pleurer au pied des remparts de la ville ancienne, au Bastion des larmes, *«un mausolée en plein air pour les inconsolables»*. ◆

ABDELLAH TAÏA
LE BASTION DES LARMES
Julliard, 224 pp., 21 € (ebook: 13,99 €).

Rue du Four et au moulin Philippe Jaenada et la jeunesse perdue des 50's

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**



Revoilà Philippe Jaenada, dans *La désinvolture est une bien belle chose*, au volant d'une voiture de location. Au lieu de tourner en rond dans son appartement à Paris, il se décide pour un tour de France. Point de départ et d'arrivée: Dunkerque. Il va longer les côtes en pensant à Jean Rolin et Patrick Deville, se souvenir des premiers temps avec Anne-Catherine, sa femme, à Veules-les-Roses (Seine-Maritime), dîner au restaurant de l'hôtel la Plage de Monsieur Hulot à Saint-Marc-sur-Mer (Loire-Atlantique) où la porte battante n'existe plus, se remettre à fumer à Port-Vendres (Pyrénées-Orientales) qui est la ville de son premier bar, quand il était un petit garçon. Il passe par Toulon, par Menton. La France entière n'est pas au bord de la mer, Jaenada remonte sur Briançon, Evian, tombe en plein carnaval médiéval à Sedan. A la fin, il aura vécu trois semaines sans téléphone et roulé *«cinq mille trois cent quarante-deux kilomètres. J'aurais dit plus»*.

Avec Internet, on peut travailler n'importe où. Chaque soir, l'auteur relève son courrier électronique comme un pêcheur ses filets. Au fil de ses enquêtes *(Sulak, la Petite Femelle, la Serpe, Au printemps des monstres)* vouées aux *«vies qui basculent»*, ce limier obstiné, faussement nonchalant, a noué des relations aux Archives nationales comme aux Archives de la préfecture de police de Paris. Des amis cherchent pour lui. Lui-même fouille le Net. Il se passionne ici pour une jeune fille, Jacqueline Harispe, alias Kaki, et pour un groupe, «les Moineaux», entre 1950 et 1953, date à laquelle ils s'éparpillent.

Le 28 novembre 1953, Kaki s'est jetée par la fenêtre de l'hôtel Mistral, rue Cels (XIVe), où elle vivait avec Boris, un ancien GI qui s'appelait Grgurevich et l'aimait comme un fou. Elle avait 20 ans. Elle était belle. Elle avait été mannequin pour Dior l'hiver 1952 quand sa fille avait 8 mois. Jaenada est parvenu à reconstituer l'existence de tous les personnages que Kaki a fréquentés. Il raconte comment il remonte les pistes, démêle les faits. Les révélations, les conclusions arrivent au fur et à mesure. Il ne prétend pas que c'est facile, mais parvient à nous faire croire que le livre s'écrit tout seul.

Arborescence. Kaki et les autres se réfugiaient Chez Moineau, au 22 rue du Four à Paris (VIe), où le vin et le couscous n'étaient pas chers, où il faisait chaud. Le père Moineau était algérien. Comprendre son nom d'oiseau est une enquête en soi, un de ces apartés qui transforment les textes de Jaenada en arborescence. Vous trouverez des Moineaux – ils ont été un temps ses amis, ses amantes – chez les spécialistes de Guy Debord. L'auteur de *Debord, le naufrageur*, l'universitaire et écrivain Jean-Marie Apostolidès, mort pendant l'écriture du livre de Jaenada, s'est avéré d'une impressionnante générosité, fournissant agenda, correspondances, inédits de Patrick Straram, un amoureux transi de Kaki, laquelle couchait avec tout le monde sauf lui. Debord fréquente le café – l'Internationale situationniste s'établira ailleurs – mais veille à ne jamais figurer sur les photos prises par Ed van der Elsken (réunies dans *Love on the Left Bank*, 1951).

Parmi les Moineaux, certains ont signé le manifeste de l'Internationale lettriste en février 1953, qui contient l'éloge de la désinvolture. Jaenada part

KIRAN MILLWOOD HARGRAVE
LA DANSE DES DAMNÉES
Traduit de l'anglais par Sarah Tardy.
Pocket, 408 pp., 8,60 €.



«Son corps à elle n'est que le terrain des châtiments que ses péchés terrestres, et les péchés des autres, lui ont valu. Sa souffrance est pour elle une fierté, et pourtant, en voyant ces femmes, quelque chose au fond d'elle se serre.»

HONORÉE FANONNE JEFFERS
LES CHANTS D'AMOUR DE WOOD PLACE
Traduit par Emmanuelle et Philippe Aronson.
10/18, 1 104 pp., 10,70 €.



«Les gens n'avaient qu'à s'écarter lorsque ses femmes avaient un coup de sang. Il riait en disant cela. Pour lui, notre colère n'était pas une mauvaise chose, et je laissais la mienne prendre le dessus. Peu m'importait ce qui se passerait ensuite.»



Chez Moineau, à Paris, en 1953. Jacqueline Harispe, alias Kaki, est la deuxième en partant de la gauche.
PHOTO ED VAN DER ELSKEN. NEDERLANDS FOTOMUSEUM

des signataires et constitue un album de famille avec les photos. Atteint d'*«une mélancolie claire et légère»*, au fil de sa tournée des bars et des pizzerias, il prend sous son aile ces enfants malmenés par la guerre, cette belle *«jeunesse perdue»*. L'expression est de Debord, Patrick Modiano s'en est inspiré pour *Dans le café de la jeunesse perdue* (2007). Le roman est situé dix ans plus tard, dans les années 60. Les protagonistes ont entre 19 et 25 ans, quand les Moineaux en avaient entre 16 et 20. Chez Modiano une jeune fille (*«Je ne m'appelais pas Louki, mais Jacqueline»*) se jette par la fenêtre de son hôtel, rue Cels, qui n'est pas le Mistral. Elle avait cherché en vain le mode d'emploi de *«la vraie vie»*, après avoir connu l'ivresse de la fugue.

Fresnes. Jacqueline Harispe, Kaki, était elle aussi une fugueuse, pas le genre à moisir à Chevilly-Larue, chez les sœurs de Notre-Dame de Charité où on mettait en observation les adolescentes *«qui ne se conduisaient pas convenablement»*. Les cafés ne sont pas des cachettes, Kaki est rattrapée par la brigade des mineurs et incarcérée à Fresnes pour une histoire de recel. A 15 ans, après avoir été déscolarisée, elle était *«une élève intelligente»*. A 17, elle en a déjà trop vu pour supporter la moindre entrave à sa liberté. Une assistante sociale qui l'aime bien voit en elle *«une jeune fille pas méchante à qui il a manqué un père et une mère pour la guider et la surveiller»*. Son père, Michel Harispe, est mort en prison en 1951. Il avait été condamné à la peine capitale en 1948, condamnation commuée en travaux forcés. Par la grâce des ramifications, on tombe sur Frédéric Mitterrand expliquant que Michel Harispe était *«un dingue d'extrême droite, trafiquant et gangster»*. Membre de la Cagoule, sympathisant nazi, c'était un fils de famille. Il a eu quatre enfants, Kaki née en 1933 était la troisième. Elle a peu vu son père. Sa mère est morte d'un arrêt cardiaque à 35 ans en 1944. La grand-mère maternelle, veuve, traductrice, s'occupe comme elle peut des petits-enfants, dans un appartement de la rue Le Goff où loge également un de ses fils. Henriette Piet: on retient son nom.

A Chevilly-Larue d'autres Moineaux s'étiolent. Eliane Papaï, dite Paille, premier amour de Guy Debord, avait 14 ans quand sa mère est morte dans ses bras. Son père la battait, autant essayer les sœurs. La «petite Eliane» épouse à 18 ans Jean-Michel Mension, le futur auteur de *la Tribu*. Elle est morte en 1992. Jaenada est en mesure d'expliquer à sa fille de quelle longue lignée de femmes du Tarn-et-Garonne Paille était issue. Citons enfin Sarah Abouaf. Parents morts en déportation. Encore une gamine intelligente, excellente élève. Son professeur préféré est la femme de Maurice Nadeau. Sarah a fugué de son foyer pour orphelines juives. Arrêtée chez Moineau, elle est envoyée pour cinq mois à Chevilly. Elle épousera un malfrat, et mourra en 2018 à 83 ans.

Les garçons, eux, même mineurs, ont les mœurs qu'ils veulent. Les problèmes commencent s'ils veulent faire sauter la tour Eiffel (Henry de Béarn et Ivan Chtcheglov) ou revendent des chemises neuves que pourtant, pour une fois, ils n'ont pas volées. Chemin faisant, écoutant des vieilles dames, des jeunes gens plus ou moins rangés, des lecteurs dont une lectrice qui déteste ses parenthèses (elle a droit à la sienne), Jaenada ne perd jamais de vue ses Moineaux. Et même s'il n'aime guère Guy Debord, il rappelle que grâce à lui, Kaki et les autres sont parvenus jusqu'à nous.

PHILIPPE JAENADA
LA DÉSINVOLTURE EST UNE BIEN BELLE CHOSE
Mialet-Barrault, 490 pp., 22 € (14,99 €).

Noir enchantement

Des jumelles prises dans la forêt vénéneuse du conte fantastique de Lucie Baratte

Par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**

Après sa relecture originale de *Barbe bleue* dans *le Chien noir* (2020), Lucie Baratte revient avec le même type d'univers axé cette fois sur les liens filiaux. Le dire comme ça pourrait faire penser à un énième récit familial, or *Roman de Ronce et d'Epine* a la plastique d'une pure fiction. Il utilise les codes et décors du conte – un château moyenâgeux, des filles promises à broder des années durant au coin de l'âtre tandis que monsieur chasse à courre ou part mourir en croisade –, et bien sûr son ferment de fantastique. Comment renouveler les canevas d'une culture ancienne et souvent enfantine? On sent que l'autrice, nourrie aux romans des sœurs Brontë et d'Angela Carter, a aiguisé ses griffes pour détourner les attendus, les hiérarchies, les *happy ends* et même les bas instincts de vengeance. Cela n'en est pas moins noir.

Donc il était une fois un château perdu à l'orée d'une forêt mystérieuse dans lequel naquit un beau matin de printemps deux sœurs, l'une *«blonde comme la feuille d'or»*, l'autre brune *«comme la terre sur laquelle pousse la forêt»*. La nourrice (inamovible) dira que ces deux-là seront à jamais comme Ronce et Epine, *«comme la ronce qui enserre et l'épine qui perce»*. On a vite l'explication du titre, auquel l'autrice a malicieusement rajouté «Roman», songeant peut-être au médiéval *Roman de Renart*. Les jumelles grandissent dans une ambiance délétère: le château est un vase clos, la mère rêve de donner un héritier à son aristocrate de mari et s'épuise à accoucher de garçons morts-nés dans l'indifférence de celui-ci. On imagine sa fin. La lumière vient de la force de l'attachement entre les sœurs, l'une est d'intérieur qui excelle en broderies et leur inocule des charmes, l'autre d'extérieur qui sait lire la nature sauvage environnante et chasse pour les repas. *Roman de Ronce et d'Epine* décolle une fois les parents négligents *out*. Et c'est un festival horrifique: la plante qui envahit le corps de Ronce, son viol par un fantôme malfaisant, le labyrinthe (plus classique) de la forêt où s'égare Epine… La forêt mystérieuse incarne un troisième personnage: l'autrice a un don pour la tapisserie en relief de cet univers touffu, dangereux, surnaturel. Elle fonctionne comme un piège délicieux pour le lecteur, qui pourra aussi voir chez Ronce et Epine le souffle du libre arbitre et de la transgression.

LUCIE BARATTE ROMAN DE RONCE ET D'ÉPINE
Les éditions du Typhon «les Hallucinés», 208 pp., 18,50 € (ebook: 10,99 €).



HENRI BERGSON
LE RIRE
Préface de Camille Riquier.
Puf, 320 pp., 7,50 €.



«Notre excuse, pour aborder le problème à notre tour, est que nous ne viserons pas à enfermer la fantaisie comique dans une définition. Nous voyons en elle, avant tout, quelque chose de vivant. Nous la traiterons, si légère soit-elle, avec le respect qu'on doit à la vie.»

Je t'aime, tu me tues Une histoire d'emprise par Milica Vučković

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Dans une fête, Eva rencontre Viktor, *«insoutenablement attirant»*. Secrétaire dans une entreprise, elle habite chez ses parents à Železnik, un quartier de Belgrade, avec son fils de 2 ans, Mario. Viktor n'a pas d'emploi, prétend écrire pour des journaux, et même un roman. *«Il était très intelligent.»* A leur première semaine de vacances ensemble, Eva l'emmène dans une maison familiale au bord du Danube. *«La maison de grand-mère était mon autel, mon lieu saint où je me rendais exclusivement seule, en cachette, et je m'étais juré que je n'y emmènerais que l'homme qui serait spécial dans ma vie.»* Viktor est enfin celui-là, un baume après la relation «toxique» avec Tomislav, le père de Mario, mou et indifférent. *«Qu'est-ce que c'est cette route de merde ?»* lui crache l'homme de sa vie alors qu'elle conduit. A l'auberge, il réclame une bière – ils s'étaient juré de ne pas boire –, en descend plusieurs, médit sur le serveur qu'elle connaît depuis l'enfance. Une histoire d'amour commence, immédiatement chaotique sur le mode je te blesse-je t'adule, dans un quotidien d'addiction – cigarettes et alcool – d'insultes gratuites rattrapées par des pardons et des cadeaux.

Premier roman traduit en français de l'écrivaine serbe Milica Vučković, *l'Issue fatale des blessures d'athlétisme* raconte un engrenage fascinant. Le personnage d'Eva, une gentille fille, choyée par ses parents, indépendante et gaie, se confronte à un homme qui cache des blessures d'enfance et se comporte tour à tour comme un prince charmant ou un goujat vulgaire et violent verbalement. Met-elle sa plus belle robe pour l'accompagner à un rendez-vous ? *«Tu vas y aller comme ça, comme une mémère ?»* Les sorties en société sont autant d'occasions de la rabaisser. Elle le rabroue parfois après, dans des disputes qui mènent à la rupture… provisoire, souvent elle encaisse, culpabilise, se sous-estime. Elle ne perd pas espoir malgré tout. *«On va y arriver, on va s'en sortir. Le plus important, c'est d'être ensemble, me répétais-je. C'est la seule chose qui compte.»*

L'entourage a compris la maltraitance qui se joue et qui grimpe crescendo jusqu'aux coups, aux mensonges d'Eva pour sauvegarder les apparences, au mal-être de l'enfant coincé entre les deux. Ecrit à la première personne, le roman de Milica Vučković, dédié à toutes celles *«qui se taisent»*, saisit parfaitement la mécanique du couple où sévit la domination d'un homme qui a les attributs du pervers narcissique. Elle évite la caricature, montre bien comment la violence psychique mène à la dégradation physique et à une forme de folie. Eva qui n'était pas faible ou fragile, voit son corps lui échapper. Eva plutôt de nature généreuse et aimante en vient à fantasmer de tuer Viktor au fil des situations dans lesquelles il la heurte, noyé dans la baignoire ou assommé à coups de ski… De bout en bout, on la suit hors d'haleine, mais quelle en peut être l'issue ? La fin surprend, à rire et à pleurer.

MILICA VUČKOVIĆ
L'ISSUE FATALE DES BLESSURES D'ATHLÉTISME
Traduit du serbe par Chloé Billon.
Les Editions Bleu et Jaune,
232 pp., 21,90 € (ebook : 13,99 €).

Alice McDermott à l'heure des cocktails La romancière quitte Brooklyn pour Saigon

Par THOMAS STÉLANDRE



A Saigon, vers 1960. PHOTO HARVEY MESTON. GETTY IMAGES

Réception funéraire dans un bistro du Bronx avec rôti de bœuf et pommes vapeur (dans *Charming Billy*, National Book Award 1998), suicide au gaz d'un homme au mitan d'une journée de pluie (dans *la Neuvième Heure*, prix Femina étranger 2018) : Alice McDermott ne rate jamais son entrée. Elle a cette manière bien à elle d'installer un décor, le timbre d'une voix, de poser une phrase comme on ouvre un tiroir. Lisons le début d'*Absolution*, son neuvième roman, dans la traduction de Cécile Arnaud : *«Il y avait tellement de cocktails à cette époque. Quand ils avaient lieu l'après-midi, on les appelait des "garden-parties", mais ça revenait au même.»* Retour à la ligne : *«Tu n'imagines pas comment c'était pour nous. Les femmes, je veux dire. Les épouses.»* A la façon d'une ritournelle, la phrase reviendra, chaque fois un peu changée – les variations McDermott pourrait-on dire. Quelque 200 pages plus loin, une nuance plus sombre : *«Mais tu dois comprendre comment c'était à l'époque, pour nous, les épouses.»* Et encore plus loin, encore plus sombre : *«C'était comme ça à l'époque. Pour nous, les épouses.»*

Empaquetage. Jusqu'à présent, Alice McDermott, qui a vu le jour à Brooklyn en 1953, s'était dans sa fiction peu éloignée de son quartier de naissance, déplaçant parfois ses histoires finement tissées à Long Island (où elle a été élevée) mais jamais beaucoup plus loin. Tout chez elle tourne généralement autour d'un petit périmètre où chacun s'est vu grandir, secrets de famille ou de voisinage, avec un fort penchant pour l'immigration irlandaise (dont elle est elle-même issue). Sachant cela, il est d'autant plus intéressant de la retrouver dans *Absolution* à la fois notablement décentrée – nous voilà à Saigon en 1963, soit à 15 000 kilomètres de New York – et en même temps toujours à son endroit – l'enjeu consistant, pour certaines des épouses des hommes envoyés là par l'administration washingtonienne, à recréer *«leur vie américaine»* dans un Vietnam en guerre, *«emballée hermétiquement à l'intérieur de la cellule familiale avec laquelle elles voyageaient»*. La métaphore de l'empaquetage trouve – dans ce texte qui aborde, par son biais d'expatriés, la question de la colonisation – son expression la plus éclatante dans l'image de la poupée Barbie, à la fois modèle de beauté et symbole de l'hégémonie, totem et tabou.

En 1963, Patricia n'était encore qu'une jeune femme de 23 ans tout juste mariée, dont la *«vraie vocation»* était *«d'être une partenaire pour [s]on mari»*. C'est elle qui raconte, depuis aujourd'hui, avec le recul de la *«vieille dame»*. Elle s'adresse à une autre femme, Rainey, laquelle n'était pour sa part à cette époque qu'une enfant – nous saurons seulement aux deux tiers pourquoi l'une écrit à l'autre, tout vient à point. *Absolution* s'ouvre sur leur rencontre, dans l'une de ces garden-parties, *«un dimanche après-midi, au début de notre premier mois à Saigon»*. La petite fille avait 7 ou 8 ans. *«Une poupée reposait tel un spectre au creux de son bras. Sans doute la première Barbie que je voyais de ma vie.»* Trois robes composent la panoplie de la figurine Mattel, vêtue, dévêtue et revêtue par le duo d'emblée complice en marge de la réception. Ne lui manquerait il pas une tenue plus «couleur locale» ? Lily, la domestique de la maison, a une idée et confectionne fissa une petite tunique et un pantalon à la Barbie, soit le parfait *áo dài* modèle réduit. Ce sera maintenant la *«Robe numéro 1»* s'extasie Rainey, et toute la communauté des *housewives* overlookées avec elle. S'engage ensuite un joyeux marché noir bon chic bon genre devant servir les «bonnes œuvres» de la mère de Rainey, Charlene, redoutable poupée bien vivante et personnage clé du roman.

Dévouement. Alice McDermott est catholique pratiquante. Elle en parle volontiers et ses livres parlent d'eux-mêmes. A quoi le voit-on ? Peut-être au fait que son œuvre interroge des sujets aussi démodés que la bonté, l'espoir, le dévouement ou les regrets – mais le plaisir aussi, il ne faut pas croire (lire, à cet égard, sa délicieuse nouvelle *Jamais assez*, publiée à la Table ronde en 2020). Le titre d'*Absolution* annonce, en l'occurrence, très clairement le programme, mais il sera aussi question d'abnégation, en particulier dans la deuxième partie où Rainey prend à son tour la parole. Seul bémol à l'ensemble : leurs deux plumes, malgré de louables efforts, se ressemblent, voire se surimpressionnent. Mais ce n'est dans le fond pas bien grave. A la réflexion, c'est même pour le mieux, car partout on entend d'abord McDermott nous parler comme à l'heure du thé, merveilleuse écrivaine, de l'affection toutes lumières éteintes chez un vieux couple, de comment une répartie blessa un jour *«au plus profond»* du cœur ou du *«long trajet d'amour»* que peut représenter l'éducation d'un enfant.

ALICE MCDERMOTT
ABSOLUTION
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Cécile Arnaud. La Table ronde,
352 pp., 24 € (ebook : 16,99 €).

SALMAN RUSHDIE
LANGAGES DE VÉRITÉ. ESSAIS 2003-2020
Traduit de l'anglais par Gérard Meudal. Babel, 448 pp., 10,90 €.



«Evidemment, si Philip Roth vous écrit pour vous demander de donner une "conférence Philip Roth", la bonne réponse à cette question est "oui". J'ai donc immédiatement accepté et j'étais aussi, je dois l'avouer, surpris et flatté d'apprendre que Philip Roth avait lu et aimé mon roman.»

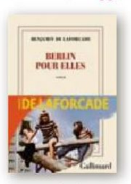
ADA PALMER
TROP SEMBLABLE À L'ÉCLAIR
Traduit de l'anglais par Michelle Charrier. Le Livre de poche, 896 pp., 12,40 €.



«Notre histoire commence le vingt-troisième jour du mois de mars de l'an de grâce 2454. Carlyle Foster s'était levé en pleine posession de sa force, car le vingt-troisième jour du mois de mars,[…], l'homme célébrait son Créateur, par le passé et jusque dans le présent.»

ROMANS

BENJAMIN DE LAFORCADE
BERLIN POUR ELLES
Gallimard, 204 pp., 19,50 €.



Le monde clos de Berlin-Est en 1967, 1975, 1988. Aucune machine ne résiste à Rita, conductrice d'excavatrice de charbon. Elle a fait un bébé toute seule, une fille, Hannah, et a déménagé à Berlin à sa naissance. Elle travaille désormais de nuit à l'usine de câbles. C'est grâce à elle que le pasteur et son acolyte, le clown alcoolique Werner, ancien soldat, ont pu faire fonctionner la presse clandestine installée au sous-sol de l'église. Hannah, toute petite, a un coup de foudre pour Judit, dont le frère est un futur protestataire. Le père, Peter, fait une brillante carrière dans la Stasi, tandis que la mère, une scientifique, a dégringolé les échelons. Peter se rend chez Rita pour lui ordonner d'éloigner Hannah de Judit. C'en est fini de la forte femme: *«Les hommes comme Peter vous font attraper la mort.»* Quant aux sentiments de Judit et Hannah, quel effet aura sur eux le temps et l'adversité? Un autre enfant, Karl, deviendra une crapule de la plus belle eau avant la chute du Mur. Il est le fils du pasteur. Il l'espionne parce qu'il le hait. Mais est-ce qu'on n'est pas capable, par amour, de faire des choses répréhensibles? Deuxième roman de Benjamin de Laforcade, né en 1993, installé à Berlin. **Cl.D.**

JULIETTE ROUSSEAU
PEQUENAUDE
Cambourakis «Sorcières», 120 pp., 16 €.



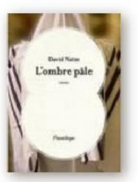
Dans ce *«trou-du-cul»*, en Bretagne, elle n'est plus personne. Elle est partie trop longtemps et trop loin pour être reconnue par les habitués du bar qui sont souvent des hommes. La campagne se raconte du point de vue masculin, *«même dans les insultes, je n'existe pas»* (*«plouc, beauf, cul-terreux. Campagnard»*). Avoir connu dans son enfance la *«vie paysanne»*, c'est avoir la terre qui vous *«colle encore à la peau»*. Dès les premières pages de *Péquenaude*, son deuxième roman, Juliette Rousseau laboure la langue, alternant entre prose et poésie, entre style soutenu et parlé. Elle écrit: *«c'est qu'y faut ben aimer, c'est qu'y faut ben vivre.»* Pour cela, sa grand-mère a fui son quotidien à la ferme pour la ville, rompant sa double condition aliénante – celle de son genre et de son lieu de naissance. Juliette Rousseau y revient, après en avoir eu honte adolescente, pour renouer avec ces liens arrachés car *«la mémoire est grandement territoriale»*. **C.G.-D.**

CÉLINE RIGHI
LES CHOSES DE LA NUIT
Editions du Sonneur, 256 pp., 16,50 €.



Trompettiste de jazz reconnu, Henry Dawnson, victime d'un accident bête et cocasse à pleurer, se retrouve amputé de la main. Sentence de mort pour qui navigue entre rythmes et nuances, de *sotto voce* à *fortissimo*. Le livre cueille Henry douze ans après l'amputation, lors d'une nuit au volant de sa voiture, alors qu'il se remémore les étapes d'une existence tourmentée et qu'il a décidé de se noyer. Un homme, une voiture. Comme dans *Berline* son précédent roman, Céline Righi utilise le véhicule comme la barque de Charon pour un voyage initiatique vers une mort possible. Ironiquement à l'envers des «choses de la vie», *les Choses de la nuit* pénètre dans la noirceur des êtres, mais le récit porté par une langue rageuse et une autodérision destructrice laisse aussi passer comme un miracle des rayons de franche lumière. **N.A.**

DAVID NAÏM
L'OMBRE PÂLE
L'Antilope, 240 pp., 21 €.



«J'ai commencé à m'occuper de mon père quand il est mort.» L'incipit donne la tonalité du premier roman de David Naïm, qui manie habilement l'autodérision. Son narrateur, Simon, se doit de s'occuper des obsèques, dans le respect de la tradition juive. Surtout, lui dit le rabbin, pensez bien à son talit, il faut l'enterrer avec. Quand Simon parvient à remettre la main sur le châle de prière, il s'aperçoit qu'il est bien emmêlé avec un autre, celui de son grand-père Clément mystérieusement disparu. Pour libérer l'âme de son père, il va enquêter dans la famille pour retracer la vie de Clément et déterrer ses racines malgré lui. **F.Rl**

ESSAI

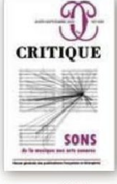
STÉPHANIE LUX
DES MONTAGNES DE QUESTIONS
La Contre-Allée, 144 pp., 16 €.



Traductrice de l'allemand depuis 2004 (et ponctuellement de l'anglais), Stéphanie Lux réfléchit à sa pratique comme le veut la collection «Contrebande» des éditions La Contre-Allée, depuis la question de ses propres origines (en Lorraine) jusqu'à celle de l'avenir du métier (considérant les perfectionnements de l'intelligence artificielle, DeepL, etc.), en passant par des anecdotes, des exemples et l'affirmation de certains engagements (elle écrit en féministe, *«en transclasse»*, *«en travailleuse indépendante»*, *«en lesbienne»*). *«Ce que je dois le plus souvent contredire, c'est cette croyance qu'en tant que traductrice, je m'efface derrière un texte.»* En réalité c'est tout l'inverse, la preuve par l'image: la traductrice est *«tout aussi peu invisible qu'une comédienne qui interprète un rôle avec tout ce qu'elle est»*. **T.St.**

REVUE

CRITIQUE
N° 927-928. SONS. DE LA MUSIQUE AUX ARTS SONORES
Août-septembre, Minuit, 192 pp., 14,50 €.



La revue *Critique*, que dirige Philippe Roger, propose en cette rentrée un numéro qu'on peut dire «retentissant», consacré à ces *«pratiques sonores contemporaines»* qui ouvrent à l'infini les *«champs de l'audible»* et obligent à définir d'inédits (inouïs plutôt) *«régimes de l'écoute»*: du *«bruit explosif des reproductions des grenouilles dans la forêt guyanaise»* aux *«timbres acidulés des musiques électroniques ou saturés de la noise»* ou aux lamenti des baleines, des *«voix "autotunées" de la pop ou chuchotées de l'ASMR»* aux *«effets de boucle, de delay et de feedback»*. Sons naturels ou artificiels, composés ou captés dans la haute atmosphère: comment «entendre» les nouveaux paysages sonores, sur quoi fonder des *sound studies*? Contributions, entre autres, de Lambert Dousson («Avant garde et pop music»), Pauline Oliveros, pionnière de la sonosphère, Agnès Gayraud, Céline Hervet, Matthieu Saladin, Anne Zeitz ou Peter Szendy. **R.M.**

SUR LIBÉRATION.FR

La semaine littéraire Lundi, côté poésie, Pauline Picot, poète et performeuse, entend *«dire le monde qui passe à travers [son] corps»* dans *Permettez moi de palpiter* (éd. Vroum). Mardi SF : Nghi Vo redonne vie aux héros de Fitzgerald dans *les Beaux et les élus*, relecture fantasy et féministe de *Gatsby* (traduit de l'anglais par Mikael Cabon, l'Atalante). Mercredi, dans les pages jeunes, Laurence Salaün et Gilles Rapaport aident les indécis dans *Ketchup ou mayo ?* (Seuil Jeunesse). Jeudi polar : *Coliseum* de Thomas Bronnec (Gallimard «Série noire»).



LIBRAIRIE ÉPHÉMÈRE

Melissa Bank, un cœur à Manhattan

Par **BENOIT VAN'T HOFF** ingénieur

Evidemment – vu le titre – c'est pas l'histoire d'un mec mais celle d'une intello dont, de prime abord, le récit des amourettes oscillerait entre Mafalda et *Sex and the City*: des pointes d'impertinence rigolotes (façon adolescente rebelle) sur la société des humains, et une vision très féminine des mésaventures qui en découlent (avec tous les sous-titres acidulo-comiques attendus sur les mâles).

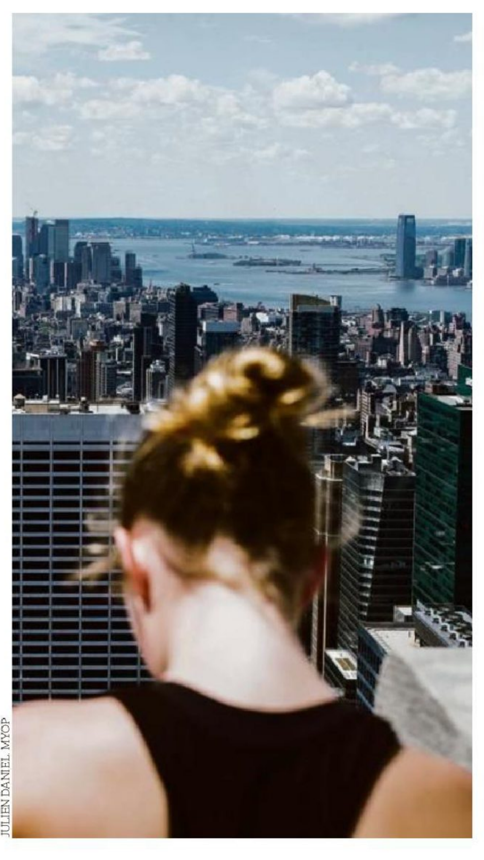
Ce livre pourrait donc se limiter à de la très *feel-good* littérature new-yorkaise pour ménagères avides de telles lectures… et d'ailleurs celles qui voudraient n'y chercher que ça en seront très satisfaites. Mais pour les autres – hommes inclus – prière de ne pas s'arrêter au ressenti des premières pages et de plonger sans hésiter dans la profondeur des chapitres: les réflexions sont finaudes, les piques jubilatoires et plutôt teintées d'une tendre révérence pour le masculin.

Oui, il s'agit bien de relations homme-femme vues par une femme (jusqu'à l'âge d'être grand-mère), lors de quelques épisodes de vie covécus avec un monsieur, pas toujours le même mais ils sont peu nombreux (quoique figure également des moments face à son frère, puis son père, puis son propre fils). Bref, l'histoire d'une femme et «ses» hommes, dont la franchise lucide suscite, au fil des lignes, un certain respect et surtout dont l'écriture donne, plus que souvent, sourire à lire. L'humour est continu, tout en délicatesse: furtif, léger, inventif… de jolis grains de drôlerie émaillent constamment l'interstice des phrases.

Une incessante quête d'amour, regardée avec beaucoup d'humilité et racontée avec énormément de petites perles, incongrues – vingt-cinq ans après elles n'ont rien perdu de leur caractère percutant. Un œil malicieux et parfois triste – mais réjouissant à lire – sur l'établissement d'un couple, sur les difficultés de se comprendre, de s'apprécier, de partager, de communiquer.

L'occasion aussi de retrouver un mode de vie désormais un peu désuet: un monde sans TikTok ni Instagram, sans WhatsApp, sans Facebook… sans SMS. L'amour tente d'éclore à coups de fil et il faut débourser un franc cinquante pour prolonger un appel plein de circonvolutions laborieuses dans une cabine publique. ◆

MELISSA BANK MANUEL DE CHASSE ET DE PÊCHE À L'USAGE DES FILLES Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Françoise Cartano, préface de Nick Hornby. Rivages «Poche», 256 pp., 8,70 €.



JULIEN DANIEL. MYOP

Rentrée en place

La 46e édition du Livre sur la place se tient à Nancy jusqu'au 15 septembre. Samedi à 16 h, rencontre avec Vanasay Khamphommala, traductrice de *4:48 Psychose* (l'Arche) de Sarah Kane et à 18 h 30 avec Célestin de Meeûs (*Mythologie du .12*, Sous-Sol). Dimanche à 11 h, Louise Chennevière lit *Pour Britney* (P.O.L) et à 18 h, Patti Smith présente *Un livre de jours* (Gallimard, traduit de l'anglais par Claire Desserrey). lelivresurlaplace.nancy.fr

Sélection Wepler

Lancé en 1998 par la librairie des Abbesses, le prix Wepler-Fondation La Poste récompense *«une œuvre littéraire contemporaine inclassable»*. Sont en lice: Lucie Baratte (éd. du Typhon), Louise Bentkowski (Verdier), Louise Chennevière (P.O.L), Thomas Clerc (Minuit), Julia Deck (Seuil), Sébastien Dulude (La Peuplade), Laure Gauthier (Corti), Nina Leger (Gallimard), Célestin de Meeûs (Sous-Sol), Mariette Navarro (Quidam), Bérénice Pichat (les Avrils), Eliot Ruffel (l'Olivier).

VENTES

Classement datalib des meilleures ventes de livres (semaine du 6 au 12 septembre).

ÉVOLUTION		TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1	(1)	**Jacaranda**	Gaël Faye	Grasset	14/08/2024	**100**
2	(3)	**Jour de ressac**	Maylis de Kerangal	Verticales	15/08/2024	**60**
3	(2)	**Houris**	Kamel Daoud	Gallimard	15/08/2024	**56**
4	(4)	**L'Impossible retour**	Amélie Nothomb	Albin Michel	21/08/2024	**46**
5	(7)	**Frapper l'épopée**	Alice Zeniter	Flammarion	14/08/2024	**45**
6	(5)	**Les Guerriers de l'hiver**	Olivier Norek	Michel Lafon	29/08/2024	**41**
7	(195)	**Les Enfants de la Résistance t.9**	V. Dugomier & B. Ers	Editions du Lombard	06/09/2024	**39**
8	(99)	**Je suis moi et personne d'autre**	B. Beaulieu & Q. Leng	Les Arènes	05/09/2024	**34**
9	(9)	**Nord Sentinelle**	Jérôme Ferrari	Actes Sud	21/08/2024	**31**
10	(8)	**Le Barman du Ritz**	Philippe Collin	Albin Michel	24/04/2024	**30**

Ce n'est pas toujours facile d'être soi *«et personne d'autre»*. Baptiste Beaulieu, généraliste et auteur, le sait. Lors de ses études de médecine, il a osé tenir tête à un supérieur pour exiger de ce *«Napoléon en blouse blanche»* un tantinet de respect. Difficile de ne pas le voir en partie transposé dans Francisco, le protagoniste de *Je suis moi et personne d'autre*, son troisième album jeunesse tiré à 50000 exemplaires et à la 8e place du top des ventes avec 3500 ouvrages vendus en une semaine. Le garçon dit *«oui»* à tout pour ne pas décevoir, *«c'est compliqué: j'ai toujours l'impression de devoir expliquer pourquoi je dis Non»*. Ailleurs dans le classement, d'autres narrateurs sont des enfants: il y a Milan imaginé par Gaël Faye (1er), François du réseau de Résistance sous l'Occupation crée par Vincent Dugomier (7e) ou encore la fillette affamée de Sandrine Collette (19e). A la fin de *Je suis moi et personne d'autre*, Baptiste Beaulieu affirme: *«C'est quand même nous qui nous décidons, non ?»* En librairie, c'est surtout les lecteurs. **C.G.-D.**

Source: Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 343 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 94001 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras, les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple: les ventes de *Jour de ressac* représentent 60% de celles de *Jacaranda*.

Rendez-vous

Dimanche à 11 h, Maylis de Kerangal (*Jour de ressac*, Verticales) est au Divan (203 rue de la Convention, 75015). Lundi à 19 h, Yves Ravey signe *Que du vent* (Minuit) à la librairie Compagnie (58 rue des Ecoles, 75005). Mardi à 19 h, Shane Haddad parle d'*Aimez Gil* (P.O.L) à Ici Librairie (25 bd Poissonnière, 75002). Mercredi à 18 h à Bordeaux, Miguel Bonnefoy lit *le Rêve du jaguar* (Rivages) à la librairie Mollat (15 rue Vital Carles).

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Coetzee, un amour lost in translation

Par **MATHIEU LINDON**

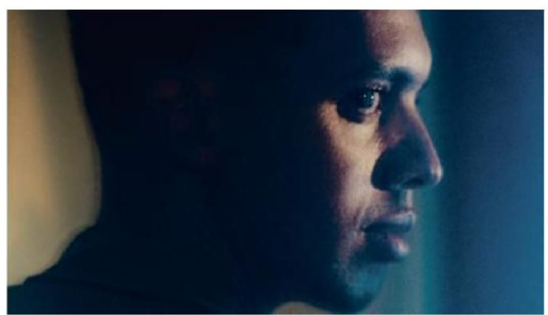
Le Polonais, le nouveau et bref roman de J.M. Coetzee, raconte une histoire d'amour. Banal? Mais qu'est-ce qu'une histoire? Qu'est-ce que l'amour? D'autant que les protagonistes sont une Espagnole ne parlant pas polonais et un Polonais ne parlant pas espagnol qui communiquent en anglais que l'homme maîtrise mal, et par la musique, puisqu'il est un interprète réputé de Chopin, raison de sa venue en Espagne. Il invente malgré lui des expressions qui semblent venir du polonais (et finissent ici, traduction supplémentaire aidant, en français). Aussi bien, le Nobel de littérature 2003, né en 1940 en Afrique du Sud et installé en Australie depuis près de vingt ans, raconte à sa façon humoristique et dramatique l'histoire d'amour littéraire née de la recherche du fameux mot juste, après lequel courent ses personnages, qui se révèle souvent le mot injuste, drame qui est une vision si ce n'est une définition de la littérature.

Le Polonais est septuagénaire, l'Espagnole une quinquagénaire *«fière de ses fils, de la façon dont ils ont pris leur vie en main très tôt, comme si c'était une entreprise qui devait être gérée avec sagesse et fermeté»*, ce que ne fait certes pas son prétendu amoureux – car est-ce vraiment une histoire d'amour? – qui aurait tendance à se prendre pour Dante sous prétexte qu'elle s'appelle Beatriz. Mais il faut faire preuve de tolérance linguistique. *«Vous ne comprenez pas parce que je n'explique pas bien en anglais, ni dans aucune langue, même en polonais. Pour comprendre, il faut se taire et écouter. Laissez la musique parler et alors vous comprendrez.»* L'art est-il si expressif (on ne peut s'empêcher d'imaginer que J.M. Coetzee en a connu, des expériences comme ça, où, invité à donner des conférences à l'étranger, il est pris en charge par des femmes caritatives et cultivées)? Ou l'interprète de Chopin n'est-il lui-même pas facilement interprété? *«Ce n'est pas toujours facile de comprendre ce qu'il veut dire, avec son anglais bancal. Dit-il quelque chose de profond, ou se contente-t-il de se tromper de mot comme un singe devant une machine à écrire?»* Ce n'est pas parce qu'on communique qu'on communique correctement. *«Toutes leurs conversations se ressemblent: des pièces échangées dans l'obscurité sans en connaître la valeur.»* La femme se retrouve à un moment avec une autre personne devant une porte impossible à ouvrir du Polonais. *«Elle lui prend le trousseau, essaie une autre clé. La porte s'ouvre.»* C'était la clé juste.

A moins que ce soit trop facile de s'attaquer au vocabulaire et à la grammaire. *«Elle se dit que c'est une question de langue — que si elle était polonaise ou lui, espagnol, ils parleraient plus librement, comme un couple normal. Mais s'il était espagnol, il serait un autre homme, tout comme elle serait une autre femme si elle était polonaise.» «Très chère dame, je n'ai pas les mots»*, a dit le Polonais qui a employé une dizaine de pages plus tôt le mot *«normal»* en une circonstance où il a compris qu'il devait se reprendre. «Ordinaire, *dit-il. Peut-être* ordinaire *c'est mieux.»* Elle-même ne sait pas pourquoi soudain elle les accueille dans son lit, lui et sa *«grandiloquence». «Tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait a un côté solennel. Même dans ses bras, il est incapable de se détendre. C'est comique de les voir tous les deux faire l'amour en anglais, une langue dont la portée érotique leur échappe.»* Comment traduire *«la portée érotique»* de l'anglais? Avec la langue? Qu'est-ce qu'*«une aventure»*? *«Avant de rentrer à Barcelone, elle a quelques jours devant elle pour remettre de l'ordre dans ses souvenirs et décider de l'histoire qu'elle va se raconter, l'histoire qu'elle va faire sienne.»* Et les sentiments? *«L'amour est-il un état d'esprit, un état d'être, un phénomène, une mode qui passe sous nos yeux mêmes et disparaît dans les profondeurs de l'histoire?»* D'autant que ce pianiste controversé a rapidement une pauvre odeur d'eau de Cologne et de sueur mêlées, avec la chaleur de la scène. *«Sans compter l'effort, l'effort physique de frapper toutes ces touches, l'une après l'autre, et dans le bon ordre!»* Elle s'estime en droit d'en savoir plus, comme certainement des lecteurs de Coetzee, *«si les heures qu'elle passe à écouter patiemment des touches de piano tinter ou du crin de cheval gratter sur du boyau alors qu'elle pourrait arpenter les rues pour secourir les pauvres ne sont pas une perte de temps mais font partie d'un dessein plus vaste, plus fécond.* Parlez! *a-t-elle envie de dire au Polonais.* Justifiez votre art!*»*

«Dit-il quelque chose de profond, ou se contente-t-il de se tromper de mot comme un singe devant une machine à écrire?»

J.M. COETZEE LE POLONAIS
Traduit de l'anglais par Sabine Porte. Seuil, 154 pp., 18 €.



Gaël Faye, à Paris en juillet. PHOTO FANNY DE GOUVILLE. MODDS

POURQUOI ÇA MARCHE

L'arbre aux secrets de Gaël Faye Allers et retours au Rwanda

Par **MARIA MALAGARDIS**

Dès le 24 août, dix jours après sa publication, le deuxième roman de Gaël Faye se hissait en tête des ventes avec plus de 12000 exemplaires écoulés. Après le succès de *Petit Pays* il y a huit ans, 1,5 million de livres vendus, devenu un film puis une BD, *Jacaranda* semble promis au même succès, sélectionné dans la première liste du prix Goncourt et du Renaudot.

1 Qui est le vrai héros de ce nouveau roman?

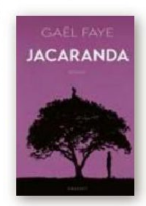
Agé de 42 ans, Gaël Faye est un rappeur célèbre, avant même d'être un écrivain. Ce métis franco-rwandais au visage d'éternel adolescent, avait déjà fait une percée remarquée sur la scène musicale lors de sa rencontre avec l'éditrice Catherine Nabokov qui l'encourage à écrire son premier roman, comme il l'avait raconté à *Libération*. Il compte aujourd'hui plus de 130000 followers sur Instagram. Des milliers de fans remplissent les librairies où il assure la promotion du roman. D'innombrables interviews parues dans la presse française confirment cet emballement médiatique. Le vrai héros du livre, c'est d'abord lui.

2 D'où vient son inspiration?

D'un roman à l'autre, Gaël Faye s'inspire de son histoire personnelle. Hantée par une tragédie fulgurante: le génocide des Tutsis du Rwanda en 1994 qui fera près d'un million de morts en trois mois. A l'époque, comme le petit Gaby de *Petit Pays*, il se trouvait dans le pays voisin du Rwanda: au Burundi où il est né, et qui sombre alors à son tour dans la violence. C'est cette fois le Rwanda qui est au cœur de *Jacaranda*. Le héros, Milan, découvre d'abord le génocide depuis Versailles – où l'auteur a également vécu – à la télévision, lorsque face à un *«magma d'images»* il peine *«à découper son steak et à chasser l'horreur qui venait de [le] caramboler»*. Couvrant plusieurs décennies et allers-retours au Rwanda, le récit se construit aussi sur la relation avec Stella, une jeune fille qui trouve souvent refuge dans un jacaranda, l'arbre *«aux secrets»* qui donne son titre au livre. Milan l'y rejoint parfois *«sur la plus haute branche»* et partage ses confidences et interrogations sur un passé traumatique. Comme Gaby avant lui, Milan se lie à une bande de potes, confrontée cette fois aux conséquences du génocide.

3 Qu'apprend-on sur le Rwanda d'aujourd'hui?

Jacaranda dessine en réalité une vaste fresque du Rwanda précolonial jusqu'à aujourd'hui. L'arrière-grand-mère, Rosalie, du même prénom que celle de l'auteur, évoque le passé. La mère illustre, elle, le silence de certains rescapés face au génocide. Si Gaël Faye s'abstient de traiter de sujets polémiques, comme le rôle de la France dans le génocide, à peine suggéré, il souligne en revanche la résurrection spectaculaire de ce pays, contraint de voir cohabiter désormais les tueurs et leurs victimes. Le régime de Paul Kagame, l'homme fort à Kigali depuis la fin du génocide, est souvent qualifié de *«dictature»* par les ONG des droits de l'homme. Ces critiques sont évoquées en quelques lignes, suggérant surtout la déconnexion des Occidentaux face à la résilience de la société rwandaise. Gaël Faye, qui vit au Rwanda, en offre ainsi une image différente, bien plus engagée que ne le laisse présager au premier abord ce récit polymorphe.



GAËL FAYE
JACARANDA
Grasset, 288 pp., 20,90 € (ebook: 13,99 €).

Fromage fait maison
Ça rend chèvre

Fabriquer soi-même sa petite tomme ou sa boule de mozza rencontre un succès dans les ateliers dédiés et à domicile, suivant la tendance du «do it yourself». Mais pour des questions de faisabilité et surtout d'hygiène, cet engouement fait frémir certains pros.

Par
MARIE-ÈVE LACASSE
Photos
RÉMY ARTIGES

Penchés sur leur bloc de lait caillé qu'ils égrènent au-dessus de saladiers, six trentenaires se concentrent au son des instructions de Claudia Picciuolo, de la fromagerie Nanina (XIe arrondissement de Paris). *«Vous verrez, une fois qu'on aura mis l'eau chaude dans le saladier, cela fera de longs fils»*, explique la fromagère. Tous se mettent à touiller leur mélange avec un bâton en bois. Trois tours à gauche, trois tours à droite, on tire le bâton vers le haut… Et hop ! C'est fait. En quelques secondes, le bloc de lait caillé de bufflonne s'est transformé en belle texture filée, aussi élastique qu'un aligot. Après un tour dans le tamis et quelques tapotages, chacun repart chez soi, fier comme un paon, avec sa boule de mozzarella faite de ses mains. Les plus aventureux pourront même la refaire à la maison, à la condition de se procurer un peu de matériel.

Des ateliers comme celui-ci, on en trouve des tonnes, partout en France. Sur le site Wecandoo, des centaines d'offres promettent aux particuliers d'apprendre à fabriquer leur fromage à tous les tarifs : de 49 euros (comme c'est le cas chez Nanina, avec une dégustation) à une centaine d'euros, en ville ou à la ferme. Pour être réalisés rapidement, les fromages proposés sont forcément frais, à consommer aussitôt. Point de *«croûtes lavées, de pâtes persillées, de tommes, de camemberts ou de bries !»* confirme Aurika Pavard, alias Mlle.fromage sur Instagram, chroniqueuse spécialisée et gérante de la cave fromagerie Penny and Ka, dans le Xe arrondissement de Paris. *«On pense que le fromage c'est du lait et de la présure, mais il y a d'autres agents qui sont insérés. Il y a l'affinage, le salage, pas mal d'étapes qui nécessitent une connaissance, des études, un labo…»*

Avis aux amateurs, donc : malgré les plus de 54 000 membres de la communauté «Fromages faits maison» sur Facebook, où des pros et des particuliers s'échangent conseils et bons plans, fabriquer son propre fromage commence par une bonne louche de modestie. *«Soyons fous. On pourrait affiner un fromage dans un frigo à 8 °C, mais un camembert, pour qu'il soit crémeux, il faudrait que le frigo soit humide… Une tomme par exemple, c'est impossible à faire à la maison. Comment contrôler l'hygrométrie d'un appartement ? Ce serait trop sec, trop dur*, confirme Olivier Arthur de la Laiterie la Chapelle (Paris XVIIIe). *Les crottins frais, roulés dans la ciboulette, ou affinés quinze jours dans le frigo, peut-être que ça marche… Mais le comté, c'est impossible. Pareil pour le morbier ou le reblochon»*, réfléchit-il à voix haute.

Tutos YouTube

Pour contourner cette éventuelle frustration, la Laiterie la Chapelle est l'une des seules à proposer des ateliers pour apprendre à fabriquer des tommes, qui sont ensuite *«conservées dans [leur] cave d'affinage pendant trois mois»*. Les participants reviennent chercher leur création plus tard, lorsque leur fromage a reposé dans de bonnes conditions.

Tentés par l'aventure fromagère, mais phobiques des ateliers en groupe ? Internet ayant été inventé par et pour les timides, on peut toujours se rabattre sur le sympathique youtubeur québécois Chez Fred Fromager Urbain (65 300 abonnés) pour se lancer. Jovial et doué pour la pédagogie, ses recettes, presque toujours des fromages frais, on aura compris pourquoi, sont réalisables chez soi avec du matériel à commander en ligne. Un peu partout dans le monde, des fans lui déclarent leur amour : *«Merci pour tes vidéos qui donnent envie de faire son fromage. Je suis français au Québec et un grand nombre de fromages me manquent (des types de fromages interdits ici), surtout à des prix abordables»*, écrit JustMe-kr7km. *«Cher Fred, nous avons aussi regardé cette vidéo alors que nous faisions nos premiers pas de fromagers très amateurs. Nous y avons appris toutes sortes de trucs, mais aussi les conseils rassurants d'un gars sympathique qui nous dit que tout va bien aller. Merci d'être un sage conseiller qui manie l'humour et l'écumoire !»* écrivent Charles et Jo. La communauté Facebook «Le clan des froma-

Chez Nanina, à Paris, les apprentis fromagers repartent avec la boule de mozzarella qu'ils ont façonnée de leurs mains.



gers», suivie par 9 300 personnes, est aussi précieuse pour se procurer, notamment, des ferments. Ce groupe fédère surtout des professionnels.

Si on maîtrise l'anglais, le Canadien David Asher propose des cours en ligne (payants) via son site Milklab.ca. Ce fromager a aussi publié *l'Art de faire son fromage* chez Ulmer, traduit en français en 2017, qui fait référence. Le livre *Fabriquer son fromage maison*, du Québécois Sylvain Puccini (éd. de l'Homme, 2024), peut aussi être une source d'inspiration, mais les fromages restent techniquement difficiles à réaliser chez soi.

Alors, comment on s'y prend? Schématisons: *«Pour faire un chèvre frais, il faut du lait cru. A la ferme, on trait les chèvres, sinon on en achète. On laisse reposer le lait, que l'on garde idéalement cru. S'il faut le pasteuriser, il suffit de le chauffer à 74 °C pendant trente secondes*, explique Aurika Pavard. *Une fois que le lait est refroidi à une température entre 18 et 20 °C, on ajoute des ferments lactiques que l'on peut trouver en ligne pour que le lait coagule. Cette étape peut prendre jusqu'à deux jours. On ajoute ensuite de la présure.»* D'origine animale, la présure est un coagulant extrait du quatrième estomac de jeunes ruminants non sevrés. Il existe aussi de la présure végétale et de la synthétique, *«qui ne sont pas acceptées dans toutes les AOP»*, spécifie Aurika Pavard.

«Une crotte»

Et où trouve-t-on ce précieux ingrédient? A la pharmacie! *«Ce sont les pharmaciens qui respectent le mieux la chaîne du froid»*, explique Guillaume Gaubert, crémier fromager chez Paroles de fromagers (Paris X) et directeur exécutif au Musée vivant du fromage (Paris IV). Ouvert le 14 juin sur l'île Saint-Louis, ce musée de poche donne un bon aperçu des étapes de fabrication, avec panneaux interactifs et démonstrations live d'un fromager embauché pour l'occasion. *«On égoutte ensuite les fromages sur une toile. Le petit-lait s'écoule ou se désolidarise»*, conclut Aurika Pavard. La texture du chèvre varie en fonction du degré de présure, et c'est là où intervient l'expérience du fromager, amateur ou professionnel.

Pierre Coulon, de la Laiterie de Paris (Paris XVIIIe), reconnaît que parmi ses clients, certains viennent acheter du lait cru justement pour se lancer dans la grande aventure du fromage maison. *«C'est un public un peu particulier. Quand j'ai sorti le livre* Je fais mes fromages *en 2019 chez Eyrolles, j'ai dépassé les 3 500 exemplaires vendus. Donc il y a un engouement, c'est vrai, pour un public de passionnés.»* Hormis la caillebotte, un fromage soyeux fait avec de la présure mais sans ferments, ou les yaourts, popularisés en masse grâce à la yaourtière Moulinex mise en vente en 1971, l'aventure fromagère maison ne franchit qu'un petit périmètre… Hardis, certains clients, fiers de leurs créations, proposent à Pierre Coulon de lui faire goûter leurs petites boules puantes: *«Un jour, un client me montre son fromage: ça ressemblait à une crotte. Ce n'est pas un hasard s'il n'y a pas de grande tradition de fabrication ménagère de fromage»*, ajoute-t-il en riant. Pour Pierre Coulon, une des difficultés à réaliser un «bon» fromage maison repose sur les ferments, qui *«acidifient les bactéries, et qui servent à faire tous les fromages du monde. Sauf qu'il faut être précis sur les températures. Sous 18 °C, les ferments ne travaillent pas, et à plus de 25 °C, il y a un risque de développement de bactéries pathogènes. Il faut suivre des recettes simples et se méfier des trucs trop compliqués»*.

> «Les crottins frais affinés quinze jours dans le frigo, peut-être que ça marche… Mais le comté, c'est impossible. Pareil pour le morbier ou le reblochon.»
>
> **Olivier Arthur** fromager à la Laiterie la Chapelle

Cette histoire d'hygiène fait littéralement frémir ce fromager, qui émet de gros doutes sur le vieillissement des fromages en dehors d'une cave professionnelle. Non pas parce qu'il craint une concurrence déloyale avec des particuliers qui se mettraient à faire sécher des claquos à leurs fenêtres, mais pour des questions de santé publique: *«Je suis un psychopathe de la propreté. Quand les gens arrivent avec leur fromage avec des petits points rouges, un problème qui peut être lié à l'hygiène, je leur dis: écoutez, le lait, ça ne rigole pas! Ce n'est pas comme faire son pain soi-même parce que le pain, c'est cuit. Il n'y a pas une bactérie qui résiste à 70 °C. Le fromage, tu as toute une flore lactique qui est positive, avec des agents qui peuvent être pathogènes.»* Sans de strictes mesures d'hygiène, *«il y a un sérieux risque de cocktail de staphylocoques ou d'Escherichia coli ou de listeria qui peuvent provoquer des diarrhées et des vomissements. Quand je vois les photos des fromages faits maison sur des groupes Facebook, je préfère ne pas me mettre à table…»*

Pour désinfecter, il faut, selon Pierre Coulon et Guillaume Gaubert, aller au-delà du raisonnable, se laver les mains jusqu'aux coudes pendant plusieurs minutes, passer toute la cuisine et les instruments à l'eau bouillante… Bref, transformer son lieu de vie en bloc opératoire. Un peu fastidieux. *«Pour toutes ces raisons, faire du fromage chez soi, ça me semble ambitieux»*, confirme Clara Solvit, fromagère de la Fromagerie La Fontaine (Paris XVI).

Pas vraiment rentable

«On a un petit peu de demandes de lait cru pour faire des yaourts ou alors du lait entier, ou bien des gens qui achètent de bons yaourts pour ensemencer les leurs… Mais c'est très marginal. Plein de clients qui prennent un chèvre frais me disent: et si je le fais sécher chez moi…? Mais ça ne se passe pas comme ça! L'affinage à la maison, c'est un non-sens. Cela dit, je donne un atelier à des enfants, dans une école maternelle, pendant la Semaine du goût. Je fabrique du beurre avec eux dans un but éducatif. Ça c'est faisable et facile à la maison, sans risques.»

Le pompon, c'est qu'avec tout le matériel qu'il faut acheter, fabriquer son propre fromage n'est pas vraiment rentable. *«Je pense que les gens qui font ça, ce n'est pas pour faire des économies, mais plus par fascination pour la transformation du lait»*, affirme Olivier Arthur. Après un rapide calcul, Pierre Coulon rectifie: *«C'est vrai qu'avec un litre de lait bio, tu fais 500 grammes de fromage blanc. Ça, c'est intéressant économiquement…»* concède-t-il. Et avec une cuillère de confiture de figues, préparée aussi soi-même après les avoir récoltées, c'est la période, quel délice.


Claudia Picciuolo *(au centre)* briefe ses élèves du jour, le 11 septembre à la fromagerie Nanina.

Cleeveland, 449 000 followers sur Instagram, né en Guyane, à Villejuif, en août.

LGBT+ Le règne des african queers

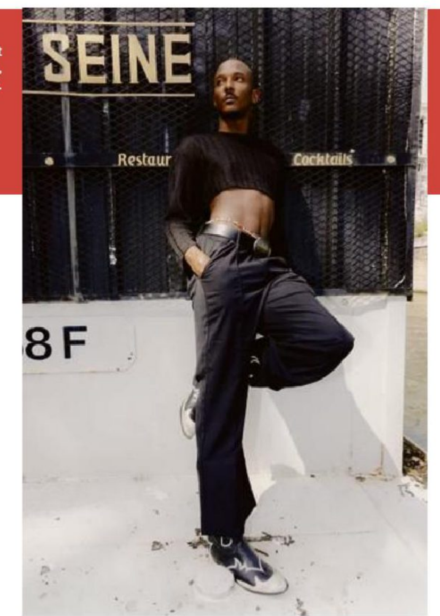
Face à un environnement communautaire parfois discriminatoire qui loue une «virilité exacerbée», des influenceurs noirs francophones et «gender fluid» s'imposent via les réseaux sociaux et une créativité débridée.

Par
KATIA DANSOKO TOURÉ
Photos
EMMA BURLET

On ne compte plus le nombre de célébrités étiquetées «gender fluid», qu'elles soient gays ou non, au regard de leurs looks. Mais voilà, ces coups d'éclat, largement documentés par les gazettes, sont souvent le fait de personnalités blanches ou, quand elles sont noires, afro-américaines. Alors, où sont les francophones? Depuis la fin des années 2010, au-delà de la ball culture et de la scène drag, des trublions de la gender fluidité non-blanche et made in France ont investi les réseaux sociaux, Instagram et TikTok en tête. La plupart appartiennent à la génération Z et se sont constitués une *fan base* à partir d'un contenu mêlant vidéos poilantes, tutos make-up ou coiffure et un goût certain pour la mode. Le tout infusé de leur culture d'origine, africaine ou antillaise. Lago Cedrick, 23 ans, né en Côte-d'Ivoire, fait partie de ceux-là avec plus de 500 000 personnes abonnées à «Lago Serge» et «Lago Vlog», ses deux comptes TikTok. Celui qui ne supporte par les *«crevitos»* (terme communautaire pour désigner les hommes qui n'ont pas d'argent pour entretenir leur partenaire), publie des vidéos loufoques où, notamment, il commente les histoires d'amour ahurissantes de ses «fans». Sur la plateforme chinoise, on trouve également pléthore de comptes reprenant ses traits d'humour et mimiques propres aux daronnes d'Afrique francophone. Jusqu'à récemment, il faisait également aussi le show sur Instagram avant de temporairement suspendre son compte pour *«faire une pause»*.

Installé à Paris où il a lancé un service de coiffure à domicile et des ateliers make-up, il affiche ses courbes dans des robes moulantes et livre un savoir-faire esthétique redoutable (il se maquille avec un

RADAR/



L'humoriste et militant queer Noam Sinseau, à Paris en août.

talent indéniable ou confectionne ses propres perruques qu'il propose à la vente).

«Vivre avec un masque»

Cleeveland, suivi sur Instagram par 449 000 abonnés, s'active plus ou moins sur le même créneau. Né en Guyane d'un père guyanais et d'une mère brésilienne, celui qui est arrivé à Paris en 2015 pour ses études, propose des vidéos humoristiques mettant en scène Tania, personnage féminin au fort accent créole. *«Elle a fait sa première apparition dans une vidéo de promotion d'une soirée antillaise début 2017. Et à l'occasion du carnaval de Montpellier, la même année, je l'ai amenée avec moi,* explique l'homme de 29 ans. *Tania a révélé le côté féminin qui dormait en moi. Plus jeune, je portais les vêtements et les escarpins des femmes avec qui j'ai grandi. Elle est un personnage à l'image de ce que je voudrais être. Elle a confiance en elle, est un peu folle sur les bords, n'a pas sa langue dans sa poche et ne se laisse pas faire par les hommes.»* En 2019, Cleeveland a quitté son travail de professeur des écoles pour se consacrer au stand-up, et Tania est le personnage principal de son spectacle *la Seule et Unique*, présenté en Guadeloupe, en Martinique, en Guyane, à la Réunion ainsi qu'au théâtre Bobino à Paris. Mais si son credo reste l'humour, avec son make-up parfait, ses perruques sophistiquées et son style vestimentaire ultra-sexy, Cleeveland est également influenceur et collabore avec des marques de produits de beauté, de maquillage, de parfums et a récemment fait la promotion d'un guide de voyage consacré au Brésil.

Sur les réseaux sociaux de Lago Cedrick, les commentaires varient entre hilarité, incrédulité et condamnation. *«Je ne comprends pas, t'es une fille ou un garçon Lago ?»* questionne un abonné. *«Faire la femme comme ça, ce n'est pas bon»*, lit-on d'autre part. Parfois, sur TikTok, où Cleeveland est suivi par plus de 700 000 personnes, *«les gens s'acharnent»*, regrette le Guyanais. *«On peut me dire qu'il est temps pour moi de retrouver Dieu, appeler à me tuer, me dire que le monde va mal où que mes parents devraient avoir honte d'avoir mis au monde un enfant comme moi. Mais je suis assez fort pour passer outre.»* Si, à travers son contenu, Lago Cedrick a, lui, progressivement admis faire partie de *«l'alphabet»* (nom qu'il donne à la communauté LGBT+), Cleeveland assume son homosexualité depuis l'âge de 17 ans : *«Je ne voulais pas vivre avec un masque. En Guyane, à l'école, ce n'était pas facile. Aujourd'hui, je sais que certains contrats d'influence m'échappent parce que je suis gay et travesti.»*

Lago Cedrick, Cleeveland ou le tout jeune humoriste Youzy (222000 followers sur Instagram) ne sont pas sans rappeler les influenceurs afro-américains comme Rickey Thompson, suivi par 6,9 millions de personnes sur Instagram. La présentation de ses boots dernier cri et ses chorégraphies aux twerks endiablés sont ses marques de fabrique. Adoubé par le *New York Times*, «Rickey T.» fait la couverture des magazines et collabore avec moult marques célèbres. Signe que le tabou entourant l'homosexualité des hommes noirs américains a été levé. On peut également citer Zoie Fenty aka GotDamnZo, pro du pole dance (6,3 millions de followers sur Instagram) ou KWay, protégé de Beyoncé, qui, avec ses perruques flashy, amuse la galerie à coups de vidéos bidonnantes (5,1 millions de followers sur Instagram). Un succès outre-Atlantique qui contraste avec la France où être queer et noir semble être relégué aux marges.


Cleeveland chez lui à Villejuif.

«Trahir les tiens»

Pour Sikou Niakaté, auteur-réalisateur de 33 ans d'origine malienne qui travaille sur la question de la masculinité, auteur du documentaire *Dans le noir, les hommes pleurent* et qui anime le podcast *Jour noir*, *«l'identité de l'homme noir en France, avec ce qu'elle implique de virilité exacerbée, empêche les personnes qui pourraient en avoir envie d'exprimer leur fluidité. Quand tu veux être fluide, tu en viens à avoir l'impression de trahir les tiens. Dans mon cas, il s'agirait des mecs de mon quartier du XIXe arrondissement de Paris»*. Pour preuve, le joueur de l'équipe de France de football Jules Koundé s'est retrouvé cloué au pilori lorsque, fin mai, lors des rassemblements internationaux de l'équipe de France à Clairefontaine, il a choisi d'arborer couettes, pantalon pattes d'eph et talonnettes. Ou quand, début septembre, il a opté pour la jupe. Ou en juillet, quand la star de l'athlétisme français Sasha Zhoya a demandé au Comité national olympique de porter une jupe pour la cérémonie d'ouverture des Jeux de Paris, avant de changer d'avis.

Pour Sikou Niakaté, *«en France, la genderfluidité d'un homme noir est plus acceptée quand il vient d'ailleurs, des Etats-Unis par exemple, ou quand il déploie cela dans un geste artistique»*. A quand un Omar Sy montant les marches à Cannes en décolleté quand, outre-Atlantique, les Afro-Américains ont déjà passé le pas en termes de gender fluidité vestimentaire et s'affichent dans les médias et cérémonies. Comme Asap Rocky en jupe, en dentelle et perles dans les magazines américains *Vogue* ou *GQ* ; l'acteur Billy Porter et ses robes de gala taillées pour tapis rouge ou le chanteur Lil Nas X et ses tenues piochées dans le vestiaire féminin.

Robes de gala

Dorothée Boulanger, chercheuse en littératures africaines à l'université d'Oxford, et Susanne Gehrmann, professeure de littératures et cultures africaines à l'université Humboldt de Berlin, autrices de l'ouvrage collectif *Arts et activismes afroqueers, littératures, images, performances* (éd. Karthala), consacré aux questions de minorités sexuelles et de genre, est aussi une tentative de *«penser»* le queer dans l'espace francophone – de l'Afrique et de ses diasporas, mais aussi des Antilles. *«L'impression d'une acceptation moins évidente du queer dans l'espace francophone a sans doute à voir avec le fait que l'activisme et les études queer sont plus anciens et plus prononcés dans l'espace anglophone. Aux Etats Unis, pays où il y a une valorisation plus forte de la diversité, la culture queer a toujours été un mouvement de lutte sociale»*, nous explique-t-elle. L'usage des réseaux sociaux étant, selon elle, un médium supplémentaire : *«Les personnes queers restent, en France, assignées à des espaces comme le voguing ou la ball culture, nées aux Etats-Unis. On pense ces identités dans le cadre d'activités professionnelles très restreintes où l'art de la mise en scène est prépondérant. Recourir aux réseaux sociaux permet une banalisation et la fluidité des identités de genre dans l'espace public.»*

Pour l'humoriste et militant queer de 25 ans Noam Sinseau, les réseaux sociaux permettent aux personnes queers et noires, qui manquent de présence dans les médias traditionnels, de leur donner de la visibilité. Au même titre que le mouvement Black Lives Matter ou #Me Too. Ce natif de la Martinique, qui présente son one-man-show *Makoumè Superstars* à Paris, se sert de son compte Instagram (plus de 23000 followers) pour faire sa promo, mais aussi militer contre toutes les oppressions : *«Quand on est queer et noir, on se retrouve dans un entre-deux. En Martinique, j'étais simplement queer. A mon arrivée à Paris, à 18 ans, j'ai découvert que j'étais noir. J'ai dû apprendre à ouvrir les portes et tirer les chaises pour pouvoir m'asseoir où je le voulais.»* C'est grâce à la ball culture que Noam Sinseau a renoué avec ses racines martiniquaises, longtemps rejetées à cause de l'homophobie subie dans l'île. *«Là-bas, on s'imagine encore que l'homosexualité est un mal occidental»*, glisse-t-il. Une réflexion qui parcourt aussi les discours en Afrique francophone. En cause, le legs colonial de l'hétéronormativité. *«Il ne s'agit pas de dire qu'avant la colonisation en Afrique, tout était fluide et inclusif [...]. Il y a de grandes différences d'une région et d'une période à l'autre»*, avance Dorothée Boulanger. *«Faire référence au legs colonial, c'est surtout parler de la sous-humanisation des populations noires par le prisme du genre et de la sexualité. Le colonialisme s'appuie sur un racisme qui se nourrit de stéréotypes de sexualité et de genre avec l'hypersexualité, l'hypervirilité chez l'homme ou l'hypersensualité chez la femme qui les animalisent.»* Et d'ajouter : *«En réponse à ces stéréotypes, l'élan de l'Afrique pour réaffirmer sa dignité et son intégrité culturelle après les indépendances a pu s'incarner, parfois, dans des visions très conservatrices de la famille et de la sexualité.»*

De fait, Noam Sinseau affirme n'avoir jamais été autant rejeté que par sa propre communauté soucieuse de sa réputation et revendique le terme de *«makoumè»*, insulte en créole qui désigne les personnes homosexuelles. *«J'embrasse ainsi une identité à la fois queer et noire parce qu'il s'agit d'un mot créole qui met les Antillais face à leur homophobie. Si tu es gay et blanc, tu ne peux pas être* makoumè. *Un makoumè est une personne queer issue d'une communauté noire.»* La justesse de la définition pousse à imaginer, un jour, son entrée dans les colonnes du dictionnaire. Mais, pour l'heure, c'est bel et bien sur les réseaux sociaux que la *queerness* noire flamboie.



«Quand les enfants grandissent, ce sont les parents qui vieillissent», explique la psychologue Béatrice Copper-Royer PHOTO MARIA PLATERO. VOZ'IMAGE

Départ des enfants, le «syndrome du nid vide»

Même si, crise du logement et difficulté à trouver un emploi stable obligent, l'âge moyen du départ du domicile familial recule, la séparation reste une épreuve pour les parents.

Par
GABRIELLE MEULLE

«M*es chers parents, je pars. Je vous aime, mais je pars. Vous n'aurez plus d'enfant, ce soir»*, entonnait Louane en reprenant Sardou au moment de quitter les siens, dans *la Famille Bélier* (2014). Quand l'adolescente repérée par son professeur de chant découvre qu'elle a un don, il lui faut décrocher une audition à Paris. Un choix de vie qui engendre un départ prématuré de chez sa famille, qui s'y oppose fermement. Agriculteurs vivant dans une ferme mayennaise, dans une commune de 2000 habitants, le père, la mère et le frère sont malentendants. Un argument en plus pour repousser le départ de l'ado qui les aide au quotidien. A l'instar de la famille Bélier, quand les enfants s'en vont, cela peut être vécu comme un déchirement par les parents. *«C'est une prise d'autonomie, pour les deux côtés»*, explique la sociologue Emmanuelle Maunaye, maîtresse de conférences à l'université de Rennes. Elle préfère le terme «dé-cohabitation» à celui de départ, qui rend mieux compte de la longueur du processus. *«Toute la gestuelle du quotidien doit être repensée. Lorsque les parents mettent de façon automatique la table pour cinq, quand ils font les courses, la cuisine, c'est toutes ces habitudes ancrées qui doivent changer.»*

Bien sûr, quitter ses parents ce n'est pas rompre avec eux – en France, 43 % des jeunes qui ont quitté le nid familial voient leur père ou leur mère chaque semaine. Mais un basculement s'opère: *«Les étudiants ne rentrent plus "chez eux" mais "chez leurs parents"»*, souligne la sociologue.

«Pris de convulsions». *«Quand je l'ai déposé à Madrid pour qu'il fasse ses études, j'ai pleuré sur tout le trajet du retour dans ma voiture»*, se souvient Marine, 50 ans, qui s'est séparé il y a huit ans de son fils Paul lorsque celui-ci est parti faire un Erasmus en Espagne. *Sur le moment, j'étais inconsolable. L'idée de le laisser seul dans une ville où je n'habitais pas me terrorisait.»* Alors que le bouleversement causé par la naissance d'un bébé a inspiré une grande littérature sur le sujet, le départ de l'enfant devenu grand reste un impensé. Pourtant, les états d'âme sont souvent similaires. *«C'est le syndrome du nid vide»*, explique Béatrice Copper-Royer, autrice du livre *le Jour où les enfants s'en vont* (éd. Albin Michel, 2012). Pour la psychologue spécialisée dans l'enfance, *«il s'agit d'une prise de conscience aiguë que la vie ne sera plus jamais la même. Cette conscientisation est marquée par un sentiment de vide et une nécessité de réinventer un espace psychique et physique précédemment occupé par eux.»* Un enfant qui part, c'est un enfant qui grandit, et *«un enfant qui grandit, ce sont des parents qui vieillissent, ça ne laisse personne indifférent»*, explique-t-elle.

Ce post-partum inversé, Tom l'a vécu à 54 ans. Lui est père de trois enfants, dont deux partis du domicile l'année dernière. Installés en Australie *«dans une petite enclave hippie de Bellingen»*, les adolescents ont été contraints de s'éloigner de leurs parents plus tôt que la moyenne pour faire leurs études en ville. Et le souvenir du départ de l'aînée, Tallulah, pour Paris, reste encore douloureux: *«En rentrant de l'aéroport, j'ai pleuré sous la douche, pris de convulsions, comme si elle était partie pour toujours.»* Si Tallulah a quitté à 18 ans le foyer familial, les Français sont un peu moins précoces: ils ont 23,7 ans en moyenne au moment du départ.

Maison silencieuse. Crise du logement et difficulté à trouver un emploi stable obligent, l'âge moyen du départ recule: selon une étude publiée le 16 mai par la Fondation Abbé-Pierre, les jeunes adultes vivant encore chez leurs parents sont de plus en plus nombreux: presque 5 millions, soit 250000 de plus qu'en 2013.

Maison silencieuse, repas seul ou à deux, l'absence des enfants se fait ressentir à différents niveaux. *«C'était toute une ambiance qui changeait, alors qu'avant le quotidien était rythmé par l'école, les éclats de voix à table et les goûts musicaux un peu douteux de mes filles… tout était devenu silencieux d'un coup»*, raconte Noémie, 52 ans, après que ses jumeaux et son aînée ont quitté la maison, il y a un an. En couple avec Guillem, elle appréhendait le moment où ils allaient se retrouver en tête à tête. *«Quand ils sont là, les anecdotes fusent le soir en rentrant. Il y a toujours des nouvelles ramenées de l'extérieur. Ça me faisait peur de réapprendre à vivre avec mon mari, on n'a pas encore tout à fait trouvé notre équilibre d'ailleurs.»*

> Un enfant qui part, c'est un enfant qui grandit, et «un enfant qui grandit ce sont des parents qui vieillissent, ça ne laisse personne indifférent».

Sans surprise, certains couples, à force d'être parents et d'être embourbés dans le quotidien, ont oublié d'être amants. Si un Français sur deux a déjà songé à quitter son partenaire après la naissance d'un enfant, la psychothérapeute Béatrice Copper-Royer est catégorique: *«Quand on n'a plus d'enfants à la maison, le face-à-face est inévitable. Et quand on n'a plus rien à se dire, sans enfants, il n'y a plus de prétexte pour rester ensemble.»* Ce déclic, Marine l'a vécu quand sa fille est partie: *«Je me suis vraiment demandé ce qu'on allait se raconter avec mon mari.»* Elle se sépare du père de ses enfants dans la foulée.

«Il faut anticiper». Cette transition induit une renégociation silencieuse des places, des rôles que chacun occupe dans la famille. Béatrice Copper-Royer préconise alors aux parents qui se sentiraient abandonnés par leur progéniture de trouver de nouveaux repères, en réorganisant leur temps différemment. *«Il faut anticiper, en parler, ne pas s'isoler, ne pas avoir honte, et puis essayer d'avoir des projets. Il faut aussi se focaliser sur le gain qu'il va y avoir, moins de fatigue, plus de temps.»* Réinvestir son temps, Tom, le père australien, l'a fait: *«J'ai comblé le vide avec des travaux de rénovation.»* C'est aussi le cas de Cathy, 56 ans, professeure de Pilates qui a décidé de supprimer une chambre dans la maison familiale: *«J'ai cassé un mur*, dit-elle joyeusement. *Pour me faire un bureau ou un atelier.»* Et penser enfin un peu à elle.

RADAR/

A Paris, le Grand Palais reprend sa glace

Après plus de cinq ans d'absence, les férus de patinage se réjouissent du retour du Grand Palais des glaces (VIIIe arrondissement de Paris) pour une sixième édition. Le monument a dû subir d'importants travaux de rénovation afin de rouvrir ses portes pour les Jeux olympiques et paralympiques. Du 13 décembre au 8 janvier, les amateurs de glisse disposeront à leur guise des près de 3000 m² de glace de la plus grande patinoire intérieure du monde. Patins aux pieds, les visiteurs virevolteront dans un cadre somptueux et profiteront des nocturnes avec DJ sets et animations sous la nef du Grand Palais. En attendant l'hiver, le prochain gros événement sera le défilé Chanel printemps-été 2025, présenté le 1er octobre dans le cadre de la Fashion Week. **B.F.**

2,5 millions

C'est le nombre de Français qui suivent illégalement le foot cette année, selon un sondage Odoxa. A cause notamment des prix du nouveau diffuseur DAZN, qui retransmet huit des neuf matchs de la Ligue 1 à chaque journée, pour 29,99 euros par mois. Une offre à 19,99 euros dure jusqu'au 22 septembre.

COMMENT réutiliser ses sacs réutilisables ?

On est tombé dessus à la sortie d'un Rachelle Béry, chaîne d'épiceries bio montréalaise. De loin, on aurait dit une boîte à livres, avec ses autocollants anars. Mais quelle ne fut pas notre surprise de découvrir son contenu: une flopée de sacs réutilisables à partager et recycler. La (bonne) idée est née il y a quelques années dans la métropole québécoise pour contrecarrer le recours au plastique dans les commerces, interdit depuis. Mais elle permet en fait aux oublieux de ne pas lâcher quelques sous en caisse pour une énième poche. Autre avantage: ces boîtes en bois permettent de se délester des indénombrables tote bags qui s'amoncellent dans nos placards. Or, ces sacs en coton dormants doivent être réutilisés un très grand nombre de fois pour compenser leur coût environnemental de fabrication. Alors autant les mettre en commun afin de démultiplier leurs vies. Il fallait y penser. **F.Ba.**

La pâte à tartiner El Mordjene, notre petit secret éventé

Plus rien ne sera comme avant. Il suffit de tapoter El Mordjene sur ton clavier pour comprendre. Tout le monde en parle, partout. La pâte à tartiner algérienne a traversé la Méditerranée. Tous les messages reçus cet été durant mes vacances au bled auraient dû me préparer. Des connaissances qui n'ont aucun lien avec l'Algérie m'ont contacté pour me demander de glisser un pot dans ma valise.

Je vais retracer en quelques lignes le parcours de cette pâte à tartiner pour les égarés. L'entreprise Cebon, qui produit cette pépite depuis trois ans, est basée dans l'ouest de l'Algérie, à Oran. El Mordjene tournait bien au pays. Tu peux te procurer un pot contre environ 2 euros (il coûte cinq fois plus cher en moyenne en France, notamment sous le manteau). Tout a basculé à l'aube de l'été. Des influenceurs ont mis en ligne des vidéos pour vanter le goût magique (et très sucré) d'El Mordjene. Tu as le sentiment de manger une tartine au Kinder Bueno ou au Ferrero Rocher.



L'entreprise algérienne Cebon produit El Mordjene depuis trois ans. PHOTO GETTY IMAGES

A la fin des vacances, je suis allé au supermarché à Mostaganem pour acheter des pots. Les temps changent. Je tombe sur une allée blindée de pots. Une razzia. J'ai rempli mon chariot à roulettes. La caissière m'a jeté un regard de travers.

— *«Monsieur, il y a une grande affiche! On ne peut pas prendre plus de deux pots par personne.»*

Je suis grillé. Elle me cause en français. Je pensais être un mec du coin, à la cool. Je négocie en arabe. Elle me répond en français.

— *«Très bien. Vous pouvez prendre deux pots de chaque goût.»*

J'espérais en prendre une quinzaine pour honorer les commandes (une livraison à but non lucratif), mais je reviens en France avec six pots. Les curieux qui attendent leur trésor me mettent trop la pression. Un pote, furieux, m'a appelé.

— *«Je viens de voir que les journalistes de BFMTV et Cyril Hanouna ont goûté et pas moi? C'est abusé.»*

Le secret ne pouvait pas durer. J'aurais dû le comprendre durant cette nuit chaude en Algérie. Il y avait du bruit dans la cuisine. Je me suis levé. J'ai chopé mon neveu. Sa main entière était dans l'El Mordjene (saveur Bueno). Il est resté figé face à moi.

— *«Je sais que ce n'est pas bien ce que je fais mais c'est trop bon.»*

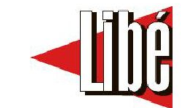
Ce soir-là, je me suis interrogé. Est-ce que je lui demande de garder le secret? Est-ce que je lui fais promettre de ne pas parler du trésor El Mordjene en rentrant en France? C'était déjà trop tard.

RACHID LAÏRECHE



Vous souhaitez être à la page en voyage? Affichez votre sens de la «airport tray aesthetic» (l'esthétique du plateau d'aéroport). Ordonnez vos effets personnels dans le bac en plastoc destiné à les passer au crible, prenez une vue du dessus et publiez le cliché sur les réseaux. Il s'agit de la dernière mode chez les voyageurs, descendante du #foodporn. Certains filous vont même jusqu'à acheter ledit bac pour produire la photo depuis chez eux. F.Ba.

PHOTO RAMI GARCIA



Son Everest

Inoxtag Alpiniste débutant, le youtubeur de 22 ans aux 8 millions d'abonnés a gravi le plus haut sommet de la planète et en a tiré un documentaire.



Depuis qu'il est redescendu de l'Everest, Inoxtag se cache. Quatre mois que le vidéaste n'a pas donné signe de vie ni sur YouTube, où il publie d'ordinaire une vidéo presque toutes les semaines, ni sur les réseaux sociaux où il est très actif. Une disparition ? Nous le rencontrons à Webedia (un des principaux groupes du divertissement et de l'influence en ligne, propriétaire notamment d'Allociné), en banlieue parisienne, dans son studio, à quatre jours de son retour public, faisant ainsi taire les rumeurs, dont certaines le donnaient pour mort. Oui, le youtubeur est bien parvenu à gravir le plus haut sommet de l'Himalaya et oui, il en est revenu entier. Une des raisons de cette absence : un documentaire diffusé vendredi simultanément dans plus de 500 salles de cinéma – une première mondiale – révèle les coulisses de l'aventure. Le silence servait en quelque sorte de publicité. Les places se sont d'ailleurs vendues en quelques minutes, au point de faire disjoncter les serveurs des sites de réservation, prenant par surprise les gestionnaires de cinémas. Ses proches assurent que ce périple l'a *«changé»* et qu'il a eu besoin de prendre du recul loin de Paris – ce qui ajoute évidemment au storytelling.

LE PORTRAIT

A son retour du Népal, pendant un mois, le vidéaste est parti seul à Cuba s'initier à l'agriculture auprès d'un vieux paysan. Il a planté du riz, appris à rouler des cigares. Une fuite ? *«Là-bas, je n'avais pas de téléphone. C'est très isolé, c'est une culture que j'avais envie de découvrir. J'ai toujours eu peur de me déconnecter et là je l'ai fait. Je m'inspire beaucoup des mangas et quand les personnages principaux en finissent avec un grand passage de leur vie, ils prennent du recul, ils partent réfléchir. J'avais envie de faire ça. Là-bas, je ne suis personne. Les relations avec les humains ne sont pas forcément biaisées…»* détaille Inoxtag. Un après-midi, deux abonnés en visite dans l'exploitation cubaine l'ont tout de même reconnu. Il rit en narrant la scène, mais on devine que c'est un des prix à payer de cette célébrité permanente. Et que, même s'il se dit reconnaissant envers sa communauté – *«c'est grâce à eux que je peux faire tout ce que je fais»* – le tribut est parfois lourd à payer. Au point de vouloir s'isoler à l'autre bout du globe, dans un des pays les moins connectés du monde pour se recentrer. Le vidéaste guette furtivement par la fenêtre donnant sur une rue passante, amusé. *«Les petits ne sont pas là pour le moment, ils sont en cours. Sinon ils attendent devant Webedia.»*

Inoxtag fait parfois des apnées. Avant de répondre à une question, il retient sa respiration quelques secondes. Il regarde devant lui, tente de bien choisir ses mots. Inès Benazzouz, de son vrai nom, a 22 ans, mais à l'écouter, il paraît d'un autre âge. Il porte une chemise noire, une barbe de trois jours. Maître d'un gentil chien nommé Ace à l'allure de loup, le youtubeur a déjà fait construire sa maison dans les Yvelines. Il parle de passer plus de temps avec ses parents quand d'autres cherchent encore à fuir le foyer. Il sourit quand il le faut, s'intéresse aux autres, remercie toujours. Il vote aux élections sans préciser pour qui, se dit inquiet de voir la France *«divisée»*, et ces jeunes que les politiques n'écoutent plus. Il ne croit pas en un Dieu, mais en *«une force qui nous pousse à aller faire des choses»*, à partir à *«l'aventure»* et à *«réaliser ses rêves»*. Mathis Dumas, le guide qui l'a accompagné sur l'Everest, devenu son ami, évoque l'accélérateur de maturité qu'est la responsabilité endossée par le vidéaste auprès des jeunes : *«Avant de rencontrer Inès, je n'avais pas mesuré l'ampleur de l'influence qu'il avait sur les jeunes. Ça motive à faire les choses bien pour qu'on puisse leur faire passer de bons messages sur ce qui est important, le dépassement de soi notamment.»*

Avant tout cela, le Franco-Algérien dit avoir été un enfant heureux, malgré une éducation stricte. Son père s'occupe d'une société de chauffeurs, sa mère est infirmière anesthésiste. Inès Benazzouz est leur fils unique. *«J'ai eu la chance d'avoir des facilités en cours. J'ai eu le bac S mention assez bien, parce que mon père le voulait.»* Il commence à tourner des vidéos quand il a 11 ans, passe des journées en live à se filmer en train de jouer à Fortnite. Cinq ans après ses débuts, il compte déjà 1 million d'abonnés. *«Tout l'argent que je gagnais alors, je le réinvestissais. J'achetais une nouvelle caméra, un nouveau micro, pour faire encore mieux»*, rembobine Inoxtag. *«Il se voit un peu comme un personnage de manga par moments. Il a cet esprit Shonen* [une catégorie de BD japonaise, ndlr] *où il se donne toujours à 100 %. Il m'a surpris par son dévouement»*, décrit Mathis Dumas. Aujourd'hui, Inoxtag cumule 8 millions d'abonnés sur YouTube. Ceux-ci le suivent parfois jusque dans son intimité, comme lorsqu'il séduit une fille au Mexique et l'invite à Paris. Il n'est pas en couple aujourd'hui. Le tout fut prétexte à vidéo, bien entendu.

2 février 2002 Naissance à Levallois-Perret.

Mai 2024 Ascension de l'Everest.

13 septembre 2024 Diffusion de son documentaire *Kaizen* au cinéma.

Jusqu'à l'Everest, donc. A l'annonce de son projet, certains critiques y ont vu le paroxysme du surtourisme qui touche le plus haut sommet du monde. Pour y grimper désormais, il suffit de payer. *«Ils n'ont pas forcément tort»*, reconnaît l'intéressé qui regrette par exemple d'avoir vu au camp 4, à 7 950 mètres d'altitude, certains jeter leurs déchets au sol. *«Ce qui rend dangereux l'Everest aujourd'hui, c'est le monde qu'il y a. A certains moments, on ne pouvait plus avancer tellement il y avait de personnes. A 8 800 mètres j'ai pris peur. Ça faisait quinze minutes qu'on n'avançait pas, je ne savais pas s'il allait me rester assez d'oxygène. Quand nous sommes rentrés au camp de base, on nous a dit qu'il y avait eu deux morts parce que ça s'était effondré derrière nous.»* Sur son ascension, imaginée à l'origine plus par défi que par passion pour la montagne, il se veut modeste : *«Ça ne fait pas de moi un alpiniste de fou.»* On a le sentiment qu'il est d'abord parti y trouver des réponses sur lui-même, tout en restant dans le cadre de ce qui est permis à un youtubeur de son calibre. Le film raconte en creux cette mue, celle d'un jeune adulte qui n'a pas pu grandir tout à fait comme les autres, flirtant parfois avec le cliché du geek devenu mâle alpha. *«Depuis que je suis rentré, j'ai changé de mentalité. Je veux faire les choses doucement mais sûrement, prendre mon temps. J'ai eu une jeunesse où je ne sortais pas beaucoup. Le projet Everest m'a vraiment fait rencontrer des nouvelles personnes. Il y a eu plein de moments où je n'avais pas mon téléphone, où il n'y avait pas de calcul. J'ai pris conscience qu'il fallait vivre ces moments de vie»*, assure-t-il.

Quand on lui demande où il se voit plus tard, Inès Benazzouz se marre. Il n'y avait jamais vraiment songé. Le vingtenaire détaille ses envies : *«Je réaliserai un film et je jouerai dedans car le cinéma m'interpelle. J'irai en Amazonie faire de la survie. Et j'aimerais ouvrir une voie d'alpinisme avec Mathis.»* Une énième apnée.

Par **GURVAN KRISTANADJAJA**
Photo **LAURA STEVENS. MODDS**

Libé

L'immobilier en plein chantier

Prix, rénovations, urgence écologique… Reportages à Bordeaux, Lyon et près de Lille pour comprendre comment le secteur aborde les prochaines années.

HENRIKE STAHL



Selon Notaires de France, le volume des ventes de logements anciens (l'essentiel du marché) est tombé à 793 000 transactions sur un an à fin mai.

Immobilier Le foncier dans le mur

Variation des taux, rénovation coûteuse, manque de logements sociaux… Le secteur, touché par la crise depuis deux ans, désespère de voir l'Etat s'engager.

Par
BENJAMIN LECLERCQ
Photo **HENRIKE STAHL**

On savait l'édifice toujours moins accessible, laissant à sa porte de plus en plus de citoyens, mais il semblait solide. La «main invisible» et «l'intelligence des marchés», ciment de la doctrine macroniste, n'ont finalement pas suffi : fissuré par deux ans de crise, le marché immobilier français craque de toutes parts. Et à tous les étages : offre et demande, neuf et ancien. Les promoteurs tirent la langue (122 faillites en 2023, +72% par rapport à 2021, selon le cabinet Altares), les agences immobilières aussi (887 faillites en 2023, +206%), les études de notaires se dégarnissent (près de 1000 licenciements l'an passé). Selon la Fédération française du bâtiment, la filière construction, elle, anticipe *«une chute d'activité de 21 milliards d'euros en volume entre 2022 et 2025»*.

Rendus insolvables par des taux d'intérêt hauts et la baisse de leur pouvoir d'achat, la majorité des Français n'ont plus les moyens de s'offrir un nouveau toit. Car c'est bien le logement qui souffre, dans des proportions inédites, depuis trente ans. Selon le site spécialisé Notaires de France, le volume des ventes de logements anciens – l'essentiel du marché – est tombé à 793 000 transactions sur un an à fin mai, quand il atteignait 1,2 million fin septembre 2021. L'orage serait en train de passer, car les taux d'intérêt baissent. Enfin le bout du tunnel ? Rien n'est moins sûr ; a fortiori pour les ménages les moins nantis. Les difficultés accumulées dans le secteur de la construction et les déséquilibres systémiques de celui du logement augurent une sortie de crise jalonnée d'obstacles.

La baisse des taux, un soubresaut ?

Ce fut, pour le neuf comme pour l'ancien, le point de bascule. *«La hausse drastique des taux d'intérêt décidée en juillet 2022 par la Banque centrale européenne [BCE], pour lutter contre l'inflation, est le point de départ de la crise,* rappelle Michel Mouillart, professeur émérite d'économie et directeur de l'observatoire Crédit logement/CSA. *La décision s'est révélée fort fâcheuse : en France, le taux moyen des prêts immobiliers est passé d'environ 1% début 2022 à plus de 4% début 2024.»* Comme attendu, la BCE a annoncé jeudi réduire de 25 points de base son taux de dépôt, l'un de ses trois principaux taux directeurs, qui passe alors



de 3,75 % à 3,5 %. De quoi amorcer la reprise? *«C'est une lueur,* concède Michel Mouillart. *La lente remontée d'activité laisse penser que le creux de la vague a été atteint en fin d'hiver dernier.»* Comptons cependant sur Christine Lagarde pour calmer nos ardeurs: *«Il faudra faire preuve de prudence, de résolution et de persévérance,* euphémisait la présidente de la BCE le 8 juin. *Les taux d'intérêt devront par conséquent demeurer à un niveau restrictif aussi longtemps que nécessaire.»* Le crédit abordable n'est pas pour tout de suite.

Prix du mètre carré: a-t-on (enfin) touché le plafond?

Phénomène de long cours, la hausse des prix sévit depuis le début des années 2000. L'année 2023 a semblé amorcer un recul des prix. A l'échelle nationale, ceux de l'ancien ont reculé de 4%, selon l'Insee. Mais cette amélioration fut de courte durée: *«La hausse sur les prix de l'ancien se renforce, en province et dans la plupart des grandes villes, depuis le début du printemps»,* constate le baromètre LPI-iad publié en août. A fin juillet, l'augmentation a été de 2,1% sur trois mois. Les perdants le demeurent: *«La place des "cadres supérieurs et professions libérales" [parmi les acheteurs] s'élargit au détriment de celle des "ouvriers et employés". […] Le recul de la primo-accession constaté en 2023 se renforce.»* Pour les classes moyennes, *«le pouvoir d'achat a subi une telle dégradation qu'une légère baisse de prix ne suffit pas,* résume Virginie Monvoisin, enseignante-chercheuse à Grenoble école de management et membre du collectif des Economistes atterrés. *L'incertitude macroéconomique et politique alimente en outre l'attentisme. Ceux qui ont de l'épargne ont du mal à désépargner.»* L'Etat a ici son rôle à jouer, plaide l'économiste: *«Primes directes, financement à taux zéro, soutien au pouvoir d'achat… L'arsenal de leviers pour désentraver la demande est large.»* Mais qui pour l'employer?

Miser sur le neuf?

Le marché du neuf traverse une crise sans précédent depuis le milieu des années 90. Les prix ont flambé sous l'effet de l'inflation et de la hausse des coûts de production. En 2023, les mises en chantier de logements ont chuté de 22% par rapport à 2022, les permis de construire de près de 24%, selon les données provisoires du ministère de la Transition écologique. Or la France a besoin de nouveaux logements. *«Côté demande, il faut libérer l'accès au crédit et dire à la Banque de France de renoncer à la règle des 35%* [depuis 2022, le taux d'effort des emprunteurs – le ratio de leurs charges d'emprunt sur leurs revenus – ne doit pas excéder 35%, ndlr], *qui favorise les ménages les plus riches. Côté offre, il faut soutenir l'investissement locatif via des prêts à taux zéro et des défiscalisations»,* plaide Michel Mouillart.

En janvier, l'ex-Premier ministre Gabriel Attal a fantasmé un *«choc d'offre»*: il s'agissait principalement de simplifier les normes. Son efficacité ne convainc pas. *«Qui peut croire qu'il suffit de construire plus de logements neufs pour faire baisser les prix? Cette pensée libérale est pure ignorance: d'abord parce que c'est l'ancien qui dicte les prix; ensuite parce que le neuf qu'on construit s'adresse à des investisseurs ou des ménages déjà propriétaires, et les faits montrent qu'il n'est pas abordable»,* témoigne Jean-Claude Driant, professeur à l'Ecole d'urbanisme de Paris, chercheur au Lab'Urba et codirecteur de l'ouvrage *les Crises du logement* (PUF, 2018).

Le logement social sous pression

Les demandes de logement social ne cessent d'augmenter en France. Elles concernaient 2,6 millions de ménages en 2023, selon l'Union sociale pour l'habitat (USH, la confédération des bailleurs sociaux), soit une hausse de 7,5% par rapport à 2022. Dans le même temps, le nombre d'agréments de nouveaux logements *«n'a jamais été aussi bas depuis au moins 2005»,* prévenait en janvier Emmanuelle Cosse, présidente de l'USH. *«On a besoin de construire de nouveaux logements sociaux, mais aussi d'en reconstruire certains, car une partie du parc actuel est très dégradée»,* appuie Virginie Monvoisin. Mais le chemin risque d'être long. En 2018, afin de parvenir à 1,5 milliard d'euros par an les économies dans les dépenses de l'Etat pour le financement des APL (finalement réévaluées à 1,3 milliard), le gouvernement a imposé aux organismes HLM la mise en place d'une «réduction de loyer de solidarité», grevant d'autant leurs finances. Une mesure qui a provoqué un ralentissement de la rénovation et de la construction.

La transition écologique, une nécessité paradoxale

On comptait, au 1er janvier 2023, 6,6 millions de passoires énergétiques en France, soit 17,8% du total de 37 millions de logements, selon l'Observatoire national de la rénovation énergétique. L'effort de rénovation est donc immense, nécessaire, mais aussi coûteux. Un boulet pour le marché? *«Malheureusement oui,* répond Jean-Claude Driant. *La rénovation énergétique est indispensable mais porteuse de contradictions. Elle tend à éroder l'offre locative privée, car les propriétaires se débarrassent des logements dont le [diagnostic de performance énergétique] est mauvais. Et elle pose des questions de solvabilité pour les ménages, car les primes ne couvrent pas tout. Sans compter un impensé actuel: les logements non rénovables.»* L'équation écologique et sociale est redoutable: rénover, appliquer la «zéro artificialisation nette» (qui vise à lutter contre la bétonisation des terres) et décarboner la construction sans sacrifier l'accessibilité au logement. Pour le chercheur, *«traiter ces contradictions paraît difficile sans aides publiques».* ◆

MaPrimeRénov', prêt à taux zéro… A l'aide!

Tour d'horizon des dispositifs plus ou moins efficaces, destinés à rendre son habitation plus écologique et attractive.

Du courage et un peu de chance: deux ingrédients indispensables à la préparation de travaux de rénovation énergétique pour les propriétaires de maisons ou d'appartements désireux de rendre leur logement plus confortable, faire des économies sur leurs factures d'énergie, rendre leur habitation plus écologique ou encore plus attractive à la location. C'est une ambition nécessaire car le logement représente près d'un cinquième des émissions de gaz à effet de serre du pays. Mais le parcours sera sans nul doute semé d'embûches car les aides à la rénovation énergétique constituent un mille-feuille doublé d'un labyrinthe…

De nombreux dispositifs locaux et nationaux ont été mis en place par le gouvernement pour accompagner et aider les ménages à rendre leur logement plus écoresponsable. Le plus connu d'entre eux est MaPrimeRénov', dont la naissance remonte à 2020 mais qui a déjà connu des changements et des évolutions dont il est facile de perdre le fil. Gérée par l'Agence nationale de l'habitat (Anah), MaPrimeRénov' permet, pour les rénovations d'ampleur, de se faire rembourser jusqu'à 70 000 euros de travaux. Cette aide est soumise aux revenus du ménage concerné, doit être demandée avant les travaux, avec présentation d'un devis établi par un professionnel «reconnu garant de l'environnement» – parfois difficiles à trouver dans certaines régions – et être validée par l'Anah. Il faut faire les choses dans l'ordre pour être sûr d'obtenir le remboursement d'une partie de ses frais.

Réclamations. Etre le plus consciencieux du monde n'est cependant pas la promesse d'une rénovation énergétique sans couac. En avril 2023, la Défenseuse des droits, Claire Hédon, a exprimé ses critiques concernant les nombreux *«dysfonctionnements»* de MaPrimeRénov'. Devant la commission d'enquête sénatoriale sur la rénovation énergétique, elle a déclaré avoir reçu plus de 1400 réclamations sur les difficultés des bénéficiaires à recevoir leur remboursement. En réponse, l'Anah a affirmé avoir *«mis en œuvre des mesures très concrètes»* pour *«améliorer la qualité du service rendu aux usagers».* Mais la valse des évolutions des aides et le parcours du combattant administratif peuvent décourager. En juillet, par exemple, un «guide pas à pas» pour constituer son dossier MaPrimeRénov' a été publié par l'Anah: il fait… 96 pages. *«Tout est fait pour décourager les demandeurs»,* estime Chantal, propriétaire d'une maison à retaper dans le Lot-et-Garonne, achetée en 2023. Pour le remplacement de treize fenêtres et une facture de 18400 euros environ, elle a obtenu… 1000 euros de remboursement dans le cadre de MaPrimeRénov'. Refroidie par les démarches complexes qu'il lui a déjà fallu entreprendre pour en bénéficier, elle ne sait pas encore si elle fera de nouveau appel à ce dispositif.

Assouplissements. MaPrimeRénov' pourrait être un facteur de motivation pour les ménages les plus modestes, mais elle n'a pas eu le succès attendu par le gouvernement lors de son lancement. L'Etat espérait qu'elle motive à entreprendre des «travaux d'ampleur» plutôt que des travaux isolés, appelés «monogestes» (changement de chaudière ou de fenêtres, isolation du seul toit, etc.), qui ne permettent pas d'améliorer l'efficacité énergétique de son logement. En 2023, le nombre de rénovations globales aidées par MaPrimeRénov' s'est élevé à 71600, loin de l'objectif de 90000. Pour remédier à cela, des assouplissements dans les attributions de l'aide sont entrés en vigueur en mai.

D'autres dispositifs d'aide sont à la disposition des propriétaires souhaitant rénover leur habitation. L'éco-prêt à taux zéro est accessible sans condition de revenus pour financer des travaux de rénovation énergétique. Le coup de pouce chauffage est, quant à lui, destiné à aider les bénéficiaires à remplacer leur chaudière à gaz, charbon ou fioul pour une option verte, telle qu'une pompe à chaleur. Les propriétaires peuvent également bénéficier d'une exonération de leur taxe foncière lorsqu'ils se lancent dans certains travaux de rénovation énergétique – variable selon leur ampleur. Il leur faut néanmoins s'assurer que leur commune adhère à cette initiative.

Les aides sont parfois cumulables, pour optimiser (et motiver) les travaux de rénovation énergétique. C'est le cas des certificats d'économie d'énergie (CEE): les fournisseurs d'énergie peuvent proposer des aides aux particuliers sous la forme de primes, de bons d'achat ou de réductions sur leurs factures à la suite de travaux de rénovation. Les CEE sont néanmoins complexes à comprendre et à obtenir: l'Anah a dû, en janvier, mettre en place un parcours «accompagné» pour aider les ménages à récupérer leur dû.

Bref, pour peu que les ménages ne soient pas découragés, toutes les étapes de la rénovation énergétique semblent être accompagnées de leur soupçon de complexité qui rend le processus fatigant pour ceux qui se lancent, sans avoir de certitude de rester dans le budget qu'ils s'étaient accordé en début de parcours.

DELPHINE BERNARD-BRULS

Paille, coton, lin… Comment avoir la fibre

Fibres végétales, autorénovation, saisonnalité… Pour rénover efficacement son logement, de nombreuses solutions existent. A condition surtout de bien choisir ses matériaux.

L'an dernier, 26 % des Français ont déclaré avoir eu froid chez eux. La faute, en partie, aux millions de passoires énergétiques, qui manquent rarement de devenir des «logements bouilloires» l'été : trop chauds, trop humides. Mais avec moins de 1 % du parc immobilier renouvelé chaque année, le salut ne viendra pas de la construction neuve. *«Aujourd'hui, le vrai défi est donc de rénover lourdement»*, juge Laurent Arnaud, spécialiste des bâtiments durables au Cerema. *«Rénover, plutôt que de faire table rase de l'existant pour tout reconstruire, c'est déjà un grand pas»*, abonde l'ingénieure thermicienne Héloïse Pelen, à la tête de l'agence P-tréma. Le constat ne vaut pas blanc-seing : à défaut de prendre en compte l'impact environnemental (et notamment carbone) de ces travaux, *«on va dans le mur, le pied sur l'accélérateur»*, alerte Laurent Arnaud.

Rénover, c'est bien, mais rénover «vert», c'est encore mieux – même si cela requiert un peu plus de matière grise. Low-tech, frugal, durable, sobre, écologique, bas-carbone… Les vocables varient presque autant que les solutions, mais l'ambition reste la même : répondre aux besoins des habitants tout en préservant au mieux la planète. Bien souvent, cela passe d'abord par l'amélioration de la performance de «l'enveloppe» du bâtiment. *«Plus le manteau est épais, moins on a froid. En isolation, la première économie est l'énergie qui n'est pas consommée»*, résume Cécile Belard du Plantys, directrice de Paris Habitat. Rue de Croulebarbe (XIIIe arrondissement de la capitale), une résidence de 156 logements sociaux est en cours d'isolation grâce à des panneaux en fibres végétales composées de coton, lin et jute. Un choix engagé, défend Cécile Belard du Plantys : *«L'Etat donne des aides à la rénovation, mais au niveau du règlement, rien n'impose d'être vertueux en termes de matériaux.»*

N'en déplaise à la morale des trois petits cochons, la paille pourrait bien prendre sa revanche, emportant avec elle le liège, le chanvre, la ouate de cellulose, et autres fibres naturelles. Malgré leur léger surcoût (entre 0,5 % et 2 % de plus sur le budget d'une réalisation, estime Laurent Arnaud), les matériaux biosourcés atteignaient déjà 11 % du marché de l'isolation en 2021. Il faut dire qu'ils cumulent les bons points : disponibles localement, en abondance, peu carbonés, ils sont dotés de bonnes capacités d'inertie et de déphasage thermique (lors d'une canicule, l'onde de chaleur sera ressentie à l'intérieur du bâtiment plusieurs heures après avoir été observée à l'extérieur). Sans compter qu'ils assurent aussi une régulation hygrométrique : le bâtiment est respirant, l'humidité est évacuée vers l'extérieur. *«On évite l'effet boîte étanche»*, explique Hélène Schwoerer de Paris Habitat. Essentiel, quand l'humidité est la principale source de dégradation du bâti, et qu'elle représente aussi une réelle menace sanitaire. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'un nombre croissant de particuliers y aient recours, parfois épaulés d'associations et collectifs telles que le réseau normand Reno'Acc, Ecorce, en Ariège, ou encore Maisons paysannes de France. *«On isole souvent des habitats individuels anciens avec de la terre locale. L'autorénovation est tout à fait accessible. Si on a du temps et des compétences, c'est quasiment gratuit»*, juge Héloïse Pelen.

«Gadget». Déjouant les clichés, tous les matériaux biosourcés ne sont pas nécessairement artisanaux. Et bien souvent, ils sont assez récents, même s'ils évoquent des procédés ancestraux. Ainsi du béton de chanvre et de la gamme d'isolants Métisse, fabriquée avec du coton recyclé par l'association le Relais ; ou encore de panneaux industriels en fibre de bois, une option que met en œuvre actuellement la thermicienne Héloïse Pelen, implantée en Corrèze, dans un immeuble de logements collectifs.

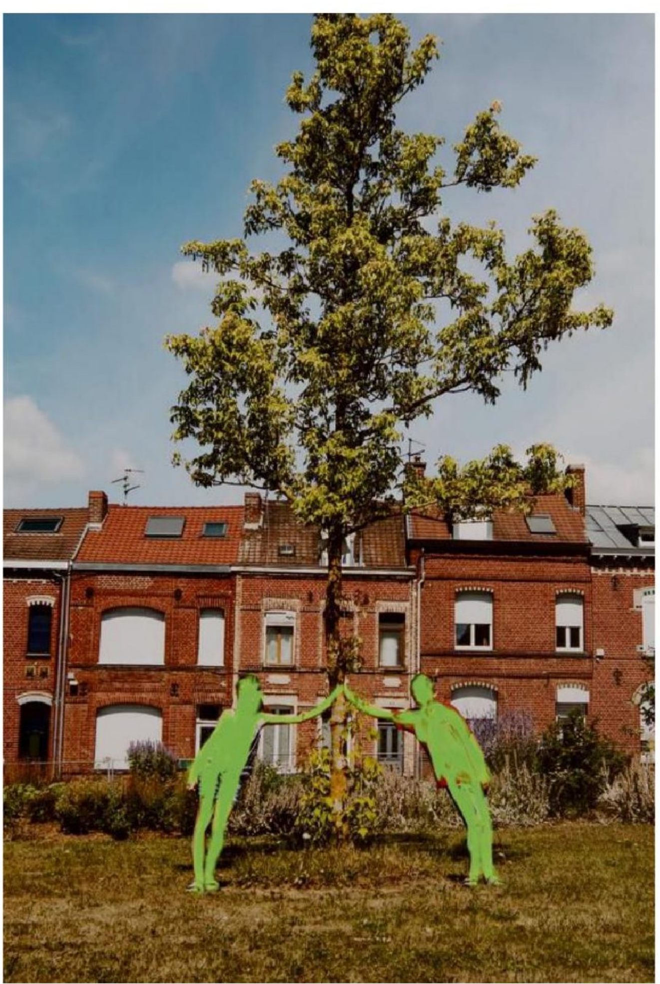
Mais pour une rénovation efficace, encore faut-il savoir choisir le bon matériau au bon endroit, au bon moment. Ainsi, si le chanvre est un isolant performant, il peut moisir : il faut éviter de l'installer l'hiver ou prévoir une ventilation conséquente, sous peine de transformer votre maison en champignonnière non comestible… Autre exemple : l'isolation en ballots de paille sera écartée pour des immeubles de grande hauteur, du fait des normes de sécurité incendie en vigueur, précise Hélène Schwoerer, de Paris Habitat.

Par ailleurs, et quoi qu'en dise le ministre de la Transition écologique démissionnaire Christophe Béchu (*«Mieux vaut un monogeste plutôt que pas de rénovation du tout»*), c'est bien souvent la combinaison d'un ensemble de solutions qui permet une rénovation efficace. Certaines idées vertueuses sur le papier s'avèrent néfastes si elles sont mises en œuvre de manière isolée. Comme les fameuses pompes à chaleur. *«Dans tous les DPE* [diagnostic de performance énergétique, ndlr] *et les audits énergétiques, la solution magique qui sort du logiciel, c'est d'installer une pompe à chaleur»*, observe Héloïse Pelen. Problème : si le logement n'a pas été bien isolé auparavant, la dépense électrique va exploser, et la température intérieure peut se dégrader fortement. Par ailleurs, les pompes à chaleur air-air offrent la possibilité d'être utilisées l'été pour climatiser le logement, créant ainsi de nouvelles dépenses énergétiques et financières, et éloignant l'habitant de protections à l'efficacité éprouvée : volets, stores vénitiens ou autres casquettes solaires…

Quant au *cool roofing*, qui consiste à repeindre les toits en blanc, cette bonne idée sur le papier (simple, pas chère et écolo) relève surtout d'un effet de mode, qui certes peut trouver une efficacité pour des coquilles commerciales mal isolées, beaucoup moins pour des logements dont il convient d'isoler les toits. *«C'est complètement gadget pour un immeuble de plusieurs étages»*, confirme Laurent Arnaud, car si une très faible influence peut être observée sous les combles, un toit blanc n'aura aucun effet dans les étages inférieurs.

Evidence. Une rénovation énergétique réussie s'inscrit aussi dans les usages, peut-être au moins autant que dans les choix techniques et les travaux. Ventiler, ouvrir et fermer les volets au bon moment sont des gestes qui relèvent de l'évidence mais qui ne sont pas encore généralisés. Notamment dans des bureaux où personne n'est présent la nuit pour ouvrir les fenêtres – dans ce cas, des VMC automatiques peuvent être mises en place –, mais aussi dans de nombreux immeubles tout simplement dépourvus de volets, pour raisons patrimoniales entre autres. *«Quel que soit le système prévu, la ventilation naturelle reste hyperimportante»*, juge Héloïse Pelen. Il faut pouvoir garder la main sur la température intérieure de son foyer. C'est aussi ça, une rénovation écologique : permettre à chacun de compter sur des systèmes simples, accessibles, réparables, pour assurer le confort de son logement.

CHRISTELLE GRANJA
Photo **HENRIKE STAHL**



Les matériaux biosourcés atteignaient déjà 11 % du marché de l'isolation en 2021.

Les logements modulaires ne perdent pas le Nord

Près de Lille, la bailleur HLM Vilogia a remis au goût du jour les préfabriqués, en proposant des maisons rapides à construire mais de qualité.

Elles ont de la gueule, et marquent le paysage de leurs angles aigus et de leurs couleurs ocre, kaki et brique, à côté des pavillons classiques : les huit maisons «design pour tous» du bailleur HLM Vilogia, à Wattrelos (Nord), veulent faire la preuve qu'on peut faire du beau en ossature bois modulaire dans le logement social, et y réussissent plutôt bien. Les habitants, là depuis avril, se sont saisis de leur nouveau lieu de vie, vélos d'enfants et barbecues sur les terrasses. Un locataire a même déployé un bestiaire coloré et en plâtre sur sa pelouse : perroquet, héron, grenouille vert et cochon au rose pétant.

Mer du Nord
BELGIQUE
Wattrelos
Lille
PAS-DE-CALAIS
NORD
SOMME
AISNE
20 km

Serre. Le modulaire, c'est une vieille idée : pour bâtir vite, avec une qualité assurée, sans les aléas d'un chantier en plein air, pourquoi ne pas utiliser les recettes de l'industrie avec des modules préfabriqués en usine ? Il ne reste plus ensuite qu'à les assembler sur place. Vilogia avait expérimenté le procédé dès 1952 pour deux maisons, construites sous la griffe de Jean Prouvé, designer et architecte, un précurseur de ce type d'habitat. *«On les a réhabilitées dans les années 2012-2013»*, explique Fabien Lasserre, responsable du pôle innovation chez Vilogia. Mais pourquoi ne pas réinventer le modèle ? La période se prête au modulaire, appelé désormais fabrication hors site. *«Il a l'avantage de réduire le temps des projets de 30 % à 40 % et de surtout diminuer le besoin de main-d'œuvre*, explique Fabien Lasserre. *Nous voyons arriver un goulot d'étranglement pour 2030, entre les départs à la retraite dans le secteur du bâtiment et la nécessité de rénovation de 80 % des bâtiments de France à l'horizon 2050.»*

Encore faut-il battre en brèche l'idée que le modulaire ne produit que des boîtes à chaussures en guise de logements. C'est le pari qu'a voulu relever Vilogia. *«On s'est dit, on va faire travailler ensemble un architecte et un designer industriel, et on va voir ce que ça donne»*, raconte le directeur innovation. Tant qu'à jouer la carte de l'excellence, la structure est entièrement en bois, avec panneaux solaires et bac de récupération d'eau de pluie.

«Mon savoir-faire, c'est de travailler sur des scénarios de vie», précise Matali Crasset, la designeuse choisie. Elle réfléchit sur les relations intérieur-extérieur, a prévu une serre en continuité des maisons pour un potager privé. *«Comme ça, les légumes arrivent plus tôt*, précise-t-elle. *Je voulais faire revivre l'idée des jardins ouvriers.»* Trois des pavillons en sont dotés. Mais elles servent surtout de débarras. Pourtant, une association de jardiniers a été missionnée pour aider les habitants, et aussi donner des conseils pour le jardin partagé, où poussent des tomates. Toutes les maisons ont deux cabanons, collés à la façade, l'un pour l'ingénierie, pompe à chaleur et autres, l'autre pour les vélos ou les outils. Ce qui donne plus d'espace à la pièce à vivre, au bois blond et aux poutres apparentes, avec cuisine équipée et bel escalier qui monte à l'étage et aux chambres, en mezzanine. Ces maisons design pour tous n'en ont pas l'apparence, mais elles restent des logements sociaux, dont deux en PLAI, la tranche réservée aux revenus les plus modestes, avec un loyer entre 400 et 600 euros, (hors charges et aides) pour des T3 au T5. Elles ont coûté 170 000 euros en moyenne pour leur construction, 10 % de plus qu'un chantier classique.

> «Le modulaire a l'avantage de réduire le besoin de main-d'œuvre et le temps des projets de 30 % à 40 %.»
> **Fabien Lasserre** responsable pôle Innovation chez Vilogia

Bulle. *«Je voulais absolument qu'on voie le bois*, sourit Matali Crasset. *Habiter une maison en bois, ce n'est pas comme habiter une maison en BA13.»* Le BA13… Le Placo qu'on retrouve partout. Anne-Céline et Rafik, un couple de locataires, apprécient ce côté «nature», qui les change de leur ancien appartement en HLM. Ils sont surtout bluffés par l'insonorisation, même la route passante à proximité ne s'entend pas, et attendent de voir leur facture de chauffage pour l'hiver pour juger de l'isolation thermique. Les défauts ? Le revêtement de sol orange de leur rez-de-chaussée. Ils l'ont recouvert d'un parquet flottant. Rafik sourit : *«La designeuse, elle est subventionnée par Desigual ou quoi ?»*

Les huit pavillons vivent entre eux, comme dans une bulle, sans limite claire entre chez les uns et les autres. Un bonheur pour les enfants, moins pour leurs parents. Les habitants ont installé brise-vue et portails devant chez eux, pour retrouver une intimité. *«Les enfants ne comprennent pas, ils viennent faire du vélo sur votre terrasse, ou prendre des jouets»*, expliquent Anne-Céline et sa voisine. Mais ce qui les dérange le plus, ce sont les regards extérieurs : les maisons attirent les visiteurs et les haies ne sont pas encore assez hautes pour les protéger des curieux. L'inconvénient d'habiter une maison prototype.

STÉPHANIE MAURICE
Envoyée spéciale à Wattrelos (Nord)



Dans le Nord, à côté des pavillons en

A Lyon, «les réseaux de froid urbain sont le système le plus vertueux»

Alors que le climat de la métropole pourrait avoisiner celui de Madrid, des circuits de froid se développent dans certains quartiers.

Aucun skateur n'est assez téméraire pour s'aventurer sur le bitume brûlant du skatepark de Gerland, le 28 août, sous les 33 degrés de ce début d'après-midi. Ils sont sans doute peu à avoir remarqué l'étrange porte qui se dessine dans le bois de la rampe la plus volumineuse de la plateforme. Derrière elle, un escalier en fer conduit à la centrale de froid de Gerland, dans les sous-sols du skatepark.

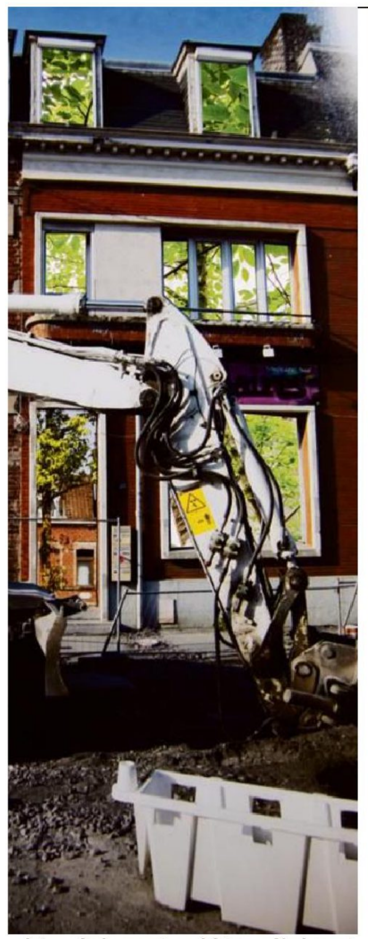
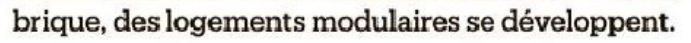
C'est l'un des 40 réseaux de froid en France (contre 946 réseaux de chaleur selon les chiffres de la Fedene), et, depuis 2022, le deuxième de la métropole de Lyon après celui de la Part-Dieu. Géré en délégation de service public par Dalkia, il rafraîchit 300 000 m² dans le quartier : entreprises, laboratoires, industriels ou encore le club de rugby du Lou. Alors que le climat de la ville pourrait être comparable à celui de Madrid, voire d'Alger, à partir du milieu du siècle, la collectivité parle d'un enjeu de santé publique. D'où sa volonté de développer des circuits de froid dans certains quartiers, moins consommateurs et polluants qu'un parc de climatisations autonomes.

«Enjeu». *«Le problème, de base, c'est que faire du froid rejette du chaud»*, explique Elodie Bihen, responsable commerciale du réseau de froid à Dalkia. Depuis 2019, l'opérateur s'appuie sur *«des sources naturelles de fraîcheur»*. A Gerland, il utilise une nappe reliée au Rhône avant de rejeter l'eau réchauffée dans le lit du fleuve en quantité faible par rapport au débit. A la Part-Dieu, où le circuit de froid existait depuis 1971, il utilise maintenant l'eau de la nappe phréatique profonde, déjà pompée pour éviter l'inondation des parkings souterrains. L'eau est ensuite rejetée dans la nappe supérieure à une température plus basse. *«On ne rejette pas d'air chaud dans l'atmosphère donc on ne risque pas de participer à la formation d'îlots de chaleur urbains»*, avance Elodie Bihen.

«Face au changement climatique, le rafraîchissement des mètres carrés sera un enjeu sanitaire aussi fort que produire du chauffage en hiver», estime Philippe Guelpa-Bonaro, vice-président écologiste au climat et à l'énergie. Comme 1,5 million de mètres carrés dans le quartier de la Part-Dieu, les locaux de la métropole sont rafraîchis par le système collectif. *«La meilleure énergie, c'est celle qu'on ne consomme pas. Mais dès lors qu'il faut passer à un système actif, les réseaux de froid urbain sont le système le plus vertueux. C'est la moins mauvaise des solutions.»*

Complexe. Après la création de la centrale de Gerland en 2022, la majorité métropolitaine souhaite étendre le réseau *«au maximum de ses capacités»*. Il bénéficie, pour l'heure, très largement au secteur tertiaire. Chez les particuliers, où il existe rarement un système de froid commun entre les logements, cette mutualisation s'annonce plus complexe. Ce projet n'est pas à l'ordre du jour. Mais l'élu dit *«ne pas fermer la porte»*. Peut-on continuer à vivre dans des logements non climatisés sous des températures comparables à celles de Madrid ? Cela sera sans doute l'une des questions principales posées par les citoyens de la convention métropolitaine qui s'est ouverte vendredi à Lyon pour réviser le plan climat de la métropole.

THÉO MOURABY
Correspondance à Lyon



brique, des logements modulaires se développent.


Le bois a le vent en poupe, mais traîne de nombreux préjugés. PHOTOS HENRIKE STAHL

A Bordeaux, des bâtiments durables jusqu'au bout des bois

Pour les besoins d'un campus destiné au groupe d'enseignement supérieur Ionis, Linkcity a imaginé une construction évolutive qui a pour objectif de durer, même si son usage venait à changer.

Un bâtiment réversible destiné à vivre plusieurs vies. De la conception à la mise en œuvre du chantier, cette formule est devenue un mantra pour de nombreux professionnels soucieux de booster la capacité des immeubles à durer dans le temps. Cette nouvelle approche prend de l'ampleur car elle permet de mieux coller aux exigences actuelles de la construction décarbonée dans les villes. L'objectif: faire des économies sur les matériaux et améliorer les performances énergétiques en anticipant les besoins futurs pour ne pas avoir à tout casser en cas de changement de destination du bâti.

C'est en se calquant sur cette démarche d'économie circulaire que prend forme depuis près d'un an le nouveau campus du groupe d'enseignement supérieur Ionis (écoles de commerce et d'ingénieur) en lieu et place d'un grand parking aérien dans le quartier Ravezies, à Bordeaux. Depuis l'arrivée du tramway en 2008, le secteur est en constante mutation.

«Futur». A la manœuvre de cette opération baptisée «Confluence», Linkcity, filiale de développement immobilier de Bouygues construction, a imaginé un bâtiment «évolutif» qui mixe le bois et le béton. D'une surface totale de 7670 m², il est prêt à accueillir environ un millier d'étudiants d'ici à l'automne. *«Aujourd'hui, c'est un lieu d'enseignement. Dans un futur lointain, on pourrait imaginer qu'il soit remplacé par des bureaux. Notre rôle, dans tout ça, a été d'imaginer un lieu modulable. Plus nous anticipons, plus il sera facile d'y faire des modifications, à faible coût et en un temps réduit. Cette nouvelle manière de penser la construction devrait se généraliser à l'avenir»*, analyse Clément de Lageneste, directeur régional Sud-Ouest chez Linkcity.

Accueillir un millier d'étudiants a d'abord été un défi en matière de circulation. *«C'est pour cette raison que nous avons prévu des terrasses et des jardins à tous les étages. En plus de végétaliser les espaces, cela leur évitera de redescendre à chaque fois pour prendre une pause. Si à l'avenir le bâtiment accueille une activité de type tertiaire, ces généreux espaces extérieurs auront une grande valeur au quotidien»*, poursuit le directeur régional. L'ossature en bois a aussi l'avantage d'être *«plus simple à démonter»* en cas de transformations architecturales.

Longtemps cantonné à la maison individuelle ou aux petites constructions, le bois a pris de la hauteur ces dernières années et s'invite désormais dans des projets de plus en plus ambitieux, à l'image de Confluence. *«Il y a seulement cinq ans, le marché de la construction bois était balbutiant. Aujourd'hui, il est plébiscité pour son bilan carbone plus faible, d'autant plus s'il est complété par l'emploi d'autres matériaux biosourcés. Le bois est aussi moins complexe à utiliser pendant les travaux car les éléments sont préfabriqués en usine, c'est un gain de temps. Sans oublier son côté chaleureux et son odeur, beaucoup plus agréable sur les chantiers. Il génère assurément moins de nuisances»*, énumère Clément de Lageneste. Pour mener à bien son projet, le promoteur a travaillé avec Pascal Gontier, un architecte spécialiste en la matière. Il est connu dans la profession pour ses prises de parole régulières sur les rapports entre l'architecture et la nécessaire transition écologique.

Préjugés. Mais si le bois a le vent en poupe, il traîne aussi un certain nombre de préjugés dont les constructeurs ont du mal à se défaire. *«Aucun risque de voir le campus partir en fumée plus vite qu'un autre»*, anticipe le promoteur confronté aux inquiétudes des pompiers. L'épaisseur de la structure, assure-t-il, est *«surdimensionnée»* pour la rendre aussi résistante qu'un bâtiment traditionnel. *«L'inconvénient va plutôt venir du prix du matériau, qui reste un frein. Grosso modo, ça nous coûte ici environ 10 % de plus qu'avec du tout-béton, car la filière n'est pas aussi structurée. C'est quand même à prendre en compte»*, admet-il.

Pour améliorer ses performances énergétiques, le campus sera également équipé de panneaux photovoltaïques en toiture et raccordé au réseau de chaleur urbain, qui comprend 80 % d'énergie renouvelable. La maîtrise énergétique passera aussi par la gestion de l'apport solaire. L'établissement d'enseignement supérieur va par exemple se doter de brise-soleil orientables en façade. Imaginez une sorte de store géant installé à l'extérieur. Equipés de lames, ils pourront s'incliner en fonction de la lumière naturelle. Des «casquettes» fixes viendront compléter le tout.

ÉVA FONTENEAU
Correspondante à Bordeaux